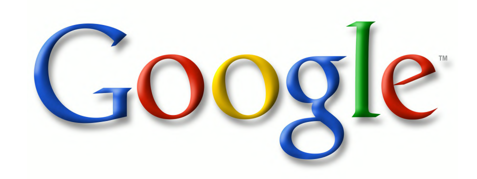





600089912Z

ESSAI

SUR

LES DIEUX PROTECTEURS

DES HÉROS GRECS ET TROYENS

DANS L'ILIADE.

RENNES. — IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET Cie, RUE DU CHAMP-JACQUET, 25.

ESSAI

SUR LES

DIEUX PROTECTEURS

DES HÉROS GRECS ET TROYENS

DANS L'ILIADE

PAR

ALEXANDRE BERTRAND

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES.

Omnes natura prope sic comparati sumus ut dissoluta conjungere libentius quam juncta dissolvere studeamus.

WOLF, PROLEG. AD HOMER.

RENNES

IMPRIMERIE DE CH. CATEL ET Cie,

rue du Champ-Jacquet, 25.

—

1858

A M. P. DUBOIS,

ANCIEN DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

HOMMAGE

DE RECONNAISSANCE ET DE RESPECTUEUSE AFFECTION.

ESSAI

SUR

LES DIEUX PROTECTEURS

DES HÉROS GRECS ET TROYENS

DANS L'ILIADE.

INTRODUCTION.

I.

Je me propose d'étudier le rôle des Dieux dans l'Iliade. Je dois dire d'abord quel est mon but en choisissant un sujet qui ne peut manquer de paraître suranné.

Cette étude n'est pas une étude d'esthétique. Tout a été dit, à cet égard, bien mieux que je ne le saurais dire. Mais il est une question que personne, je crois, n'a encore entrepris de traiter, soit qu'elle ait paru sans intérêt, soit qu'elle ait semblé insoluble. C'est ce point obscur que je voudrais éclaircir, après en avoir montré l'importance.

Les Dieux de l'Iliade se partagent en deux camps :

les uns combattent pour les Grecs, les autres pour les Troyens; bien plus, chaque divinité adopte un ou plusieurs guerriers qu'elle protège d'une façon spéciale, pour des causes déterminées. Thétis, Aphrodite, Arès, Poseidon, Zeus, ont des fils et des petits-fils auxquels ils doivent leur affection. Héra, Athéné, Apollon sont fidèles à d'anciennes haines ou à d'anciennes préférences. Ils avaient secouru les pères, ils repertent sur les fils une bienveillance héréditaire. Ce n'est pas un acte de courage ou de vertu qu'ils récompensent, un crime ou une lâcheté qu'ils punissent; c'est un mortel qu'ils aiment et qu'ils favorisent, sans que la stricte justice soit toujours écoutée.

Il y a là un problème, non pas seulement d'art, mais d'histoire et de mythologie, propre à exciter la curiosité. En l'examinant de plus près, je suis arrivé à la conviction qu'il n'était pas insoluble, et que les résultats auxquels il conduisait n'étaient ni sans nouveauté ni sans importance. Par ses conséquences immédiates, il touche, en effet, et de très-près, comme on le reconnaîtra, à la question si grave de l'origine de la religion hellénique et de l'influence qu'ont eue les poëtes, avant et après Homère, sur son entier développement. Elle sert à résoudre la question encore controversée de la personnalité du poëte et de la nature des traditions qu'il a mises en œuvre, aussi bien que celle de l'unité, ou de la non unité des deux poëmes comme expression de deux civilisations

distinctes, ou d'une seule et même époque présentée par un même génie sous deux faces différentes.

II.

Rien n'est plus obscur que l'origine des croyances religieuses. C'est la dernière question que les nations se posent à elles-mêmes : on ne discute les titres d'une religion que quand il y a des gens qui commencent à n'y plus croire; il est déjà trop tard pour l'étudier : en sorte que la foi aveugle ceux qui pouvaient s'éclairer, et que ceux qui le veulent n'ont plus entre les mains les éléments nécessaires pour porter un jugement avec assurance.

Les Grecs, sous ce rapport, n'ont pas été plus favorisés que les autres peuples. Ils ne savaient presque rien, ils ne nous ont presque rien appris sur l'histoire de leur religion. Si la mythologie grecque est encore à peu près un chaos pour nous, malgré les éminents travaux qui ont signalé ces dernières années (1), ce n'était pas, aux plus

(1) Nous citerons seulement :

Guigniaut. — *Notes et éclaircissements sur la symbolique de Creuzer.* — *Mémoires sur les Mystères de Cérès et de Proserpine.* (Académ. des Inscript., Mém., t. XXI, 2e partie.)

Ed. Gerhard. — *Griechische Mythologie.* Berlin, 1855. — *Mémoires de l'Académie de Berlin,* 1854-1855.

L. Preller. — *Griechische Mythologie.* Leipsick, 1854.

Renan. — *Études d'Histoire religieuse.* Paris, 1857.

Maury. — *Histoire des religions de la Grèce antique,* t. I. Paris, 1857.

beaux temps d'Athènes, chose beaucoup plus claire pour eux. Les philosophes anciens ont essayé, avec plus de subtilité que de bonheur, d'expliquer cet amas confus de légendes : leurs hypothèses ne méritent pas même qu'on les discute. Les historiens ne nous ont transmis que des jugements incomplets et contradictoires. On comprend qu'il leur était difficile de voir et de dire la vérité; mais nous pouvons regretter qu'ils ne nous aient pas laissé plus de renseignements positifs. Homère, Hésiode, Apollodore, Strabon, Pausanias, sont presque les seules sources où nous puissions puiser sans crainte, et ces précieuses autorités ne sont pas toujours d'accord. D'ailleurs, ils nous disent ce qu'était la Religion aux diverses époques où ils ont écrit; ils ne nous apprennent que bien indirectement ce qu'elle avait été dans le principe, et suivant quelles lois elle s'était modifiée. Les seuls textes que nous possédions à cet égard sont si vagues et si peu concluants, que des hommes d'une érudition solide et d'une incontestable sagacité y ont trouvé les bases d'affirmations complètement opposées.

Les uns ont fait venir d'Égypte et de Phénicie tout ce qu'il y a de fondamental et d'essentiel dans la religion grecque. D'autres n'ont vu dans les principaux mythes qu'une contrefaçon de la Bible et des traditions sacrées. Les Pères de l'Église expliquaient la mythologie par l'evhémérisme. De nos jours, les affirmations ont changé de nature : evhéméristes et hébraïsants sont abandonnés.

La Phénicie ne paraît avoir eu qu'une action partielle sur la formation du polythéisme grec. Le champ des recherches s'est élargi : les hauts plateaux de l'Asie, berceau commun de la race indo-germanique, sont désignés comme le foyer primitif des légendes helléniques (1). C'est l'étude des Védas qui doit livrer le secret des antiques traditions.

Les Hellènes, d'une activité d'esprit si merveilleuse, d'une si grande originalité de génie, n'ont-ils donc rien créé qui leur soit propre? C. O. Muller (2) veut que les Dieux olympiens soient presque exclusivement Grecs, étant calqués sur le modèle de la famille hellénique. Oui, dit Preller (3), mais les Hellènes devaient aux Pélasges le sentiment religieux lui-même. Race orientale et mys-

(1) Guigniaut. — *Relig. de l'Antiq. éclairc.*, t. II, part. III.

Maury. — *Hist. des relig. de la Grèce,* où ces idées se trouvent très-clairement résumées :

La comparaison du sanscrit et des différents idiomes de l'Europe avec la langue grecque a démontré que la nation qui parlait cette dernière langue appartenait à une grande famille de peuples dont le berceau doit être cherché dans la contrée comprise entre la mer Caspienne, les déserts de l'Asie centrale et la chaîne de l'Indou-Koh. On suit comme à la trace des noms de lieux et des mots la route que prirent dans leur migration les tribus sorties de cette antique patrie. En se séparant, les populations indo-européennes conservèrent non-seulement un fond de langage commun, mais un ensemble de traditions, de croyances et d'usages, qui permet de vérifier le lien de parenté que nous révèle d'autre part la philologie comparée. (Atf. Maury, *Hist. des relig. de la Grèce ant.*, t. I, p. 1.)

(2) C. O. Muller, *Geschichte des Gr. Litteratur,* ch. 2, p. 18.

(3) Preller, *Demeter und Persephone;* Hamb, 1837.

tique, les Pélasges donnaient au prêtre la première place. C'est d'eux que vinrent les initiations et les mystères; ce fut le principal héritage qu'ils laissèrent aux vainqueurs. Les Hellènes, plus belliqueux, ont donné au monde les Dieux d'Homère.

Il n'est peut-être pas un seul de ces systèmes, si on excepte l'evhémérisme, qui ne contienne beaucoup de vrai; il n'en est pas un seul, non plus, qui ne se heurte à des difficultés insurmontables et qui puisse supporter un examen un peu approfondi : les plus raisonnables semblent encore beaucoup trop exclusifs.

Les ténèbres sont bien plus profondes quand on cherche à se rendre compte de la manière dont le culte des différentes divinités s'est propagé.

A quelle époque, pour la première fois, la religion a-t-elle eu quelqu'unité en Grèce, et de quelle nature a été cette primitive unité? Une pensée religieuse et philosophique a-t-elle présidé à cette naissante organisation du culte, à ces essais de théogonie, ou bien y a-t-il eu seulement rapprochement de divinités opposées, coordination arbitraire, œuvre d'artiste et de poëte, sans aucune idée dogmatique ou mystique présidant à l'ensemble?

Où et comment ce premier travail a-t-il eu lieu? En Thrace? en Crète? en Phrygie? Qui a pu en imposer les résultats? Est-ce l'œuvre d'une invasion armée? Est-ce une conquête pacifique de la civilisation sur la barbarie? Quels Dieux, en tout cas, ont composé ce premier conseil

suprême? A quel privilége durent-ils ce singulier honneur? Combien de temps le conservèrent-ils?

Personne jusqu'ici n'a pu répondre à ces questions d'une manière satisfaisante et précise.

Il semble qu'il y ait eu incessante mobilité dans le culte, mobilité capricieuse et vague, transformation continue des croyances par un développement sourd et inaperçu des populations elles-mêmes. Où en sont alors les causes, sinon les lois? Tout est obscurité et confusion dans l'histoire religieuse de la Grèce primitive. Le premier théologien grec, Hésiode, nous laisse une théogonie sans unité et pleine de contradictions. Le père de l'Histoire, Hérodote, avoue que les Dieux grecs sont des Dieux barbares et étrangers que les Pélasges ont adorés longtemps sans connaître ni leur nom ni leur forme, et dont ils n'ont appris que lentement et successivement les divers attributs.

Thucydide ne nous donne pas une plus haute idée des premiers âges de la Grèce.

Et cependant, c'est au sortir de ce chaos des époques primitives que nous nous trouvons tout à coup, et sans transition, en présence des divinités de l'Iliade et de l'Odyssée, en face des Dieux olympiens, à la majesté et à la grâce desquels n'aura presque rien à ajouter le ciseau d'un Phidias et d'un Praxitèle.

Il y a là un phénomène bien curieux et qui mérite assurément d'être étudié et profondément médité.

De quel bloc de marbre brut Homère a-t-il donc tiré ces merveilleuses statues? Sur quel modèle a-t-il créé cette auguste famille dont Jupiter est à la fois le père et le souverain?

Ou plutôt, un seul homme a-t-il pu accomplir cette œuvre gigantesque?

Quelle part alors devons nous attribuer au poëte? Quels éléments primitifs a-t-il mis en œuvre? Quelle pensée a présidé à son travail?

Les Dieux jouent un rôle important dans l'Iliade : quel est le caractère de ce rôle? Est-il purement poétique? Est-il allégorique et moral? N'est-il pas simplement historique et religieux; mais alors, dans quel sens?

On voit que nous ne voulons nullement nous arrêter à décrire en traits nécessairement affaiblis les grandes et sublimes figures des Dieux d'Homère. Ce serait un inutile effort que de chercher à faire aimer Homère à ceux qui ne savent pas s'y plaire. Les axiomes perdent à être développés : ils s'imposent par leur évidence. Il en est de même de la simple et naïve beauté des poëmes d'Homère. Mais on ne les admirera que mieux pour les mieux comprendre : l'admiration vague est une admiration stérile.

On nous saura donc gré peut-être d'avoir entrepris un travail de nature à jeter quelques rayons de lumière sur ces questions obscures.

Nous n'ajouterons sans doute que bien peu aux connaissances acquises; nous aurons fait au moins ce que

nous pouvions dans la mesure de nos forces, et nous nous consolerons en nous rappelant, suivant l'expression de Newton, que nous ressemblons toujours à des enfants ramassant des cailloux sur les bords du grand lac de la Vérité qui s'étend inconnu devant nous.

Mais ces cailloux amoncelés lentement par les générations successives ne sont-ils pas les matériaux de l'édifice de l'avenir?

Heureux si nous avons pu seulement recueillir en passant une pierre qui puisse trouver place dans le monument définitif que la piété des races gréco-latines doit élever à Homère!

CHAPITRE I.

ÉTAT DE LA GRÈCE A L'ÉPOQUE OU SE SONT FORMÉES LES PREMIÈRES LÉGENDES (1) ÉPIQUES.

Quand on n'a pas affaire à une œuvre de pure imagination, et qu'on veut rechercher à quelles sources a puisé l'auteur; quand on est arrivé à se demander quelle est dans un poëme, comme l'Iliade, la part de la légende, la part de l'histoire, la part du poëte, le premier besoin comme le premier devoir du critique est de s'entourer de tous les renseignements qu'il peut se procurer sur l'époque où le poëte a vécu, et sur les éléments de toute nature

(1) Je suis obligé de donner au mot *légende* un sens plus étendu que celui qui a été consacré par le Dictionnaire de l'Académie Française. J'appelle légende un ensemble de traditions portant sur un même sujet, et se transmettant naïvement sous la forme de chants ou de récits populaires. *Tradition* me semble trop vague, *mythe* trop exclusivement religieux, et d'une époque d'ailleurs plus reculée encore que les *légendes*.

2

que la civilisation à laquelle il appartenait mettait à sa disposition.

Nous sommes donc obligé de ne pas aborder de front notre sujet, et de faire, au contraire, un long détour avant d'arriver à l'étude même de chaque divinité.

Quel était l'état de la Grèce au moment où ont pu se former les premières légendes épiques, et particulièrement celles qui concernent la guerre de Troie? Telle est la question que nous devons avant tout rapidement étudier.

Nous ne savons pas bien comment a été peuplée la Grèce : ce que nous savons par le double témoignage de l'histoire et de la philologie, c'est qu'elle a été peuplée successivement par deux races de même origine, mais évidemment distinctes au moment où nous les rencontrons sur le sol grec. La première passait pour autochthone; elle avait perdu le souvenir de son origine. La seconde, au contraire, plus jeune et plus active, savait qu'elle venait du dehors, et apportait avec elle des mœurs et vraisemblablement des traditions nouvelles.

Les Hellènes descendent lentement dans le Sud, chassant devant eux ou subjuguant les Pélasges, sans que rien nous fasse supposer une lutte sanglante dont le résultat aurait été l'anéantissement d'une des deux races.

A l'époque de la guerre de Troie cependant, l'une d'elles n'existait plus comme nation. Quelques tribus détachées du tronc principal avaient seules conservé leur indépendance en émigrant. Il est probable que le reste

s'était soumis, et qu'après trois ou quatre siècles on ne distinguait plus les vainqueurs des vaincus. Les Pélasges auraient ainsi, jusqu'aux derniers temps, composé le fond de la population grecque.

Quoi qu'il en soit, ce sont là, à l'origine, deux influences bien distinctes et dont nous devons tenir grand compte.

Il ne faut pas d'ailleurs se représenter les Pélasges et les Hellènes comme deux nations homogènes, faisant chacune un corps compact et uniforme. Pélasges et Hellènes vivaient à l'état de tribus, « *chaque peuplade avait son nom propre* » (1) et devait avoir aussi ses chefs et ses Dieux. « *Les migrations étaient fréquentes.* » (2) Or, la vie nomade par tribus isolées est partout singulièrement propre à développer les instincts individuels, à fortifier le caractère personnel.

Ce dut être une cause première et puissante de variété parmi les peuplades grecques.

Si nous énumérons, en effet, les différentes peuplades qui, plus ou moins unies par des liens de parenté, se partagent le monde grec de l'Hæmus au Tenare avant les invasions doriennes et la dernière classification des Hellènes en quatre races : Éoliens, Ioniens, Achéens, Doriens, nous sommes étonnés de la multiplicité des déno-

(1) **Thucyd., I, 3.** — Κατὰ ἔθνη δὲ... ἀφ' εαυτῶν τὴν ἐπωνυμίαν παρέχεσθαι.

(2) **Thucyd., I, 2; — Cf. Strab., liv. IV, p. 194; liv. VII, p. 291.**

minations non moins que de la mobilité de certains groupes qui se retrouvent à la fois ou successivement au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest de la presqu'île, pour passer ensuite la mer Égée et se montrer fortement établis dans la Propontide et sur les côtes de l'Asie, promenant ainsi de tous côtés leurs victoires et leurs défaites au milieu d'autres tribus plus sédentaires et d'habitudes évidemment différentes (1).

Sans pousser trop loin les distinctions, nous pouvons certainement regarder comme formant déjà de petits peuples séparés, à côté des Pélasges et des Thraces, dont les noms sont peut-être trop compréhensifs, les Cariens, les Dryopes (2), les Caucones, les Lélèges, les Parrhasii (3), les Azanes, les Curètes (4), les Étoliens, les Acarnanes, les Aones (5), les Temmices, les Hyantes, les Cadméens (6), les Minyens, les Myrmidons, les Centaures, les Lapithes, les Phlégyens, les Magnètes, les

(1) Cf. Thucyd., I, 2. Les Arcadiens et les Étoliens en particulier. — Éphore cité par Strabon, X, p. 463.

(2) Strab., liv. VII, ch. 8, p. 321. Les Dryopes, les Caucones, les Pélasges, les Lélèges et d'autres peuples barbares se partagèrent le pays situé au-dedans de l'isthme. — Cf., XIII, 542, 621.

(3) Strab., liv. VIII, p. 388. Les peuples qui habitent l'Arcadie, tels que les Azanes, les Parrhasii et quelques autres, passent pour être les plus anciens peuples de la Grèce.

(4) Strab., VII, p. 321; X, p. 465; — Hom., Il., IX, 529.

(5) Strab., VII, p. 321, *loco citato*. Les Aones, les Temmices, les Hyantes prirent possession de la Béotie.

(6) Strab., *loco citato*; — Hérod., I, 56.

Perrhæbes, les Molosses, les Chaones, les Hellopes; et en remontant plus haut ou en descendant jusqu'en Asie-Mineure, parmi les peuplades analogues, les Mysi, les Bryges (1) et les Phrygiens (2), auxquels ils sont intimement unis (3).

Quand l'équilibre se fut à peu près établi entre ces forces diverses, quand quelques tribus eurent pris définitivement possession des contrées les plus fertiles, les associations, en moindre nombre, mais plus vastes, changèrent de nom sans changer beaucoup de caractère.

Au lieu de disparaître, les différences semblent, au contraire, de plus en plus tranchées. Pouvait-il en être autrement?

Certaines contrées, l'Arcadie, par exemple, avaient à peine été troublées. Les premiers habitants continuaient à y vivre, dans une paix sauvage, de leur vie rude et agreste.

D'autres, la Thessalie, la Béotie, l'Argolide, avaient subi plusieurs révolutions successives et devaient être habitées par des populations mêlées.

(1) Hérod., VII, 73; — Strab., X, p. 469; — Cf. C. Ot. Muller, *Doriens*, édit. angl., I, p. 8.

(2) Strab., VII, 321, *loco citato*. Pélops, qui donna son nom au Péloponèse, peupla le pays de Phrygiens qu'il avait amenés avec lui.

(3) Nous laissons de côté une foule de noms plus obscurs ou qui se rattachent moins directement à la Grèce propre, comme les Illyriens, les Dardaniens, les Teucriens, qui ne diffèrent cependant que bien peu ou des Thraces ou des Pélasges.

L'Attique était devenue le refuge de tous les faibles et de tous les mécontents.

Le Pinde et l'Olympe contenaient dans leur sein des populations guerrières toujours prêtes à descendre dans les riantes contrées du Sud. Ailleurs, l'olive et le blé transformaient les pâtres nomades en agriculteurs, tandis que la navigation se développait sur les côtes et mettait la Grèce en rapport avec tout l'Orient.

Au sein de cette diversité, deux grands groupes se dessinent d'une manière plus nette et plus précise. L'histoire les constate : des contrastes de mœurs et de caractère les attestent (1). Les Pélasges-Ioniens d'un côté, les Hellènes-Doriens de l'autre; races non pas ennemies, mais opposées d'instincts et d'habitudes; l'une agricole et sédentaire, l'autre guerrière et nomade. Celle-ci ayant plus de tendance à l'organisation aristocratique avec tout ce qui en est la conséquence, constitution plus forte de la famille et persistance dans les traditions ; celle-là plus portée à la démocratie avec tout ce qu'elle a de mobile et de passionné.

Livrée à elle-même, la Grèce renfermait donc des éléments nombreux de diversité. La configuration du sol était un obstacle de plus à l'unité politique ou religieuse.

Des vallées étroites, séparées par de hautes montagnes,

(1) Hérod., I, 56.

des gorges profondes favorisaient l'isolement des petits États.

Ajoutons à cela les influences étrangères. La Grèce, par sa position, est un pays naturellement ouvert aux idées du dehors. Par ses îles, elle touche à l'Asie-Mineure, à la Syrie, à l'Égypte, à la Libye, à toute la civilisation orientale. Par l'Épire et la Thrace, elle touche aux autres races indo-germaniques, avec lesquelles elle a eu indubitablement d'intimes rapports.

La race de Japhet a pu sur le sol grec donner la main à la race de Sem, et les traditions des deux races se retrouver en présence après des siècles de séparation.

Dans un état de choses semblable, avant que de grands intérêts communs eussent rapproché tous ces éléments d'antipathies et de rivalités, avant que le temps les eût émoussés et effacés, quelle pouvait être la religion du pays? Pouvait-il avoir une religion uniforme?

Le Pélasge vaincu, agriculteur et sédentaire, pouvait-il avoir le même culte que l'Hellène nomade et guerrier, que le fier conquérant de la Thessalie et de l'Argolide?

Le Dorien de l'Olympe, le Macèdne et le Thrace de l'Hæmus, le Perrhæbe et le Dolope du Pinde, pouvaient-ils adorer les mêmes Dieux que les pâtres sauvages dont les bœufs erraient sur les versants du Cyllène et de l'Érymanthe?

Les habitants d'Iolcos, d'Ægine, d'Éphyre et de Pylos, ces marins intrépides qui portèrent de si bonne heure au

loin le nom et le commerce grecs, purent-ils conserver longtemps les idées et les coutumes de leurs frères des montagnes? Et s'ils adoptèrent des idées nouvelles, purent-ils les propager bien loin?

La question est plus compliquée encore quand il s'agit de la Crète hellénisée de si bonne heure, mais si voisine aussi des races chananéennes.

Dans ce morcellement de la Grèce primitive, quelle contrée, quelle peuplade fut donc assez puissante pour imposer son dogme aux autres? Où y a-t-il avant l'âge de Lycurgue un centre actif et permanent de civilisation?

Figurons-nous d'ailleurs une époque où n'existaient ni temples, ni statues des Dieux, où l'écriture était inconnue, où les chants populaires, composés en dialectes différents, étaient condamnés à rester isolés; en quoi pouvait consister alors la similitude de croyance et de culte? Quelques noms et quelques symboles, quelques traditions obscures, souvenirs effacés du berceau primitif, voilà probablement tout l'héritage paternel.

Plus le caractère original de chaque peuplade se développera, moins ces points communs deviendront sensibles au milieu des créations nouvelles d'un esprit plus jeune et plus actif, placé dans des conditions si dissemblables de développement et de civilisation.

On comprend les grands systèmes religieux de l'Inde, de l'Assyrie, de l'Égypte. Ils étaient l'œuvre d'une civilisation très-avancée et très-forte, ils expliquaient et main-

tenaient l'organisation sociale; et sait-on combien il avait fallu d'années pour les amener à leur entier développement? Une partie notable de la nation était vouée au service des Dieux; les prêtres possédaient une langue sacrée, instrument précieux de développement intellectuel.

Dans un pays où la civilisation n'est pas uniforme, l'unité de croyance ne peut être expliquée que par une caste gardienne et propagatrice du culte. Nous ne trouvons rien de semblable en Grèce : ni civilisation avancée, ni grands centres de population, ni castes de prêtres; tout annonce, au contraire, un état de civilisation très-différent.

Quant à des influences personnelles et individuelles assez puissantes pour donner tout à coup et par leur seule force une unité morale et religieuse à cet assemblage confus de peuplades diverses, nous n'en trouvons aucun témoignage dans l'histoire.

L'histoire, d'accord avec les légendes, ne nous a transmis que des faits locaux et isolés. Les personnages les plus célèbres des époques primitives n'agissent réellement que sur une portion très-peu étendue du pays.

L'action de Danaüs ne dépasse pas l'Argolide; celle de Cécrops s'arrête aux confins de l'Attique; Cadmus est presque entièrement Béotien. Leur influence, au moins, semble avoir été analogue; mais Minos en Crète, Pélops en Élide, Orphée, Thamyris, Linus en Macédoine et en Thrace, ne se rattachent aucunement au même mouve-

ment et semblent indiquer des influences toutes contraires, sans parler des héros qui sont de purs éponymes de peuples, et qu'il faut citer aussi comme désignant chez ceux qu'ils représentent des caractères opposés : Pélasgus, Arcas, Dardanus, Telchin, Lelex et Hellen.

Que si, au lieu d'interroger les noms de ceux à qui se rattache l'honneur d'avoir civilisé la Grèce, nous arrêtons nos regards sur les lieux où le culte s'est concentré de bonne heure, nous trouvons le même entre-croisement d'influences diverses.

L'Heræum d'Argos, l'Hiéron d'Épidaure, Éleusis, Delphes, l'Hélicon, Tempé, Libèthre, Dodone, Samothrace, la Crète, Délos, Olympie, nous montrent, à ne prendre que les données les plus générales et les moins contestées, successivement isolés ou superposés, les vestiges d'influences pélasgiques, doriennes, phéniciennes et thraces, thraces, dardaniennes, phrygiennes, crétoises, lyciennes, ioniennes, helléniques et crétoises à la fois.

Cherchons-nous à déterminer le caractère de ces différents cultes, tels qu'ils se présentent à nous à l'époque historique après leurs diverses transformations, nous arrivons à un résultat analogue, à des caractères peut-être encore plus tranchés.

D'un côté, un culte de la terre et des éléments, culte à cérémonies imposantes, graves, mystérieuses; des divinités mâles et femelles d'une personnalité encore vague et indécisé. D'un autre, les orgies, les danses; le phallus,

promené dans l'enceinte sacrée; les tympana, les crotales; et si nous suivons le culte jusqu'en Thrace et en Phrygie, où son développement est plus libre et plus entier, des prêtres eunuques, et, pour honorer la divinité, des mutilations sur les fidèles.

Enfin, un culte plus élevé, plus pur, plus moral, celui des initiations et des prophéties, auquel se rattache aussi la science de guérir, culte non moins solennel, plus intellectuel et plus poétique.

Nulle part un enseignement suivi, une tradition consacrée, immuable, fixe; en dehors des cérémonies, nul collége de prêtres, c'est-à-dire, dans toute l'étendue de la Grèce continentale et des îles, en fait de théologie, l'anarchie la plus complète, sans aucun élément de conservation et de progrès.

§ I.

Opinion d'Hérodote.

Le plus ancien des historiens grecs, le seul qui nous ait parlé longuement et en détail des choses religieuses, Hérodote, me semble de tout point confirmer ces conjectures.

« On a longtemps ignoré l'origine de chaque Dieu, « leur forme, leur nature, et s'ils avaient tous existé de « tout temps; ce n'est, pour ainsi dire, que d'hier qu'on « le sait. Je pense, en effet, qu'Homère et Hésiode ne « vivaient que quatre cents ans avant moi; or, ce sont « eux qui, les premiers, ont écrit en vers la théogonie, « qui ont parlé des surnoms des Dieux, de leur culte, de « leurs fonctions, et qui ont tracé leurs figures. » (1)

On ne peut se méprendre sur le sens des paroles d'Hérodote : son affirmation est positive. Elle est d'autant plus importante qu'elle n'est pas isolée; c'est une opinion chez lui très-réfléchie, et qui tient intimement à l'ensemble de ses idées sur la religion. « Il est très-cer« tain, dit-il, que les noms des Dieux viennent des bar« bares; je m'en suis convaincu par mes recherches. » (2)

(1) Hérod., II, 53.
(2) Hérod., II, 50.

Et ailleurs : « Les Pélasges ne donnaient ni nom ni sur-
« nom à aucun des Dieux. » (1)

Hérodote était initié aux mystères de Samothrace; il avait consulté les prêtres de Dodone (2); ce n'est point un profane qui parle des choses divines : « Il n'en parle « qu'en tremblant, et le peu qu'il en dit, il ne le fait « que parce qu'il y est forcé par son sujet même. » (3) Nous devons donc tenir grand compte de son sentiment.

Hérodote, sans doute, a pu se laisser éblouir par les récits intéressés des prêtres d'Égypte. La forte organisation d'un sacerdoce héréditaire, gardien de l'histoire et des traditions sacrées du pays, dut vivement frapper l'imagination d'un Grec habitué à la légèreté des mœurs ioniennes. Le spectacle d'une civilisation puissante, et en apparence immobile, remontant au-delà des plus vieilles traditions helléniques, le portait d'ailleurs à chercher chez ce peuple singulier l'origine des arts et du culte. Sous l'empire de cette préoccupation, il résume ses idées en un système absolu, par conséquent erroné, et où il accorde beaucoup trop peu aux diverses branches de la nation à laquelle il appartient. Mais l'influence des prêtres égyptiens n'explique pas suffisamment l'opinion d'Héro-

(1) Hérod., II, 52.
(2) Hérod., *loco citato*.
(3) Hérod., II, 3.

dote. Il faut admettre, avant tout, qu'il ne trouvait en Grèce sur la religion et les Dieux aucune doctrine, aucune tradition généralement acceptée ; que ni les chants populaires, ni les initiations ne l'éclairaient sur les origines des croyances religieuses et du culte.

Il admet comme incontestable que les Grecs n'ont connu les Dieux que successivement, et que l'époque où la fable les fait naître correspond à celle où leur culte a été introduit en Grèce (1). Aurait-il osé émettre de semblables idées, les réciter aux Grecs assemblés, si elles eussent été de nature à choquer le sentiment public, si elles eussent été en contradiction avec ce que pouvaient enseigner les prêtres aux initiés ?

L'absence de tradition nationale en pareille matière est la preuve la plus concluante de l'absence d'unité et d'homogénéité dans le culte primitif.

Il était donc avéré au temps d'Hérodote que les Grecs n'avaient pas de tradition théologique sur l'origine de leur religion, pas de doctrine constante et suivie, pas d'enseignement uniforme ; rien à l'origine n'était purement grec, voilà ce qui leur paraissait évident. Le souvenir des mythes et des cérémonies, dont ils avaient au moins apporté le germe de la vieille terre aryenne, s'était complètement effacé. Ils n'avaient aucune conscience d'une

(1) Hérod., II, 146.

unité religieuse primitive. Le travail du génie grec sur la religion était personnifié dans Homère et dans Hésiode; eux, les premiers, avaient donné une forme et un corps, pour ainsi dire, à ces traditions sans lien et souvent sans rapport entre elles.

§ II.

Rôle des Dieux dans les légendes ante-homériques.

Nous devons donc nous attendre, dans toute cette première période de l'histoire grecque, à trouver partout prédominantes les influences locales.

Le voisinage de la mer, la solitude des montagnes, la fécondité des plaines, les mœurs et les habitudes des diverses peuplades doivent se refléter dans les légendes et dans les mythes, ici plus purs, là plus mêlés au fond de la religion aryenne primitive et aux théogonies étrangères.

Le même esprit général présidera sans doute à toutes ces créations, puisque, s'appuyant sur un ensemble de vieux mythes, elles se dégagent et se précisent, sous un même climat, chez des peuplades arrivées par des luttes et des efforts isolés, mais parallèles, à une sorte de civilisation analogue; mais la diversité se fera jour sur ce fond commun.

Qu'étaient les Dieux primitifs des Pélasges? De simples représentations des forces de la nature : la terre productrice et nourricière, la pluie descendant du ciel en rosée féconde, le soleil vivifiant, les astres, les sources, les fleuves, les vagues agitées de la mer retentissante, les vents alternativement amis ou ennemis du matelot et du

labboureur, à peine personnifiés sous des allégories transparentes.

Du moment où nous admettons que ces grossières ébauches des Dieux pélasges, sans formes arrêtées, presque sans nom (1) à l'époque primitive, ne sont pas remplacées par les Dieux d'un Olympe nouveau, création d'une civilisation étrangère plus avancée, mais se développent et se transforment, au contraire, graduellement sous la seule impulsion du génie populaire, nous ne pouvons concevoir pour la mythologie grecque, en l'absence surtout de tout art plastique, qu'un seul mode actif de perfectionnement : la poésie et les légendes, les ἔπεα et les hymnes (2).

Il serait, je crois, difficile de nier, en effet, que ce soient les premiers Aèdes qui aient, dans chaque contrée, sans parti pris sans doute et sans arrière-pensée théologique, par la force même des choses et le naturel mouvement de l'esprit humain, dessiné et fixé l'histoire et la figure des héros et des Dieux.

Mais comme nous ne pouvons supposer à une époque de développement spontané et dans un état de société si morcelé, une littérature générale, qui n'aurait pu d'ailleurs avoir localement aucun intérêt, il est évident que la poésie qui, plus tard, à l'époque homérique en parti-

(1) Hérod., *loco citato*, II, 52.

(2) Cf. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*. Notes et développements, t. II, partie III. Note sur les habitants primitifs de la Grèce.

culier, fût le lien qui unit toutes ces créations isolées, contribua d'abord autant que tout le reste à leur donner un caractère purement local et singulier.

Si même, sous ce rapport, les diversités n'ont pas été plus grandes, cela tient vraisemblablement à un fait qu'il est impossible de méconnaître, à la prédominance, au commencement de ce grand mouvement, d'un certain ordre d'Aèdes sur tous les autres.

La Piérie et l'Olympe sont incontestablement le siége primitif des Muses, qui de là, passant successivement en Béotie, en Argolide, en Élide, en Étolie, à Tégée, réveillent partout de vieux souvenirs, mais font surtout jaillir des sources nouvelles et toutes locales de fictions et de chants.

Les plus vieux sanctuaires se présentent à nous isolés des villes, et comme des centres de réunion pour les races voisines qui viennent y échanger leurs Dieux et leurs traditions (1) : le souvenir des Devins-Aèdes se rattache à l'établissement de plusieurs d'entre eux.

Nous devons donc nous représenter, sous le rapport poétique aussi bien que sous le rapport religieux, la Grèce comme divisée en fractions distinctes ayant leur vie propre, leurs traditions, leurs dialectes.

(1) Les sanctuaires de Dodone, d'Éleusis, de Delphes, d'Olympie, l'Hiéron de Héra en Argolide, celui d'Esculape près d'Épidaure, le temple de Poseidon à Calaurie, celui d'Athéné à Tégée, ont particulièrement ce caractère.

Dans chacun de ces groupes, un certain nombre de divinités et de héros remplissent les chants nationaux de leurs exploits et de leur exclusive influence.

Supposons-nous à Iolcos, entre les populations maritimes et aventurières des côtes, et les fiers montagnards de l'Ossa et du Pélion; les héros, les divinités, les chants, sont l'image et des lieux et des hommes : les héros sont d'un côté les fils et les petits-fils de Poseidon; de l'autre, les adorateurs de Héra. Poseidon, Héra, Thétis, Pélée, Chiron, Jason, Achille, jouent les rôles principaux conservant toujours comme un reflet de l'antagonisme des deux races.

D'Iolcos passons en Étolie, au milieu d'autres mœurs et de tribus toujours armées pour la guerre, en lutte continuelle avec la nature et les hommes; les récits prennent un autre caractère : ce sont d'autres Dieux qui y figurent et y dominent; la guerrière Pallas, Artémis, amante des forêts, remplacent Héra, Poseidon et Thétis. Des chasses merveilleuses à travers les bois et les rochers sont le fond du récit.

Pendant ce temps, les Arcadiens, moins mêlés ce semble au mouvement poétique nouveau, chantent encore Déméter la Noire et ses métamorphoses mystérieuses (1), s'élevant à peine au-dessus du naturalisme grossier des premiers Aryas.

(1) Paus., Arc., XLII.

Ainsi grandissent simultanément, sous l'influence des Muses, les fables, la poésie et la personnalité des Dieux, qui se trouvent un jour avoir, chacun dans la patrie qui l'a adopté, des traits arrêtés et précis que les Grecs modifièrent bien légèrement plus tard.

Ces traits nouveaux que revêtent les divinités appelées par la poésie à jouer un rôle personnel et actif dans les récits, devenant partie intégrante des récits poétiques, durent par cela même se transmettre fidèlement avec eux.

Dans une légende née pour ainsi dire tout d'une pièce et sortant toute faite des entrailles de la race et du sol, les héros et les Dieux qui les accompagnent et les protégent, à peine distincts quelquefois à l'origine, deviennent naturellement inséparables. Les isoler, c'est enlever à chacun d'eux plus que la moitié de lui-même.

Qu'est-ce qu'Achille sans Thétis, Thétis sans Pélée, Anchise sans Aphrodite, Diomède sans Pallas, Hippolyte et Thésée sans Poseidon?

Les peuples sont comme les enfants : du jour où on leur a chanté une histoire qui leur plaît, ils la redemandent, mais exigent avant tout qu'on soit fidèle au premier récit.

Cette disposition des esprits est beaucoup plus prononcée quand des intérêts religieux locaux se mêlent à l'intérêt poétique, et quand les légendes ont encore, à défaut d'histoire plus précise, toute l'importance d'une tradition qui seule peut lier le présent à un passé glorieux.

Ce n'est donc pas seulement sur les lieux où la légende est née que les rapports primitifs entre les héros et les Dieux seront respectés, ils le seront autant au loin, dans tout le cercle de tribus qui s'intéressent aux mêmes légendes, non-seulement par la difficulté de désunir des intérêts si étroitement unis dans l'économie du récit, mais par le respect naturel pour les chants nationaux et la conviction profonde que ces alliances des divinités et des hommes ont un caractère de réalité sainte.

Il faudrait supposer des peuples n'attachant aucune valeur à leurs Dieux et à leurs légendes, pour admettre qu'ils altérassent dans la transmission des faits ce qui leur communique avant tout autorité et intérêt.

Un poëme qui eût choqué sous ce rapport les croyances reçues n'aurait pas seulement été inexplicable, il eût été ridicule.

Certains Dieux, de l'aveu même des anciens, n'avaient pénétré que tardivement dans certaines contrées. Apollon fut longtemps inconnu à l'Arcadie, Dionysos à la Grèce entière (1); comment supposer la substitution arbitraire d'une de ces divinités à Héra ou à Déméter dans une légende primitive d'Argos ou d'Arcadie? Le bon sens des populations et leur instinct religieux à la fois se seraient soulevés contre une pareille invraisemblance. D'une contrée, d'une ville à une autre dans de moindres propor-

(1) Hérod., II, 52.

tions, devaient exister des scrupules semblables. Les légendes ont trop de points de contact avec l'histoire pour ne pas avoir ainsi d'étroites exigences, lois nécessaires de leur développement.

Il y a donc de fortes raisons de croire que dans les poëmes épiques les plus anciens le rôle des héros et des Dieux, traditionnel avant tout, n'a rien de fortuit et de capricieux, mais tient à un ensemble de relations forcées, à des convenances de lieux, de temps, de race, qui nous montrent les légendes sous leurs aspects les plus anciens et les plus natifs.

Mais si c'est là un fait si simple et à priori presque évident, comment les anciens n'ont-ils pas été les premiers à le constater? Comment ont-ils pu donner du rôle des Dieux dans l'Iliade des explications tout opposées? Comment ont-ils pu voir des allégories (1) là où ils devaient constater des traditions et des faits!

Les quatre cents ans qui séparent Homère du premier philosophe qui ait osé discuter son autorité expliquent

(1) Selon le Schol de Venise, Théagène de Regio (63e Olympiade environ) expliquait allégoriquement le combat des Dieux au XXe chant de l'Iliade. Pour lui, Apollon et Vulcain ne sont que du feu, Neptune n'est que de l'eau, Junon de l'air, Diane est la lune. — Sch. Venis., XX, 67, p. 553, éd. Bekker, in-4o. — Cf. Willoison præf. ad Schol. Venet, p. 25. — Cicéron rapporte (*De natur. Deor.*, I, 15) que le stoïcien Chrysippe avait aussi essayé d'expliquer comme des allégories les fables d'Homère : *In secundo autem libro Homeri fabellas accommodare* voluit *ad ea quæ ipse primo libro de Diis immortalibus dixerit.*

suffisamment l'erreur où la plupart des Grecs sont tombés.

Que d'évènements, en effet, politiques et religieux, entre ces deux dates qui devaient rendre impossible une vue claire sur ces questions difficiles.

La prédominance des Doriens dans une grande partie de la Grèce, la diffusion du culte d'Apollon qu'ils apportaient avec eux et qui passa bientôt pour aussi ancien que les autres, celui d'Aphrodite et de Dionysos, très-restreint encore à l'époque homérique, l'établissement des amphictionies, Delphes devenue le centre religieux de la Grèce, les arts et la civilisation transportés de l'Asie-Mineure dans les îles d'abord, puis sur le continent européen, enfin et surtout le besoin profondément senti de donner à la religion des bases plus solides que cet amas de traditions sans lien entre elles, et par conséquent une tendance marquée à cacher sous le voile de l'allégorie la naïve et grossière rédaction des légendes primitives, mille autres causes analogues empêchaient les Grecs d'arrêter leurs regards sur l'état antérieur de leur religion.

L'art avait fait des divinités une famille hiérarchiquement organisée : qui eût osé briser ce faisceau artificiel, mais devenu une croyance commune à tous les Hellènes? Se reporter à l'époque où les Dieux étaient encore dispersés, isolés, séparés en groupes le plus souvent hostiles, où le fond commun à toutes les peuplades était encore vague, indéterminé, obscur, c'eût été une sorte

d'hérésie, et Anaxagone sut ce qu'il en coûtait pour attaquer les opinions reçues.

D'ailleurs, la question pouvait-elle être seulement posée? Pour la majorité des Grecs, toutes ces histoires étaient des faits merveilleux, mais acceptés. Pourquoi chercher à pénétrer le secret des Dieux? Pourquoi se mêler indiscrètement des querelles de Héra et de Zeus? Ne savait-on pas qu'Apollon avait eu d'excellents motifs pour accabler les Grecs de sa colère, et les griefs de Héra contre Troie n'étaient-ils pas aussi légitimes? Les sceptiques seuls pouvaient soulever de pareilles difficultés. Il fallait ou tout nier ou tout accepter; n'ouvrir Homère que pour y trouver des textes de déclamations morales, ou le rejeter comme faisaient Pythagore et Héraclite (1), à titre d'impie. Mais pouvaient-ils au nom de la religion attaquer la religion même?

Quand l'époque fut venue où il eut été possible de parler, les idées des différentes écoles étaient faites et arrêtées sous ce rapport. L'Olympe avait ouvert à toutes les divinités son sein hospitalier. Les Dieux n'avaient plus de patrie, et l'on ne songeait pas seulement qu'il eût pu exister un temps où le culte de quelques-uns était res-

(1) Héraclite, au rapport de Diogène de Laerte, IX, 1, prétendait qu'Homère et *Archiloque* méritaient d'être chassés des concours et soufflétés.

Le même Diogène raconte (VIII, 1) qu'étant descendu aux enfers, Pythagore y vit l'ombre d'Homère attachée à un arbre et couronnée de serpents en expiation de ce qu'il avait dit sur le compte des Dieux.

treint à une étroite contrée, ou particulier à d'anciennes tribus dont la tradition avait à peine gardé le souvenir. La vérité s'obscurcissait à mesure que s'étendait avec la civilisation l'influence grecque et romaine.

Nous pouvons donc ne nous inquiéter que faiblement du long silence des anciens sur la question qui nous occupe, et, forts de l'assertion d'Hérodote, aborder avec confiance Homère lui-même.

§ III.

Situation de l'auteur de l'Iliade vis-à-vis des légendes.

On ne s'étonnera pas que dans un pareil sujet nous ayons de la peine à sortir du domaine des conjectures. Plus nous approchons d'Homère, cependant, plus nous sentons le terrain solide sous nos pas. Quelque date que l'on assigne à l'époque où l'Iliade a été composée, l'âge purement mythique était incontestablement fini. La langue des mythes, si je puis dire, était une langue morte, langue à moitié sacrée, dont bien peu avaient la clef. Toutefois, l'âge historique n'était pas encore, c'en était tout au plus l'aurore. Quelle idée nous faire donc de cette longue période de transition, dont les monuments (1) attestent la grandeur, sans nous apprendre aucunement le secret de ces créations merveilleuses? Rien de ce que nous voyons aujourd'hui ne peut nous en donner l'idée. Oublions donc tout ce qui nous entoure : dégageons notre pensée des associations d'idées que l'éducation et l'habitude nous présentent comme des lois, et qui ne sont que le fait d'une époque plus avancée et plus délicate, nullement une nécessité de la nature humaine. Ne nions pas ce que nous ne comprenons pas d'abord.

(1) L'Iliade et l'Odyssée particulièrement.

Figurons-nous un état social où n'existe aucun équilibre entre la civilisation matérielle et la civilisation intellectuelle et morale; où des hommes qui sont pour nous de vrais barbares sont cependant nos égaux par l'intelligence et la culture de l'esprit. Figurons-nous un état social où l'écriture est inconnue ou inusitée et où l'on compose des poëmes comme l'Iliade, où on les enseigne, où on les transmet, où on les récite presque inaltérés pendant plus de quatre siècles.

Quelles immenses ressources d'esprit et de mémoire pour arriver à un pareil résultat! Mais aussi, quelle importance ces efforts nécessaires ne donnent-ils pas au poëme lui-même! Un poëme comme l'Iliade, dans les conditions de société au milieu desquelles il est né, suppose tout autre chose que l'inspiration personnelle d'un poëte isolé. Un grand intérêt national et religieux plane au-dessus de ces poétiques conceptions. Le génie individuel, même le plus vaste, serait impuissant à produire un pareil miracle. Un autre souffle que le sentiment du beau circule au milieu de cette poésie et l'anime. Non-seulement on sent que toute une nation était suspendue aux lèvres du poëte, prête à accueillir comme ses titres de noblesse retrouvés tous ces récits qu'il laissait échapper de sa bouche : mais il faut encore que le poëte lui-même ait compris que l'Iliade serait le *livre* de ces premiers âges de la civilisation grecque.

Que l'on se rappelle l'existence non contestée des Ho-

mérides, ces familles ou plutôt ces institutions puissantes où s'élevaient les Aèdes et les Rhapsodes, où leur mémoire se chargeait lentement de tant de milliers de vers; les Bardes celtiques nous représentent seuls un second phénomène semblable, et l'on sait quelle importance avaient les Bardes chez nos aïeux. Les Homérides étaient les Bardes de la Grèce.

Est-ce donc l'influence d'un seul homme, dont la vie est si bien ignorée qu'on peut discuter sans invraisemblance historique son existence et sa personnalité, qui aurait pu laisser une si florissante et si énergique postérité adoptive? Non, les Homérides ne sont pas la postérité d'Homère, mais plutôt ses prédécesseurs et ses émules : c'est du sein du mouvement qu'ils représentent que l'Iliade et l'Odyssée sont sorties (1).

(1) Nous exprimons ces idées avec d'autant plus de confiance qu'elles nous semblent à très-peu de choses près celles du philosophe le plus compétent en pareille matière :

« Nous entrevoyons que le chant, et en particulier le chant épique, tenait chez les Ioniens une très-grande place, qu'il y était la *nourriture morale des peuples* et comme le pain de chaque jour. Qui nous empêche de croire qu'avec la curiosité passionnée de ces peuples, avec la vigoureuse imagination et la mémoire non moins énergique de leurs poëtes, avec les matériaux de plus en plus poétiques qui s'étaient amassés jusqu'à eux d'âge en âge, ces *artistes populaires* (comme les appelle le chantre de l'Odyssée qui fut l'un d'eux) ont pu, sur un plan conçu d'un seul jet, exécuter l'une après l'autre les différentes parties d'un long poëme, les réciter à mesure en les rattachant toujours à ce plan, se continuer eux-mêmes dans une suite de journées, et intéresser ainsi jusqu'au bout leurs auditeurs captivés par le fil du récit non moins que par le charme des détails. » (Guigniaut, *Vie d'Homère*.)

Des analogies feront mieux comprendre notre pensée. Il est dans les temps modernes un livre, le livre de l'*Imitation,* qui peut, s'il est permis de comparer des œuvres si opposées d'esprit, nous servir d'exemple et d'autorité.

L'auteur ou les auteurs de ce livre admirable, puisque leur œuvre sous ce rapport est aussi entourée de mystère, ont rendu merveilleusement la pensée du moyen âge renfermée dans les cloîtres. Tout le monde religieux et chrétien s'y est reconnu. L'*Imitation* a été la vérité plus nettement, plus divinement exprimée. L'auteur n'a pas été un homme faisant son œuvre, il a été le sublime et naïf interprète d'une grande époque de foi : on l'a lu comme on lit la parole de Dieu, sans s'inquiéter de savoir qui l'a transmise. Homère n'est explicable que par des causes analogues et des intérêts moraux d'un autre ordre, mais aussi énergiques et aussi puissants dans leur temps.

Homère a été le chantre de l'histoire d'une race ; il a dit en vers sublimes ce que tous demandaient, ce que tous attendaient, ce qui se répétait avec mille variantes sous la tente du guerrier, à la halte du pasteur nomade, *au pied du hêtre et du rocher* (1) ; et sur ces vaisseaux rapides, où le marchand et le pilote charmaient par leurs chants les longues veillées du voyage, à l'éblouissant spectacle du ciel d'Ionie.

L'Iliade est comme le dernier écho d'un monde éva-

(1) Hésiode, théog., 35.

noui pour nous : nous y trouvons les souvenirs et les regrets d'une civilisation qui se transformait et qui, possédant une œuvre si parfaite et qui lui rappelait avec tant de charme son passé embelli, a jeté derrière elle dans l'oubli tout ce qui ne lui eût plus semblé, à côté de ces chants sacrés, qu'une grossière et infidèle image d'elle-même.

Qu'était la personne d'Homère auprès de ces grands intérêts nationaux et religieux? Il avait élevé un édifice solide avec le bien de tous : on a admiré et conservé l'œuvre sans beaucoup s'inquiéter de l'architecte. Mais si l'homme n'était rien, si les chants étaient tout, leur valeur historique ne doit-elle pas prendre à nos yeux des proportions bien plus vastes? Si ce n'était pas le génie d'un homme qu'admiraient les contemporains du poëte, si c'était leur passé qu'ils respectaient et recueillaient avec amour dans ces beaux vers, leur passé tel qu'il leur était donné de le voir dans ce lointain poétique des premiers âges, combien le poëte n'a-t-il pas dû se trouver enchaîné par cet héritage de traditions dont il se faisait l'interprète. Il a pu choisir, élaguer, rapprocher, fondre ensemble des récits analogues, atténuer les invraisemblances de cet amas confus de vieilles fictions : il n'a pu rien altérer de ce qui touchait à la vie morale elle-même de ces peuplades charmées de sa divine éloquence. Il a pu donner plus de grandeur aux héros, plus de noblesse aux Dieux, plus de précision aux figures; il a pu

expliquer ce qui paraissait obscur, rendre compte d'évènements dont les résultats seuls et le caractère général étaient constatés; il n'a pu intervertir aucun rôle important et traditionnel, dénaturer aucun mythe accepté, car s'il eût été encore admiré peut-être, il n'eût plus été le dépositaire respecté des vieux récits; il eût été seulement le chantre passager de fantaisies poétiques : une nation entière ne l'eût pas adopté.

§ IV.

Caractère de l'Iliade.

Indépendamment des considérations que nous venons de développer, la lecture seule du poëme doit nous porter à voir dans l'Iliade autre chose que la création libre de l'imagination d'un poëte. Les œuvres de pure imagination sont, avant tout, personnelles. La personnalité de l'auteur n'éclate nulle part dans l'Iliade, et c'est là une de ses principales beautés.

Mais si l'on n'y aperçoit pas l'homme, le poëte ne peut se dérober au même degré : il se dévoile pour ainsi dire, à force de s'effacer, sous la majestueuse simplicité de sa poésie. On ne sent *Homère* nulle part, mais on sent partout, en lisant ses poëmes, la présence d'un esprit positif, lucide, logique, plein de justesse, de mesure et de force, qui n'excite pas seulement l'admiration, qui inspire la confiance; partout la nature est peinte avec une merveilleuse fidélité : la puissante imagination du poëte ne l'égare jamais. Ses impressions sont vives, mais nettes et sobres; les grands traits des choses le frappent seuls; il voit, il sent, il peint. Délicat dans l'expression des sentiments simples, il ne connaît ni la contemplation, ni la rêverie : il aurait plutôt quelquefois de la finesse. Son

âme est religieuse sans être crédule; il donne à tout des formes arrêtées et précises. Si la grandeur, enfin, est son caractère dominant, on peut dire aussi qu'il possède au plus haut degré la simplicité, le bon sens, la raison.

Ces qualités éminentes ne tiennent pas seulement au poëte : ce sont les qualités mêmes du peuple dont il chante les hauts faits; c'est l'esprit ionien, avec un peu plus de rudesse seulement et de fougue, comme il convient au premier élan d'une nature généreuse. Sans entrer plus avant dans l'analyse du génie d'Homère, on peut donc affirmer que ses conceptions ne sont pas des rêveries : il n'invente pas, il raconte et décrit en chantant.

Le monde de l'Iliade, en effet, n'a aucunement les caractères d'un monde imaginaire; il a des limites précises au sein même de la réalité; la géographie, les généalogies, les héros principaux, tout ce qui touche aux rapports des différentes tribus entre elles rentre dans le domaine de l'histoire, autant, du moins, que l'histoire était possible en un temps où elle n'avait d'autre point d'appui que la tradition et les légendes.

L'Iliade s'adresse évidemment à des esprits amoureux de détails réels, que choquerait une épithète insolite, un déplacement de ville ou de fleuve, une filiation arbitraire entre les héros; ce qu'ils connaissent, ils veulent le retrouver sans embellissement, sans changement capricieux :

Épidaure aux belles vignes (1), *la sablonneuse Pylos* (2), *la pierreuse Calydon* (3), *Diomède fils de Tydée* (4); ce n'est pas un encadrement qu'ils cherchent, c'est la peinture exacte de la nature.

Toutes les comparaisons d'Homère ont ce caractère : la femme Méonienne qui travaille la pourpre (5), le chasseur surpris par une panthère (6), sont décrits avec une précision qui défie le plus habile critique. Voyez mettre un vaisseau à la mer : rien n'y manque. Celui qui chante est matelot, comme tout à l'heure il était chasseur (7). Le poëte n'est pas seulement poëte : il est peintre (8). Ce qui n'est qu'une curiosité délicate, un scrupule d'érudit chez Virgile et Le Tasse, est une obligation pour Homère. Il ne doit rien altérer de ce qu'il connaît, il doit connaître tout ce que le passé a légué au présent.

Que demandaient, que cherchaient les populations qui se pressaient autour du chantre? Un récit du temps des aïeux, de ces temps où tout était plus beau, plus grand, plus divin; où les Dieux marchaient sur la terre, où les hommes en valaient deux de l'âge présent. Chantez-nous,

(1) Il., II, 561.
(2) Il., IX, 153, 295.
(3) Il., II, 640.
(4) Il., V, 376; XI, 357.
(5) Il., IV, 141.
(6) Il., XXI, 572. Cf. Il., XI, 291. *Chasse au sanglier et au lion.*
(7) Il., I, 480.
(8) Cf. Strab., I, 25.

disaient-ils au poëte, ce que firent Diomède et Ulysse quand ils enlevèrent les chevaux de Rhésus. Comment mourut le vaillant Patrocle, et comment Achille le vengea. Et le poëte chantait, mais chantait sur un thème fait d'avance et imposé dès longtemps aux Aèdes. La tradition était vague : on lui demandait de la préciser, comme on demande à un vieux soldat le récit d'une bataille à laquelle il a assisté, sachant qu'il racontera plus qu'il n'a vu, mais que le fond du récit sera vrai. Tout le charme eût disparu si l'on avait cru n'écouter qu'un de ces Crétois décriés à qui les longs et mensongers discours coûtaient si peu.

La tradition flotta sans doute ainsi de longues années, hésitante et incertaine, se modifiant en changeant de lieu, mais ne perdant jamais absolument son caractère primitif : c'étaient toujours, au fond, les mêmes personnages et des évènements traditionnels qui servaient de trame à ce cavenas brodé. « La tradition reçue dans les lieux dont « parle Homère et le nombre des écrivains qui rapportent « les mêmes particularités que lui, prouvent, nous dit Stra- « bon, que ses récits étaient fondés, non sur des fictions de « poëtes, mais sur le souvenir de faits et de personnages « très-réels. » (1) S'il y a donc quelquefois rapprochement

(1) Strabon, I, 23. Cf Paus., Corinth., XXI. « Homère me paraît mériter beaucoup plus de confiance qu'on ne lui en accorde. » Il faut remarquer que les deux écrivains qui témoignent ainsi de la fidélité d'Homère, non-seulement dans les descriptions de lieux et de villes,

factice de héros isolés, il n'y a guère (il faut toujours, en pareille matière, n'affirmer qu'avec restriction), il n'y a guère à figurer dans le poëme que des héros de légendes antérieures et à l'existence desquels croyait le peuple.

L'un est Thessalien et Phthiote, un autre est né en Étolie, celui-ci a vu le jour à Égine ou à Ithaque, un troisième chassait dans le Parnasse les loups et les sangliers : voulez-vous savoir plus exactement ce qu'étaient chacun de ces héros? Transportez-vous sur les lieux où est née la légende, où elle s'est développée, où elle a grandi d'abord; écoutez la voix lointaine des vieux Aèdes; interrogez les monuments de la nature, c'est là que vous retrouverez les traits les plus vrais et les plus précis. Bien des détails se seront effacés en Ionie, bien des traits de mœurs locales auront disparu; mais sous cette unité apparente le héros étolien, locrien, myrmidon, se reconnaîtra toujours.

Le jour où la Grèce eut instinctivement rêvé l'unité (1),

mais dans le récit des faits, Strabon et Pausanias sont, de toute l'antiquité peut-être, ceux qui avaient avec le plus de soin exploré les contrées dont parle le poëte et interrogé le plus scrupuleusement les vieilles traditions.

(1) Tout prouve que ce mouvement éclata d'abord chez les Grecs émigrés en Asie-Mineure. L'Ionie et les îles furent pendant les quatre premiers siècles de l'histoire littéraire de la Grèce le berceau non-seulement de la poésie épique et lyrique, mais de la philosophie, de l'histoire et des sciences inconnues au reste de la Grèce. On peut remarquer, de plus, que des quatre fils d'Hellen, trois sont les éponymes

où elle eut commencé à embrasser d'un seul coup-d'œil les tribus éparses qui couvraient son territoire, elle adopta tous les titres de gloire de ces petites aristocraties, elle les rapprocha, elle les groupa tous autour d'un souvenir commun, la guerre de Troie; en sorte que ce qui paraît un paradoxe au premier abord n'en est pas moins une vérité, à savoir, que si l'Iliade comme poëme est une fiction, chaque partie de l'Iliade, ou pour mieux dire les divers éléments dont se compose l'Iliade ont beaucoup plus de réalité que l'ensemble, et d'autant plus même que l'ensemble en a moins, puisque l'ensemble n'est, sous bien des rapports, que le cadre qui sert à mettre en vue ces détails précieux. On se rapprocherait, je crois, beaucoup de la vérité, en acceptant les données suivantes : des expéditions importantes avaient été dirigées par les Achéens d'Argos contre les peuplades de l'Hellespont et de la Troade; ce grand évènement avait fait époque dans l'existence des tribus isolées : toutes y voyaient un de leurs principaux titres de gloire. De cette agitation guerrière et maritime, de ce mélange, de ce contact de peuples pendant une série plus ou moins longue d'années et à plusieurs reprises peut-être, étaient sorties une foule de légendes locales, auxquelles se mêlaient les mêmes noms et à peu de chose près les mêmes évènements : ces

des groupes de tribus émigrées en Asie, représentant l'Éolie, l'Ionie, la Doride; Achæus seul rappelle l'ancienne population hellénique du Péloponèse.

légendes se greffèrent peu à peu sur les vieux Épéa. Les traditions, les chants passèrent ensuite en Asie avec les Achéens-Éoliens d'abord, avec les Argiens-Ioniens ensuite. Là dut doubler dans l'exil l'attrait de ces chants nationaux. Les traditions se confondirent, tandis que le commerce rapprochait les villes et que les arts et la poésie, s'épanouissant au contact de l'Asie, préparaient l'unité intellectuelle et morale de la nation.

Nous pouvons donc, pour un moment, considérer l'Iliade comme un faisceau de légendes roulant sur un fait unique, probablement très-diverses d'abord, rapprochées ensuite par l'imagination des races éoliques et ioniennes, mises en ordre et fondues sous une influence dont le nom d'Homère nous représente le type. Rompons ce faisceau par la pensée; replaçons à son point de vue primitif chaque légende et chaque héros; ce simple tableau, même avec ce qu'il doit avoir nécessairement d'hypothétique et d'incertain sous bien des rapports, sera par lui-même très-lumineux et très-instructif. Mais c'est en ce qui concerne plus spécialement les Dieux qu'il est empreint surtout d'un merveilleux caractère de vraisemblance : c'est là le seul aspect sous lequel nous l'examinerons ici, nous réservant plus tard de dire notre pensée sur le rôle historique et traditionnel des héros.

CHAPITRE II.

LES DIEUX DE L'ILIADE.

Quelque idée que l'on se forme de la religion primitive de la Grèce, il est impossible de ne pas supposer que, conformément aux habitudes antérieures des légendes, un rôle important ait été, dans l'esprit du peuple hellène, attribué dès le principe aux différentes divinités dans le résultat définitif de la guerre. « Tous ceux qui ont chanté « les travaux des héros devant Troie, nous affirme Pau- « sanias, ont dit dans leurs vers que les Dieux avaient « pris part à cette guerre et aux massacres auxquels elle « donna lieu. » (1) Nous savons par un grand nombre d'exemples que la plupart des récits épiques primitifs de l'expédition se greffèrent sur les antiques Épéa locaux, pour en faire comme le couronnement (2). La prise d'Ilion

(1) Paus., Arc., X

(2) Strab., liv. I[er], p. 23.

et le retour des Grecs furent le dénouement et la péripétie finale de chaque cycle particulier. Le cycle thessalien nous conduit d'Éaque à Pélée, de Pélée à Achille, en nous faisant remonter jusqu'à Zeus lui-même. Le cycle étolien, d'Œnée à Tydée, de Tydée à Diomède, à travers l'expédition de Thèbes et la guerre de Calydon : la généalogie d'Antiloque et les souvenirs messéniens nous reportent à Nélée, Poseidon et Éole.

Il est naturel de penser que dans cet ordre de faits les Dieux, qui jouaient un rôle dans les récits primitifs auprès des pères, se présentèrent aux yeux et à la foi des continuateurs comme les naturels protecteurs des enfants, après avoir été ceux de la famille.

En dehors de ce point de vue, le plus simple et le plus vraisemblable, resterait celui où l'on supposerait que dans le rapprochement de ces traditions éparses sur le sol de l'Ionie, les Aèdes anté-homériques, Homère et les Homérides après eux, s'inquiétant peu du rôle historique et réel des Dieux dans la guerre, auraient introduit dans l'économie du poëme les vues personnelles des Grecs exilés, modifiées par les influences qu''ils subirent dans ces nouvelles contrées. Il suffit de se rappeler quels étaient les temples et les divinités de l'Ionie pour être convaincu que tout prouve le contraire. Nous connaissons, en effet, les Dieux particuliers de ces contrées : les géographes ne nous laissent à cet égard aucune incertitude. Ces Dieux jouent sans doute un rôle dans le poëme, mais ils sont

loin d'y jouer le rôle prépondérant; il y a plus : ils jouent souvent un rôle tout opposé à celui qui leur devrait être attribué dans la supposition que nous venons de faire. Notre première conjecture rend, au contraire, très-facilement compte de tout ce qui serait autrement inexplicable.

Cette vérité, nous l'espérons, paraîtra évidente après l'examen successif que nous allons entreprendre maintenant du rôle de chacune des divinités dans l'Iliade.

---

§ I.

HÉRA.

Homère, dans le vingtième chant de l'Iliade, a lui-même partagé les Dieux en deux camps. D'un côté Héra, Pallas-Athéné, Poseidon, Hermès, Héphæstos, pour les Grecs. Pour les Troyens : Apollon, Artémis, Aphrodite, Arès, Xanthe, Latone. Nous prendrons cette division pour base, opposant successivement une divinité troyenne à une divinité grecque. Les contrastes seront ainsi plus frappants.

Deux divinités dominent le poëme : Héra d'un côté, Apollon de l'autre. Est-ce une fantaisie du poëte? est-ce une tradition?

Remarquons, d'abord, que Héra n'est pas une divinité ionienne. Les deux divinités proprement ioniennes, à l'époque homérique, sont Poseidon et Athéné (1). Si le

(1) Remarquons que ce sont justement les deux divinités qui dominent dans l'Odyssée. Apollon, Artémis, Arès, Aphrodite, Héphæstos, n'y paraissent que comme les puissances d'où émanent telles et telles qualités, telles et telles vertus : c'est déjà presque de l'allégorie. Ce nouveau point de vue est, selon nous, tout ionien. L'Odyssée est un roman ionien beaucoup plus personnel que l'Iliade. La composition définitive des deux poëmes peut être de la même époque; mais par leur caractère et les éléments qui les composent, ils sont essentielle-

poëme était né tout entier en Ionie, s'il avait le caractère d'un *ròman héroïque*, un Ionien n'aurait probablement pas choisi une Déesse étrangère à la contrée qu'il habite, une Déesse qu'il ne prie pas, qu'il ne connaît que par les poëtes et les légendes, pour en faire la divinité tutélaire de ses héros principaux. Supposons un poëme épique populaire sortant des récits de la guerre de Crimée; peut-on se représenter l'armée française protégée par saint Nicolas ou saint Dimitri, les Russes par sainte Geneviève ou saint Martin?

Pausanias, Apollodore, Strabon, nous donnent l'énumération des principaux temples de la Déesse. Aucun d'eux n'est situé sur les côtes d'Asie. Le culte de Héra ne domine ni en Phrygie, ni en Troade, ni en Lycie. Héra, chez tous ces écrivains aussi bien que chez Hérodote, est une antique Déesse des Pélasges, que les colonies pélasgiques seules eurent coutume d'emporter avec elles (1).

Héra serait-elle, au moins, une divinité bienveillante, protectrice des hommes, ardente au bien? Est-ce une divinité guerrière? Ni Homère, ni les poëtes des siècles suivants, ni la tradition, ne lui donnent ce caractère. Héra, de toutes les divinités grecques, est au contraire

ment distincts. Nous ne pouvons développer ici complètement cette idée, qui trouvera place dans le second travail que nous préparons.

(1) C'est ainsi que fut fondé le temple de Héra à Samos. Cf. Hérod., IV, 145, 152.

la moins sympathique, la plus grave, la plus sombre, la plus revêche, si j'ose dire. Ses ennemis sont célèbres et nombreux parmi les hommes et parmi les Dieux. C'est elle qui produit l'odieux et terrible Typhon (1); c'est elle qui poursuit Io, Latone, Mercure, qui trompe Sémêlé, qui rend furieux Ino et Athamas, qui retarde la naissance d'Hercule et envoie contre lui les serpents qu'il étouffe; c'est elle qui frappe de folie les filles de Prætus, qui déchaîne le Sphinx contre Thèbes (2), et poursuit, enfin, de sa haine immortelle les restes d'Ilion.

Elle est si peu guerrière, qu'elle n'intervient jamais personnellement dans les combats : sa dignité de reine serait sans doute compromise ; elle a recours au bras plus viril d'Athéné. Supposer que le poëte ait voulu opposer à la grave impassibilité de Zeus l'irrascibilité haineuse de son épouse, ce serait, je crois, complètement méconnaître le caractère du poëme.

Est-ce donc au rang éminent qu'elle occupe au milieu des divinités olympiennes que Héra doit l'honneur de présider la grande et sainte expédition de l'âge héroïque? Comment se fait-il alors que ce rang suprême, elle ne le conserve incontesté que dans l'Iliade et dans les œuvres poétiques où domine l'influence d'Homère, et par conséquent sa théogonie? Le rôle actif de Héra semble finir

(1) Hymne homérique, I, 305.

(2) Cf. Apollod., II, 1, 3; I, 9, 2; III, 4, 2; III, 5, 1, 2; II, 3, 6; II, 2, 2; III, 5, 8.

après la guerre de Troie. Elle ne retrouve toute sa gloire qu'à Rome, où sous un nom nouveau elle est l'idéal des matrones *pronuba Juno*.

Pausanias (1) nous donne par ordre d'importance la liste des Dieux et des Déesses auxquels on sacrifiait aux fêtes d'Olympie : Héra semble n'avoir que le quatorzième rang, après Vesta, après Athéné, après Artémis, après

(1) Paus., Elid., 1re partie, ch. 14 : Quoique le passage soit évidemment altéré (particulièrement dans le manuscrit de la Bibliothèque Impériale que j'ai consulté) et présenté comme tel dans toutes les éditions, on peut affirmer, je crois, que Héra ne tenait pas un rang plus élevé que celui que nous indiquons. L'ordre donné par Pausanias est le suivant : 1° Vesta, 2° Zeus Olympios, 3° *texte altéré*, 4° *texte altéré*, 5° Athéné, 6° Athéné, Ergané et Latone (?); *ce dernier mot est altéré;* 7° Alphée et Artémis, 8° Héphæstos, 9° Hercule Parastates et ses frères, 10° Zeus Herceos, 11° Zeus Catharsios, 12° les Dieux inconnus, 13° la Victoire, 14° Zeus souterrain, 15° tous les Dieux, 16° Héra Olympia. Aucun mot des passages altérés ne ressemble à Héra. Un seul commentateur a introduit le nom de Héra à la place de *dia* (διὰ Αθηνᾶν); sa correction aurait pu être plus heureuse. — Siebilis, t. II, p. 369, complète ainsi : « *Tertium in sacris locum habet Mercurius, quartum Minerva, quintum Artemis, sextum Minerva.* » — Clavier donne après Vesta et Zeus : 3° Kronos et Rhéa, 4° Zeus et Artémis, 5° Artémis, 6° Athéné et Latone. — Beulé (*Etudes sur le Péloponèse*, p. 253) : 1° Vesta, 2° Saturne, 3° Rhéa, 4° Jupiter et Neptune, 5° Diane et *Héra*, acceptant sans doute la conjecture mentionnée plus haut, et qui, ne reposant pas sur une modification vraisemblable du texte, n'a aucune valeur. Je dois dire cependant qu'Hérodore, schol. de Pindare, Olym. V, 10, donne la liste suivante des *autels doubles* des douze Dieux : 1° Zeus et Poseidon, 2° Athéné et Héra, 3° Hermès et Apollon, 4° les Grâces et Dionysos, 5° Artémis et l'Alphée, 6° Kronos et Rhéa. Mais ce texte, qui a été le point de départ des changements faits au texte de Pausanias, ne me semble avoir qu'une très-mince valeur dans le cas dont il s'agit.

Latone. Au temps de Strabon, tous ses temples en Grèce, même celui de Samos, tombaient en ruines (1). A cette époque, Argos l'a depuis longtemps délaissée pour Apollon, le fils de sa triomphante rivale. Cet abandon presque général du culte de la *reine du ciel* (2) aurait certes droit de nous étonner si, théologiquement, Héra avait eu partout l'importance que ferait supposer le rang qu'elle occupe dans la théogonie d'Homère (3).

Héra n'est dans Hésiode qu'une des épouses de Zeus, comme Thémis, comme Mnémosyne, comme Dioné; elle est la dernière (4), il n'est pas dit qu'elle soit la plus puissante.

Tandis que les autres divinités se précisent de plus en plus et limitent leur domaine pour y régner avec moins de partage, Héra reste indéterminée pour ainsi dire, sans attributs particuliers, sans rôle certain. Elle trône, elle ne commande pas (5). Aucune vertu, aucun talent ne vient directement d'elle. D'Athéné émane la sagesse et l'industrie, d'Artémis la pudeur et la chasteté, d'Apol-

(1) Strabon, XIV, p. 636. L'Héræum était transformé en Musée.

(2) Héra, de la même racine que Herr en allemand, la maîtresse, la reine.

(3) J'ai cherché en vain dans Homère, Pindare, Eschyle, Strabon, Pausanias, Mézières (*Mémoire sur l'Ossa et le Pélion*), des traces de temples de Héra en Thessalie après l'époque pélasgique; le vers d'Apollonius de Rhodes, *Argon.*, I, 108, sur la Héra Pélasgis, reste isolé.

(4) Hésiod., *Théog.*, 921 : Λοισθοτάτην δ' Ἥρην θαλερὴν ποιήσατ' ἄκοιτιν.

(5) Excepté en Argolide, bien entendu.

lon les oracles et la poésie. Héra reste une divinité vague.

Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, la connaissent à peine ou ne la connaissent que comme la Déesse d'Argos. C'est à ce titre qu'Hésiode l'invoque au début de la théogonie (1).

Elle n'est nommée que trois fois dans l'Odyssée (2).

Plus on étudie de près l'histoire de Héra, moins on trouve de motifs à son intervention prépondérante dans la guerre de Troie.

Reportons-nous au contraire en Argolide, le foyer des légendes de Héra, Ἥρη ἀργείη (3), comme disent à la fois Homère et Hésiode, la Déesse protectrice d'Argos et de Mycènes, la grande Déesse pélasgique et achéenne, la sœur, l'égale, l'épouse de Zeus aux yeux des Argiens : son rôle est tout expliqué. C'est à Argos qu'on l'adore, c'est à Argos qu'est son temple. Elle repousse tous ceux qui veulent partager avec elle sa gloire et ses honneurs ; Elle est l'ennemie de toute influence étrangère : elle combat dans Io, mère d'Épaphus, l'influence égyptienne,

(1) Hés., *Théog.*, 11. Καὶ πότνιαν Ἥρην Ἀργείην.

(2) Toujours comme protectrice d'anciens héros, Agamemnon, Jason, les filles de Pandarus. Cf. Od., IV, 512, où Héra est représentée comme ayant sauvé Agamemnon pendant le retour. — Od., XIII, 71, où elle est citée comme la protectrice de Jason. — Od., XX, 70, comme ayant, autrefois, donné la beauté aux filles de Pandarus. Ce vers pourrait bien être interpolé. — Cf. Hygin., fab. XIII.

(3) Il., IV, 8.

l'influence asiatique dans la personne de Latone, dans Hercule la race belliqueuse de Doros et d'Hylus. Elle égare l'esprit des filles de Prætus, prêtresses bacchantes de Dionysos. Ne doit-elle pas, au contraire, être la naturelle protectrice de Ménélas et d'Agamemnon, les rois de Mycènes, sa ville chérie? Plus elle hait l'étranger, plus elle aimera les Atrides. Ce n'est pas Homère qui l'a choisie, c'est le cri de la Grèce entière, c'est la verité qui l'impose au poëte.

Ce n'est donc ni une fantaisie, ni un caprice, ce n'est ni une pensée allégorique et morale, ni un heureux hasard qui a placé Héra au premier rang dans l'Iliade : c'est l'histoire, c'est la tradition, c'est la vraisemblance qui l'exigent.

Avant d'être la femme de Zeus, avant d'être une Déesse olympienne, Junon, ou plutôt Héra, était la protectrice d'Argos. C'est là seulement qu'elle était vraiment souveraine. Son principal temple, celui auquel tous les autres semblaient se rattacher comme les colonies à leur métropole, était situé au pied des montagnes, entre Mycènes et Argos. Les assises en ont été mises à nu dernièrement : elles ont un caractère pélasgique très-prononcé. Le temple n'était primitivement qu'une simple enceinte entourée de murailles d'un polygonal à peine régulier, tenant le milieu entre les murs de Tirynthe et de Mycènes (1). C'était

(1) Cf. Curtius, *Peloponesos*, t. II, pl. 16.

à Tirynthe que se voyait la plus ancienne de toutes les statues de Héra (1). On disait même que la statue de Samos y avait été apportée d'Argolide par les Argonautes (2).

Du haut de la citadelle d'Argos on peut parcourir de l'œil les principaux lieux consacrés par la légende de la Déesse. Derrière la colline où repose le temple s'élève le mont Eubée, théâtre des amours secrets de Jupiter et de Héra (3). Aux bords du golfe, près de Nauplie, coule la fontaine sainte, où la Déesse retrouvait tous les ans sa virginité, tradition secrète des mystères (4). La plante aimée de Héra, l'astérion, croissait sur les bords du fleuve qui coule dans la plaine. On faisait des couronnes de ses feuilles; on les offrait à la Déesse. La plaine elle-même portait le nom d'une des nourrices de Héra, Prosymna; Ascrœa, sœur de Prosymna, avait donné le sien à la montagne opposée à l'Eubée : Héra, enfin, avait combattu Poseidon pour la possession de ce sol qu'elle adopta (5).

C'est donc de tout point une Déesse argienne (6), et

(1) Paus., Corinth., XVII.

(2) Paus., Achaie, IV. — Guigniaut, *Notes sur Creuzer*, part. II, vol. 3, p. 1292.

(3) Paus., Corinth., XVII.

(4) Paus., Corinth., XXXVIII.

(5) Paus., Corinth., XVI, XVII.

(6) Creuzer, trad. Guigniaut, liv. VI, ch. 2, p. 613. « Tout est local au commencement dans le culte de Héra à Argos. »

Homère est un historien quand il dit que c'est Héra qui, pour Agamemnon, a rassemblé la nombreuse armée des Grecs, fléau de Priam et de ses fils.

.....Καμέτην δέ μοι ἵπποι
Λαὸν ἀγειρούσῃ Πριάμῳ κακὰ τοῖό τε παισίν. (1)

(1) Hom., Il., IV, 27.

§ II

APOLLON.

Si nous avons pu nous étonner de voir à la tête des Grecs une divinité qui tient aussi peu de place que Héra dans le culte habituel des Ioniens, nous devons trouver bien plus étrange encore de rencontrer du côté des Troyens, comme leur plus actif protecteur, le grand Dieu dorien-hellène, le Dieu de Delphes, l'oracle de la Grèce civilisée, le Dieu le plus universellement adoré aux époques brillantes de l'histoire, le plus universellement chanté, le père de la lumière intellectuelle et physique, le Dieu des Aèdes et des Athlètes, le conducteur des Muses.

Le caractère ionien de l'Iliade ne peut nous donner l'explication de cette singulière contradiction. Bien qu'Apollon ne fut pas dans le principe un Dieu ionien, les Ioniens l'avaient adopté de très-bonne heure et honoraient particulièrement l'oracle de Claros, celui des Branchides, celui de Délos. Leurs colonies transportèrent presque partout le culte d'Apollon avec elles. Homère, Ionien, ne pouvait à ce titre regarder Apollon comme un Dieu hostile. Il le vénère au contraire à l'égal d'Athéné, et bien plus ostensiblement que Héra.

« Puissé-je être honoré comme Athéné et Apol-
« lon » (1)

est une des habituelles exclamations des héros de l'Iliade.

Le poëte semble lui-même embarrassé du rôle qu'il prête au Dieu. Il n'avait point cru nécessaire d'expliquer la haine de Héra contre Troie. « Quel crime a commis Priam, » peut demander Zeus, « pour que Héra veuille détruire Ilion. » (2) Il a soin de préciser nettement les causes de l'inimitié d'Apollon irrité contre les Grecs. Apollon veut venger l'outrage fait à son prêtre Chrysès par Agamemnon. Était-ce donc là un fait traditionnel? Est-il naturel que les Grecs aient attaché tant d'importance à un outrage isolé, et y aient vu en germe tous les malheurs des Achéens devant Troie?

Homère, on l'a déjà remarqué, n'a qu'un médiocre respect pour les interprètes des Dieux. Les guerriers dans l'Iliade n'écoutent qu'à demi leurs conseils et leurs menaces (3) : la force du corps, l'habileté, la ruse, sont au-dessus de la science des choses saintes. Ce n'est pas seulement le sentiment d'Homère, c'est l'esprit des mœurs héroïques elles-mêmes. Les Grecs n'ont parmi eux aucun prêtre; Calchas n'est pas un prêtre, c'est un devin : il n'est spécialement attaché à aucun Dieu. Homère ne men-

(1) Il., XIII, 827; II, 371; IV, 288.
(2) Il., IV, 30.
(3) Il., I, 26, 106; XII, 236; XXIV, 220, *et passim*.

tionne point l'existence de temples en Grèce. Chez les Achéens, le vrai sacrificateur est le Roi, le Roi *fils de Zeus* (1).

Un Dieu vengeant d'une manière si éclatante l'injure faite à la fille de son prêtre est donc déjà un fait singulier dans l'Iliade. J'ajoute qu'Apollon est ici souverainement injuste. C'est Agamemnon qui est coupable, ce sont les Grecs que le Dieu frappe.

> Quidquid delirant reges plectuntur Achivi. (2)

Phœbus a été si vivement irrité par l'injure récente, qu'il oublie tous les torts qu'a eus envers lui la famille de Priam, torts que Poseidon lui rappelle assez vertement au vingt-et-unième chant du poëme (3). Je ne puis voir ici l'intervention large et sensée de l'imagination populaire. Pourquoi cette exception en faveur de Chryséis, qui n'est même pas une prêtresse? Combien de héros fils de prêtres périssent dans l'Iliade, dont les Dieux ne s'inquiètent pas! Combien avaient déjà succombé dans le sac des villes troyennes ravagées par Achille! Chrysès a-t-il été le seul à lever vers le ciel ses mains suppliantes, ou les autres Dieux ont-ils été sourds aux prières de leurs ministres? Si le refus de rendre Chryséis à son père était

(1) Διογένης. Cf. Il., I, 327.
(2) Hor., Ép., I, 2, 14.
(3) Il., XXI, 435.

réellement aux yeux des Grecs la cause première de la colère d'Apollon, avant la démarche de Chrysès Apollon devait protéger les Grecs et s'unir à Héra contre Troie. Qui, pendant neuf ans, s'était donc opposé au triomphe des Atrides?

Apollon, divinité achéenne protégeant accidentellement Priam et Ilion, me semble un non-sens mythologique, si l'Iliade a réellement le caractère que nous lui avons reconnu. Ce non-sens sera d'autant plus prononcé qu'Apollon sera un Dieu plus essentiellement hellène. Un poëte n'aurait point eu une si grande audace. Il faut admettre nécessairement que la tradition imposait à Homère le rôle d'Apollon, tel que nous le lisons dans l'Iliade, et que le poëte répondait au sentiment populaire en représentant le Dieu de Ténédos et de Chryse, de Claros et d'Ortygie, comme le plus terrible adversaire de Héra, d'Achille et des Grecs; ou au moins qu'Apollon, n'étant mêlé antérieurement à aucune légende contraire, n'étant lié d'aucune sorte aux Achéens par ses antécédents, était la divinité de l'Olympe nouveau la plus propre à jouer ce rôle de protecteur des ennemis des Grecs, rôle qui ne pouvait convenir ni à Héra, ni à Athéné, ni à Poseidon, trop fortement engagés par tout leur passé dans le parti des envahisseurs.

L'épisode de Chryséis est l'explication poétique de l'inimitié d'Apollon, elle n'en est point la cause traditionnelle. La colère du Dieu était un fait vaguement accepté,

non contredit, mais dont pouvaient s'étonner déjà les Grecs du temps d'Homère : ils n'étaient plus habitués à voir Apollon se tourner contre eux. Le poëte excuse le Dieu en racontant qu'Agamemnon avait insulté Chrysès (1).

Nous serions moins étonnés du rôle d'Apollon si nous ne nous laissions pas abuser par la confusion des époques. Nous voyons toujours dans Apollon le Dieu dorien, le Dieu chanté par Pindare, Eschyle et Sophocle; nous oublions le Dieu lycien-hyperboréen de l'époque anté-homérique, dont Homère a conservé les traditions; le Dieu de Patare, d'Ortygie et de Délos, le Dieu de Claros et de Chryse. Comment la transformation s'est-elle opérée? Ce n'est pas ici le moment de l'examiner. Il suffit que nous prouvions que la présence du culte de Phœbus aux époques les plus reculées, sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans les îles, est un fait incontestable, tandis que toutes les traditions où ce Dieu joue un rôle dans le Péloponèse et la Thessalie, aux mêmes époques, sont à la fois vagues et incertaines.

Les preuves abondent, les témoignages sont nombreux

(1) Nous aurions ici, dans ce cas, un exemple des libertés que pouvait se permettre le poëte dans une œuvre où il se conforme, cependant, presque toujours à la tradition. L'épisode de Chrysès nous paraît appartenir tout entière à Homère, ce qui ne change en rien le caractère général du poëme, pas plus que le rôle d'Émilie, dans Cinna, n'enlève à la tragédie de Corneille son caractère historique. C'est ainsi qu'Homère, tout en étant l'écho du passé, est cependant profondément original et créateur.

et constants, d'autant moins attaquables que, rappelant un état de choses en contradiction avec la situation du culte, au moment où ces poëtes, où ces historiens écrivaient, on doit regarder leurs aveux comme arrachés par la force de la vérité. Fidèles à une vieille tradition, ils la répètent, sans oser en voir toutes les conséquences : contradiction fréquente dans l'histoire des religions. Le respect du passé conserve de vieilles formules, quand l'esprit a déjà complètement changé. Que nous apprennent non-seulement Homère et Hésiode, mais après l'auteur de l'hymne à Apollon, quel qu'il soit, Pindare, Eschyle, Euripide, Callimaque, Apollodore, Strabon, Pausanias, Diodore de Sicile, les grammairiens et les scholiastes?

HOMÈRE.

Homère, qui ne connaît aucun temple en Grèce, fait à chaque instant allusion aux temples d'Apollon en Troade, en Lycie, à Ténédos :

« Écoute ma prière, Dieu qui portes un arc d'ar-
« gent, toi qui protèges *Chryse* et la divine *Cilla*,
« qui entoures de ta puissance *Sminthe* et *Téné-*
« *dos* : si jamais j'ornai *ton temple* d'agréables fes-
« tons. » (1)

Apollon devait avoir aussi un temple à Thébé, la ville

(1) Il., I, 37. Εἴποτέ τοι χαρίεντ' ἐπὶ νηὸν ἔρεψα.

sacrée d'Eétion, puisque c'est là qu'a été enlevée Chryséis (1). Autre temple à Pergame, acropole d'Ilion :

« Loin de la foule, Apollon dépose Énée dans la « sainte Pergame où était bâti *son temple.* (2)

« Si j'immole mon ennemi, dit Hector, si Phœbus « me donne cette gloire, j'enlèverai ses armes, je « les porterai dans la ville sacrée d'Ilion, et les « suspendrai *au temple d'Apollon* qui lance au loin « les traits. » (3)

Second temple d'Apollon à Ilion même (4).

Ainsi, Chrysa, Ténédos, Cilla, Sminthe, Ilion, Pergame, aux yeux d'Homère, avaient des temples d'Apollon (5).

La Lycie n'en avait-elle pas aussi ? Non-seulement Apollon dans l'Iliade est appellé Λυκηγενής, qu'il faut, selon toute vraisemblance, traduire par né en Lycie ; mais il a donné un arc à Pandarus, fils de Lycaon, roi des Lyciens. Ot. Muller conclut de là à l'existence d'un temple ; je me range volontiers de son avis (6). Mais Apollon n'a pas

(1) Il., I, 365-70.

(2) Il., V, 446. Ὅθι οἱ νηός γ'ἐτέτυκτο.

(3) Il., VII, 83. Καὶ κρεμόω προτὶ νηὸν Ἀπόλλωνος ἑκατοιο.

(4) On doit toujours très-nettement distinguer les villes des acropoles.

(5) Cf. Ovid., Métam., XIII, 174. ...me credite Lesbos,
Me Tenedon, Chrysenque et Cyllan Apollinis urbes.

(6) Ot. Muller, *Doriens*, l. II, ch. 2, § 3. — Cf. Steph. Byz., verbo

seulement des temples en Asie-Mineure, il y a évidemment des prêtres et un culte bien plus fortement organisé qu'aucune des autres divinités grecques. Chrysès, Panthoos et les Panthoïdes Euphorbe et Polydamas ; Glaucus, Pandarus sont particulièrement voués au culte du Dieu : les premiers sont ses prêtres dans le sens le plus étroit du mot.

Tous les héros qui, dans l'Iliade, sont directement en rapport avec Apollon, tous, sauf un seul (1), sont Troyens ou combattent pour Troie. Ce fait ne semble pas fortuit ; et, pour les principaux, il n'est pas impossible de saisir les liens religieux qui les rattachent au Dieu.

Énée d'abord : Apollon lui sauve la vie, le protège et l'anime dans le combat (2). Or, Ot. Muller (3), après avoir rappelé la prédiction de Poseidon, qui promet aux descendants d'Énée le sceptre de la Troade, met en regard un texte très-curieux qui nous apprend qu'après la chute de Troie les restes des Troyens s'étaient, en effet, réfugiés dans les gorges de l'Ida, où les descendants de Dardanus régnaient encore lors de l'expédition des dix mille (4). Gergis était la capitale de ce petit État ; le

Patara : Πάταρα, πόλις Λυκίας: Ἐκ:ἐκλήθη δὲ ἀπὸ Πατάρου τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ Λυκίας τῆς Ξάνθου. Cf. Il., IV, 100.

(1) Teucer qui, par Hésione, se rattache à l'Asie-Mineure.

(2) Il., V, 446 ; XX, 82, 295, 306.

(3) Ot. Muller, *Doriens*, liv. II, ch. 2, § 4.

(4) Xénop., Hellén., III, 1, 10. « Mania Dardanienne régnait sur l'Éolie... Midias s'empare de Scepsis et de Gergis, places fortes où

temple principal était un temple d'Apollon avec un oracle sibyllin célèbre (1). Strabon voyait également dans la prédiction un fait historique (2). Homère faisait prédire à Poseidon un évènement dont les résultats étaient constants de son temps. Quelque descendant d'Énée était peut-être prêtre du Dieu.

Hector, de même (3), plus particulièrement l'objet de l'affection d'Apollon, se rattache au culte du Dieu à la fois par l'existence des deux temples d'Apollon à Ilion et à Pergame, et par son alliance avec Andromaque, fille d'Eétion, roi de la sainte ville de Thébé, patrie de Chryséis. Nous avons dit que Pandarus et Glaucus étaient Lyciens : la Lycie est un des pays où se trouve le plus de traces anciennes du culte d'Apollon (4). N'y a-t-il pas, au fond de tout cela, de bien graves présomptions en faveur de l'hypothèse qui nous porte à croire qu'Homère a pris pour guide des données positives et non les caprices de son imagination dans tout ce qui concerne l'influence des Dieux sur le résultat de la guerre? Ne semble-t-il pas bien probable au moins qu'à ses yeux le

Mania renfermait ses trésors. » — Hérod., V, 122. « Hymées subjugua tous les Éoliens du territoire d'Ilion et les *Gergithes, reste des anciens Teucriens.* » — Cf. Hér., VII, 43. — Strab., XIII, p. 589.

(1) Étienne de Byz., au mot Γέργις.

(2) Strab., XIII, p. 608.

(3) Il., VII, 83, 72; VIII, 311; XI, 553; XVI, 715; XVII, 582; XX, 375, 443; XXII, 202; XXIII, 188.

(4) Cf. Hécatée, frag. 242. — Diod. Sic., V, 56.

culte d'Apollon était depuis longtemps florissant en Troade et en Lycie?

Suivons les témoignages par ordre chronologique : ils confirment ces conjectures.

L'AUTEUR DE L'HYMNE A APOLLON, — PINDARE.

Ouvrons l'hymne à Apollon :

« Salut mère fortunée, ô Latone, qui mîtes au « jour deux enfants glorieux, le grand Apollon et « Artémis qui se plaît à lancer des flèches, elle dans « Ortygie, lui dans l'âpre Délos. » (1)

Nous sommes toujours dans les mêmes parages. Mythologiquement, Délos et Ortygie ne font qu'un (2). De plus, le culte de Délos est intimement lié aux légendes de l'Apollon hyperboréen, qui nous reportent tout d'abord en Lycie, berceau du divin Olen, le premier chantre d'Apollon et des vierges compagnes de Latone (3). Pindare lui-même, le poëte dorien des grands jeux de Delphes, le chantre des Pythiques, loin de chercher à concentrer autour du Parnasse la vie primitive d'Apollon, nous ramène sans cesse dans ses Odes vers les contrées hyperboréennes, vers Délos et la Lycie :

(1) Hymne à Apollon, 15, 16, 17.
(2) Strab., X, p. 486. « Délos a jadis porté le nom d'Ortygie. »
(3) Strab., XIV, 639. — Paus., Béotie, XXVII. — Hérod., IV, 35.

« Apollon s'éloigne et va parcourir les rives du « Xanthe. » (1)

« Dieu brillant qui règnes en Lycie et à Délos. » (2)

Ce sont des navigateurs, les Crétois, qui ont apporté à Delphes la statue d'Apollon :

« Carrotas a placé son char dans une vaste en-« ceinte construite en bois de cyprès, à côté de la « statue d'une seule pièce que les Crétois érigèrent « *autrefois* sur le sommet du Parnasse. » (3)

« Apollon prend plaisir aux fêtes des Hyperbo-« réens. » (4)

« Les habitants des régions hyperboréennes, zé-« lés observateurs d'Apollon. » (5)

Pindare n'ignore pas les rapports d'Apollon avec Troie.

« O Cyrène (ville chérie d'Apollon), tu es habitée « par des Troyens descendants d'Anténor. » (6)

Ménélas, dit le scholiaste, y avait fondé une colonie de Troyens captifs : Apollon y était adoré.

(1) Pind., Olym., VIII, 61. Ξάνθον ἤπειγεν.
(2) Pind., Pyth., IV, 75. Λύκιε καὶ Δάλου ἀνάσσων.
(3) Pind., Pyth., V, 55.
(4) Pind., Pyth., X, 47.
(5) Pind., Olym., III, 28.
(6) Pind., Pyth., V, 109.

« Eaque, que *le fils de Latone* et le puissant Posei-
« don associèrent à leurs travaux lorsqu'ils allèrent
« couronner de remparts la ville d'Ilion. » (1)

Toutes les fois que Pindare veut remonter le cours des âges et sortir du temps présent pour faire allusion au culte primitif du Dieu, il est ainsi obligé de quitter la Grèce et Delphes : sur les ailes de la poésie, il nous transporte en Lycie, à Délos, à Cyrène, en Crète, à Ilion et chez ces fabuleux Hyperboréens en relation si étroite avec les sanctuaires asiatiques de Phœbus.

ESCHYLE.

Après Pindare, Eschyle :

« Phœbus fut la troisième divinité qui occupa
« Delphes. » (2) « Le Dieu quitta alors ses ma-
« rais (3) et son rocher de Délos : il aborda sur
« les rivages de Pallas, fréquentés des nochers; il
« arriva enfin dans cette contrée, dans les lieux où
« s'élève le Parnasse. Les fils de Vulcain guidèrent
« ses pas, pénétrés d'un saint respect, lui facilitant
« la route, aplanissant devant lui le terrain rude
« et sauvage. Le peuple et Delphus, le roi qui ré-

(1) Pind.. Olym., VIII, 43.

(2) Eumén., 3. — Cf. Paus., Phoc., V.

(3) Probablement les marais d'Ortygie. Λιπὼν δὲ λίμνην Δηλίαν τε χοιράδα.

« gnait alors sur ce pays, l'accueillirent avec de
« grands honneurs : Zeus l'inspira de l'esprit divin
« et le fit asseoir sur le trône prophétique : ce fut
« le *quatrième.* » (1)

Peut-on mieux constater la nouveauté du culte d'Apollon en Phocide relativement au culte établi sur les côtes d'Asie? Les paroles d'Eschyle ne peuvent laisser aucun doute dans l'esprit. Le poëte est cependant, s'il est possible, plus clair encore un peu plus loin :

« Dieu nouveau, *disent les Euménides,* tu as outragé d'antiques Déesses. » (2)

« Voilà donc ce qu'osent les nouveaux Dieux, « ils règnent sans équité. » (3)

Rappelons-nous le caractère religieux du théâtre au temps d'Eschyle, représentons-nous la foule effrayée par l'aspect terrible des graves Déesses, les Déesses pélasgiques toujours révérées sur ce sol ionien, et nous comprendrons l'importance de cette accusation des Euménides : « *Dieu nouveau.* » Déméter, Cora, Athéné, sont pour les Athéniens, comparativement à Apollon, de vieilles divinités.

(1) Eumén., 9 et sq. — Cf. Éphore, frag. 70.
(2) Eumén., 150. Νεός δὲ γραίας δαίμονας καθιππάσω.
(3) Eumén., 158.

CALLIMAQUE.

Callimaque, si scrupuleux et si exact dans ses hymnes, place dans les mêmes lieux le berceau d'Apollon :

« En quel temps, ô ma muse, en quel jour chan-
« teras-tu l'île sacrée de Délos, la nourrice d'Apol-
« lon? Sans doute, les Cyclades méritent toutes
« d'être chantées : elles sont les plus saintes des
« îles; mais Délos veut ton premier hommage :
« c'est elle qui reçut le Dieu des poëtes au sortir du
« sein de sa mère. » (1)

Délos nous conduit encore ici à Ortygie :

« Dès l'âge de quatre ans, ô Phœbus, tu construi-
« sis sur les bords charmants du lac d'Ortygie le
« premier édifice sacré qu'aient vu les mortels. » (2)

« Pytho ne m'a pas vu encore m'asseoir sur
« le trépied, et son terrible serpent n'est pas
« mort; ..... (3) ni toi (ô Thèbes), ni le Cytheron
« ne nourriront mon enfance. » (4)

(1) Callim., hym. à Délos, I et sq.
(2) Callim., hym. à Apollon, 59.
Τέτραέτης τὰ πρῶτα Θεμείλια Φοῖβος ἔπηξε
καλῇ ἐν Ὀρτυγίῃ.
(3) Callim., hym. à. Délos, 91.
(4) Callim., hym. à Délos, 98.

C'est de Méonie que viennent les chantres qui célèbrent les premiers la naissance de Phœbus.

« Cependant les chantres harmonieux de Phœ-
« bus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole,
« vinrent tourner sept fois autour de Délos, et
« chantèrent autant de fois l'accouchement de La-
« tone. » (1)

A leurs voix se mêle celle des enfants de Délos. Le chœur des jeunes hommes y chante l'hymne du vieillard de Lycie.

« Ils chantent l'hymne fameux que le vieillard
« de Lycie, le divin Olen, t'apporta, ô Délos, des
« rivages du Xanthe. » (2)

Puis les filles de Borée, les vierges hyperboréennes, viennent saluer le Dieu nouveau.

« Hécaergé, Oupis et Loxo, suivies de jeunes
« hommes choisis de leur nation, t'ont les pre-
« mières apporté des offrandes. » (3)

C'est toujours la même tradition (4), la même croyance.

(1) Call., hym. à Délos, 25.
(2) Call., hym. à Délos, 303.
(3) Call., hym. à Délos, 292.
(4) Cf. Hérod., IV, 35, *loco citato*.

APOLLODORE.

Apollodore ne contredit aucunement tous ces témoignages.

« Latone ayant cédé aux désirs de Zeus, Héra la
« poursuivit par toute la terre, jusqu'à ce que,
« étant arrivée dans l'île de Délos, elle y mit au
« monde Artémis, qui l'accoucha ensuite d'Apol-
« lon. » (1)

STRABON.

Strabon nous fait un magnifique tableau du culte d'Apollon sur toute la côte d'Asie, de Cyzique aux extrêmes frontières de la Carie. Il ne laisse aucun doute sur l'existence du même culte aux mêmes lieux, dans les âges antérieurs. Plusieurs temples lui rappellent les temples nommés par Homère; il constate les emplacements.

« Entre Lesbos et la côte d'Asie, il y a une ving-
« taine de petites îles : on les appelle Hécatonèses;
« c'est comme si on les avait appelées Apollonèses,
« puisqu'Apollon porte aussi le nom d'Hécatos.
« Sur toute cette côte jusqu'à Ténédos, le Dieu est
« en grande vénération. On l'y trouve sous les

(1) Apoll., l. I, ch. 4, § 1.

« noms de Sminthien, de Cilléen, de Grynéen. » (1)
Les mêmes qu'au temps d'Homère.

Strabon constate également l'existence d'un sanctuaire près de Thébé (2). Parmi les autres temples célèbres à Chrysa, Ténédos (3), Myrina (4), Didyme (5), Milet (6), Colophon (7), Érythrœ (8), Clazomènes (9), Physcus (10), Patare (11), Coressia (12), il en est qui passaient pour être de la plus haute antiquité.

« Le temple d'Apollon à Didymes et son oracle
« sont plus anciens que l'arrivée des Ioniens dans
« ce pays. » (13)

PAUSANIAS.

Nous avons vu le scholiaste de Pindare nous révéler la présence d'un temple d'Apollon chez les Troyens captifs

(1) Strab., liv. XIII, p. 618 : « A Grynéa était un oracle du Dieu très-ancien. » — Cf., Step., Byz., verb. Γρύνοι. — Hérod., I, 149.
(2) Strab., liv. XIII, p. 611, 612. — Cf., Il., I, 366, 369.
(3) Strab., liv. XIII, p. 603.
(4) Strab., liv. XIII, p. 622.
(5) Strab., liv. XIV, p. 634.
(6) Strab., liv. XIV, p. 635.
(7) Strab., liv. XIV, p. 642.
(8) Strab., liv. XIV, p. 645.
(9) Strab., liv. XIV, p. 646.
(10) Strab., liv. XIV, p. 652.
(11) Hécat., frag. 242, *loco citato*.
(12) Strab., liv. X, p. 486.
(13) Paus., Achaie, ch. 2.

établis à Cyrène. Pausanias atteste bien plus positivement encore un fait analogue concernant Ténée.

« Les habitants de Ténée se disent issus des cap-
« tifs troyens. Agamemnon les avait emmenés de
« l'île de Ténédos : *c'est pour cela qu'ils regardent*
« *Apollon comme leur principale divinité.* » (1)

N'est-ce pas avouer qu'Apollon était une divinité troyenne? Pausanias atteste de même les rapports du Dieu avec la Lycie et les fabuleux Hyperboréens :

« Les hymnes les plus anciens, chantés en l'hon-
« neur d'Apollon, portent le nom d'*Olen de Ly-*
« *cie.* » (2)

« On voit à Prasies un temple d'Apollon, où ar-
« rivent, dit-on, les prémices des Hyperboréens.
« De là, les Ahéniens les portent à Délos. » (3)

DIODORE DE SICILE.

Diodore de Sicile est l'écho de la même tradition :

« Apollon, suivant la tradition crétoise, se mon-
« tra d'abord longtemps en Lycie et à Délos : on
« l'appelle Lycien. »

« Le premier temple de Phœbus fut bâti sur

(1) Paus., Corinth., V. Ténée, ville de l'Argolide.
(2) Paus., Phoc., V. — Cf. Att., XVIII. Béot., XXVII. Arc., XXI.
(3) Paus., Att., XXXI.

« les bords du Xanthe, en Lycie, par les Tel-
« chines. » (1)

De tous ces témoignages, dont nous pourrions augmenter le nombre, et que nous avons empruntés successivement à des poëtes, à des historiens, à des mythographes d'époques très-diverses et dominés par les préoccupations les plus différentes, dont pas un d'ailleurs n'eût été porté par ses préférences individuelles à choisir pour théâtre principal des oracles primitifs du Dieu la Troade, Délos et la Lycie, doit résulter, ce me semble, la conviction qu'aux yeux des Grecs de tous les temps c'est de ce côté que fit pour la première fois son apparition le Dieu fils de Latone, non-seulement avant l'époque où l'on faisait vivre Homère, mais avant l'établissement des colonies ioniennes et éoliennes, selon toute apparence même, avant la guerre de Troie, quelle que soit d'ailleurs l'origine antérieure du culte. Ot. Muller a pu dire avec raison et d'une manière absolue : « Le culte d'Apollon était primitivement com-« plètement étranger aux Argiens. » Il fut donc une époque où l'opposition de Héra et d'Apollon devait être à la fois naturelle et populaire, non-seulement en Argolide, mais dans le Péloponèse tout entier et dans une grande partie de la Grèce du Nord, où le *Dieu nouveau* ne pénétra que lentement (2). C'est ce qui explique l'embarras

(1) Diod. de Sic., V, 56, 72, 77. — Cf. Callim., hym. à Apoll., 59.
(2) Le temple d'Apollon-Épicourios à Bassæ, près de Phigalie, en

qu'Hésiode semble avoir éprouvé pour rattacher à la vieille cosmogonie le culte d'Apollon et d'Artémis. Deux vers glissés comme à regret à la fin du poëme mentionnent seuls la naissance de ces deux grands Dieux :

« Latone, unie d'amour avec le maître de l'É-
« gide, fit naître Apollon et Artémis-Chasseresse,
« ces deux enfants les plus aimables des habitants
« du ciel. » (1)

Les seules traditions qui transportent Apollon en Grèce nous le montrent berger chez Admète (2), expiant dans une sorte d'esclavage ses velléités d'indépendance envers Zeus. Apollon paissait les troupeaux en Piérie, sur les confins de l'Olympe.

Si cette légende est une tradition plus ancienne, localisée avec les Doriens aux environs de Tempé, elle n'a aucune valeur pour le sujet qui nous occupe. Si elle est née sur le sol même, elle vient à l'appui de nos conjectures, puisqu'elle constate dans ces contrées un état d'infériorité et de vasselage des populations vouées au culte du Dieu *pasteur* chez les adorateurs de son père. Le culte d'Apollon, à l'époque primitive, ne paraît pas, en effet, avoir été beaucoup plus répandu dans la Grèce du

Arcadie, ne datait que de la guerre du Péloponèse. — Cf. Paus., Arcad., XLI. Aucun temple d'Apollon n'est cité dans cette contrée antérieurement à cette époque.

(1) Hésiod., Théog., V, 918.

(2) Apollod., liv. I, ch. 9, § 15.

Nord que dans les contrées du Sud. Son empire ne commence qu'à l'Olympe, pour s'étendre à l'Est, le long des côtes et dans les îles, jusqu'à la Cilicie.

Concluons donc que, pour toutes ces causes et comme conséquence de l'état du culte d'Apollon en Grèce à l'époque de la formation des traditions homériques, le Dieu lycien avait dû devenir, dans l'esprit des races éolico-achéennes de la Thessalie et de l'Argolide, le symbole de l'opposition à l'expédition dont Agamemnon et Ménélas étaient les chefs, dont Héra était la principale protectrice. Cette manière de voir ne se manifeste pas seulement dans l'opposition des deux principales divinités de l'Iliade, elle perce encore d'une façon très-sensible dans plusieurs superstitions et traditions locales isolées. L'inimitié d'Apollon et d'Achille, par exemple, était traditionnelle sur plus d'un point de la Grèce. Non-seulement dans l'Iliade Achille est tué par Apollon, mort dès longtemps prédite par Thétis (1), mais, suivant Pausanias, la Pythie avait ordonné aux Delphiens de tuer Pyrrhus le fils d'Achille. Pausanias ajoute :

> « Les Delphiens regardaient anciennement Pyr-
> « rhus comme un ennemi : ils méprisaient son
> « tombeau. » (2)

(1) Il., XIX, 405, 415. — Cf. Ovid., Métam., XII, 606. Quint. Smyrn. Τὰ μεθ' Ὁμηρ, III, 62. — Tzetzes Post Homerica, 406. Πηλείδης παρὰ νηὸν κάτθανε Φόιϐου.

(2) Paus., Att., XI, XIV. Ils avaient changé de sentiment depuis

Et remarquons que ce n'est pas là une tradition poétique, mais une tradition sacrée acceptée par le sanctuaire le plus conservateur de la Grèce.

« Ensevelis le fils d'Achille au pied de l'au-
« tel Pythien, dit Thétis, dans Andromaque, que
« son tombeau soit un éternel reproche pour
« Delphes. » (1)

Enfin, les habitants de Ténédos avaient porté une loi qui défendait de prononcer le nom d'Achille dans le temple d'Apollon, fondé par Tennès à Ténédos : Tennès, fils du Dieu, avait succombé, disait-on, sous les coups d'Achille (2). On se rappelle que c'est Euphorbe, un Panthoïde, un prêtre de Phœbus, qui tue Patrocle, l'ami du fils de Pélée (3) : mais Euphorbe lui-même, un Troyen, n'est-il pas, selon la métempsycose orphique, l'ancêtre de Pythagore, le grand sectateur d'Apollon (4)? Quel intérêt pouvait donc avoir Pythagore, un Samien, un enfant adoptif des colonies doriennes d'Italie, à rattacher sa gé-

que suivant une croyance populaire il les avait secourus contre les Gaulois.

(1) Eurip., Androm., 1240.

(2) Diod., V, 83. — Cf. Strab., XIII, p. 603.

(3) Tradition étrangère à l'Iliade, ce qui lui donne plus d'autorité encore, au point de vue où nous nous plaçons. Il., XVII, 849. « C'est le destin ennemi, c'est le *fils de Latone*, c'est *Euphorbe* parmi les hommes qui me donnent la mort : tu ne viens que le quatrième, toi qui me dépouilles. »

(4) Cf. Diog. Laert., VIII, *Vie de Pythagore.*

néalogie mythique à un ancien ennemi des Grecs, au meurtrier de l'ami d'Achille, si l'union intime des Panthoïdes et d'Apollon n'avait pas été une croyance pieuse?

Je ne me demande pas si Apollon était un Dieu originairement très-différent des divinités plus spécialement achéennes, s'il touche de plus près à l'Orient, s'il a atteint les côtes de la mer Égée par la route du Nord ou par celle de l'Est; je ne veux, je ne puis rien affirmer à cet égard, si ce n'est que la solution de ces questions obscures ne peut modifier en rien nos conclusions.

Nous serons toujours autorisé à dire, comme nous le disons avec une grande confiance : oui, Apollon, dans les vieilles traditions nationales de la Grèce, en dehors de l'Iliade comme dans l'Iliade même, avait été et devait être le protecteur sérieux et réel d'Ilion, le défenseur naturel d'Énée, d'Hector et des Panthoïdes, l'ennemi d'Achille, de Patrocle et de tous les Achéens, l'adversaire divin de Héra.

Le rôle d'Apollon, comme celui de Héra, inexplicable dans la situation religieuse de la Grèce à l'époque des Pisistratides, est au contraire à la fois naturel et pour ainsi dire imposé, si l'on se reporte en esprit aux âges primitifs où se fixèrent les légendes. L'auteur de l'Iliade n'a été que l'écho éloquent des croyances et des traditions populaires, modifiées sans doute dans les détails, mais au fond toujours respectées.

§ III.

ATHÉNÉ.

Avec Athéné nous nous retrouvons dans le camp de Ménélas et d'Agamemnon :

« Deux Déesses protègent Ménélas, l'argienne Héra
« et Athéné d'Alalcomènes. » (1)

L'Athéné d'Homère est donc localisée à Alalcomènes comme Héra l'est à Argos.

Le rôle des deux Déesses est d'ailleurs à peu près le même dans l'Iliade. Toutes deux ont juré de ne jamais porter secours aux Troyens (2); toutes deux s'intéressent aux Grecs d'une affection générale indépendante de leurs préférences personnelles; toutes deux semblent être particulièrement les déesses de la race, leur vieille et naturelle tutrice.

Agamemnon s'adresse à Athéné aussi bien qu'à Héra :

(1) Il., IV, 7; V, 708.

(2) Il., XX, 314. O Poseidon, lui répond l'auguste Junon... Athéné et moi nous avons juré, par de nombreux serments, de ne jamais repousser loin des Troyens le jour fatal, non lors même que Troie embrasée brillerait au feu destructeur qu'auraient allumé les vaillants fils des Grecs. — Vingt autres passages attestent les sentiments d'Athéné pour les Grecs. — Cf. Il., VIII, 250, 578; IX, 45; XV, 123, 613; XVII, 527; XVIII, 167, 311; XX, 32, 50, 94, 112, 314, 439; XXI, 390, 407, 412, 420; XXII, 299.

« Si Jupiter et Athéné me donnent de renverser
« Ilion! » (1)

Athéné, toutefois, hiérarchiquement, cède le premier rôle à Héra. Elle s'étonne qu'on l'implore avant l'épouse de Zeus :

« Athéné se réjouit de ce que Ménélas l'a implorée
« la première. » (2)

Elles sont donc dans le même camp, elles ont les mêmes intérêts, la même puissance : elles n'ont pas tout à fait le même rang. Athéné a de plus des caractères spéciaux qui la distinguent : avant tout, c'est une divinité guerrière (3). A ce titre, son culte, beaucoup moins circonscrit que celui de Héra, a été porté de bonne heure en un grand nombre de lieux par les tribus nomades et belliqueuses qui l'adoraient. Héra, divinité agricole (4) dans le principe, n'avait assis fortement son culte que dans les plaines fertiles : en Argolide, probablement en Thessalie (5), où les Hellènes conquérants l'avaient bientôt réduite à un rôle secondaire, mais où son souvenir s'était

(1) Il., VIII, 286.
(2) Il., XVII, 567.
(3) Cf. II, 445; IV, 128, 550; V, 733; VI, 305; VII, 154; X, 455; XIII, 127; XVII, 378; XVIII, 516; XX, 50; XXII, 270.
(4) Preller, *Griechische Mythol.*, t. I, p. 106. — Cf. Maury, *Histoire des Relig. de la Grèce ant.*, t. I, p. 77.
(5) Apollon Rh., I, 14. Ἥρα πελασγίς.

conservé comme la grande protectrice de l'expédition des Argonautes (1). Athéné, divinité active et guerrière, protectrice des acropoles (2), convenait mieux aux tribus armées qui errèrent longtemps d'une montagne à l'autre, sans pouvoir se fixer nulle part (3).

Suivant la fable, Athéné est née sur les bords du lac Copaïs, à l'embouchure du Triton (4), dans la vieille Athènes (5), submergée plus tard par les eaux; elle a ses plus vieux sanctuaires, en effet, à Coronée (6), à Alalcomènes, à Platée, où se conserva toujours la tradition de ses grandes fêtes (7) : plusieurs autres contrées, cependant, semblent lui avoir donné droit de cité dès les temps les plus reculés. L'Athéné (8) de Thessalie, celle de Tégée (9), en rapport avec les côtes d'Étolie, celle d'Aliphères (10) sur l'Alphée, ne paraissent pas moins

(1) Od., XII, 70. — Cf. Pind., Pyth., IV, 328.

(2) Il., VI, 305, ἐρυσίπολις. — Paus., Arc., XLVII, Ἀθῆνα πολιάτης à Tégée.

(3) Cf. Gerhard, *Griech. Myth.*, t. I, art. *Athéné*. Tout ceci ne s'applique bien entendu qu'à la Pallas-Athéné primitive, divinité pélasgique, thraco-dardanienne, nullement à la Déesse d'Athènes ou d'Ionie.

(4) Apollod., liv. I, ch. 3, § 6.

(5) Strab., liv. IX, p. 407. — Steph. Byz., verb. Ἀθήνη.

(6) Strab., liv. IX, p. 430. — Athéné Itonia.

(7) Paus., Béot., III.

(8) Strab., liv. IX, p. 430.

(9) Paus., Arc., XLV.

(10) Paus., Arc., XXVI. « Il y a à Aliphères un temple d'Athéné, qui est la Déesse pour laquelle ils ont le plus de vénération : ils disent qu'elle est née et qu'elle a été élevée chez eux. Ils ont érigé un autel à Zeus Lechéatès, dans l'endroit où il mit au jour Athéné, et ils

anciennes que l'Athéné de Béotie, tout en ne se rattachant pas à Alalcomènes aussi facilement que l'Héréum de Samos à celui d'Argos et de Tirynthe. Nous pouvons regarder Athéné comme la Déesse guerrière des races pélasgiques, dont Héra était une des Déesses agricoles. Toutes deux chastes, sévères, morales (1), ont été primitivement conçues sous des influences analogues. Les colonies phéniciennes de Béotie, le développement des arts sur les côtes de l'Attique, celui de l'agriculture et du commerce en Argos, altérèrent sans doute la conception première de ces divinités, mais sans détruire jamais le caractère de haute moralité qui les distingue. Comme Vesta, comme Déméter, elles restèrent toujours inaccessibles à l'influence de Vénus.

Il est donc tout naturel que dans les légendes où les Achéens Pélasges jouent le rôle principal, Athéné ait sa place tout auprès de l'argienne Héra. Ses attributions guerrières, antérieures évidemment à ses attributions pacifiques, rendent plus naturelle encore la part importante qu'elle a prise dans le cycle Troyen. Elle se mêle à toutes les luttes, à tous les combats. Elle ne protège pas seulement les Achéens, comme Héra, d'une protection générale; elle veille sur chacun d'eux du haut de l'O-

donnent le nom de Tritonide à une fontaine à laquelle ils attribuent tout ce qu'on raconte sur le fleuve Triton. »

(1) Eustathe rapporte une tradition suivant laquelle Athéné, prête à donner l'immortalité à Tydée, le laisse mourir, reculant d'horreur en le voyant manger la cervelle de Mélanippe, son ennemi.

lympe; elle descend dans la mêlée; elle a ses protégés et ses favoris. Des familles, sinon des contrées, semblent spécialement sous sa tutelle. Tydée, Diomède, Nestor, Ulysse, Achille, dans l'Iliade, n'ont pas besoin de l'implorer : elle est toujours là au moment du péril, prête à les couvrir de l'égide.

Pourquoi particulièrement ces héros? A quel titre sont-ils en rapport plus intime avec Athéné? Pourquoi pas Patrocle, les deux Ajax, Idoménée, Mérion, Tlépolème, Médon? Homère a-t-il fait choix seulement des plus illustres, n'est-il encore ici que l'écho de la voix populaire, le fidèle interprète de vieux récits?

Il est difficile d'arriver sur cette question à un résultat positif : les textes sont peu nombreux, et quelques-uns ne permettent de conclure que par induction. Il y a, toutefois, grande vraisemblance que ce n'est pas là une manière de voir particulière à l'Iliade. Les noms de Tydée, de Diomède, d'Ulysse, sont rapprochés de celui d'Athéné chez des écrivains et dans des circonstances qui semblent tout à fait indépendantes du cycle homérique. Précisons bien d'abord la situation de ces héros vis-à-vis d'Athéné dans l'Iliade.

Le fils de Tydée, Diomède, à qui le culte d'Apollon est étranger, Homère nous l'apprend (1), implore Athéné comme la protectrice de sa famille :

(1) Il., V, 434. ἀλλ' ὅγ' ἄρ' ὀυδὲ θεὸν μέγαν ἅζετο
('Απόλλωνα.)

« Accompagne-moi comme tu as accompagné le
« divin Tydée » (1)

s'écrie Diomède au dixième chant. Il avait déjà dit au cinquième :

« Écoute-moi si tu as jamais entouré mon père de
« ta bienveillance. » (2)

Antiloque, sans qu'aucun signe extérieur l'indique, sait très-bien qu'Athéné protège Diomède :

« Élancez-vous, hâtez votre course rapide : je ne
« vous ordonne point de disputer de vitesse avec
« les chevaux du fils de Tydée, *puisqu'Athéné les a*
« *remplis de force et comble de gloire ce guerrier.* » (3)

Ulysse compte aussi naïvement sur le secours de la Déesse :

« O toi qui es toujours près de moi dans les dan-
« gers. » (4)

Aucun Grec n'ignore la préférence qu'Athéné a pour le héros :

(1) Il., X, 284. — Cf. Il., V, 255.
(2) Il., V, 115.
(3) Il., XXIII, 405.
(4) Il., X, 278.

« Pourrais-je oublier le divin Ulysse, dont le
« courage et l'audace sont si supérieurs dans tous
« les périls, *lui que chérit la Déesse Athéné?* » (1)

Si Hélénus conseille aux femmes troyennes d'aller déposer un voile sur les genoux d'Athéné, c'est pour écarter du combat

« Le fils de Tydée, guerrier farouche, plus terrible
« qu'Achille lui-même. » (2)

Athéné protégeait donc Tydée et protège encore Diomède et Ulysse, comme Apollon fait les Panthoïdes, Hector, Énée. Elle est dans l'esprit du poëte, aux yeux des deux armées, probablement aux yeux des Grecs eux-mêmes (c'est au moins chez nous une intime conviction), leur vieille et légale protectrice (3).

N'est-il rien dans l'histoire héroïque et dans les légendes qui confirme ces conjectures? Le poëme de l'Iliade était-il le seul où les noms de Tydée, de Diomède, d'Ulysse, fussent unis à celui d'Athéné (4)? Ne trouve-t-on

(1) Il., X, 245. — Cf. Il., XI, 437. — Remarquons que ces deux exemples sont empruntés au dixième chant, *la Dolonie*, qui plus que tout autre semble former un tout, et n'être qu'une rédaction nouvelle d'un vieil ἔπος presque indépendant du poëme.

(2) Il., VI, 96.

(3) Athéné protège Ulysse contre Ajax dans les Jeux Funèbres de Patrocle.

(4) Je ne parle pas de l'Odyssée, dont il serait nécessaire de déterminer d'abord le véritable caractère.

aucune trace d'un ancien culte de la Déesse à Pleuron, en Étolie, à Ithaque, patrie des héros?

Ouvrons le voyage de Pausanias, dont l'autorité est toujours si grave quand il s'agit de cérémonies et de traditions saintes; les noms de Diomède et d'Athéné y sont maintes fois rapprochés :

« On voit à Argos un temple d'Athéné-Oxyderco : « il a été érigé par *Diomède* reconnaissant : lorsqu'il combattait à Troie, Athéné dissipa un « nuage qui lui cachait ses ennemis. » (1)

« On voit à Mothone un temple d'Athéné-Anémotide : c'est *Diomède* qui fonda le temple et « donna le surnom à la Déesse. Le pays était dévasté par des vents hors de saison : le fils de « Tydée adressa ses prières à Athéné; depuis ce « temps, les vents ne firent plus de ravages. » (2)

A l'une des fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur d'Athéné, on portait avec beaucoup de pompe le bouclier et la lance de Diomède : aux mêmes fêtes à Argos, on baignait l'image du héros dans l'Inachus (3).

Dans le temple de Minerve à Lucéria, en Daunie, on montrait d'antiques offrandes consacrées par Diomède (4).

Partout où aborda Diomède, dit Strabon, il répandit

(1) Paus., Corinth., XXIV, 1.
(2) Paus., Messen., XXXV.
(3) Callim., Hymne sur les bains de Pallas.
(4) Strab., liv. VI, p. 283.

le culte des Dieux et des héros, mais surtout celui d'Athéné, sa Déesse protectrice. (1) Une tradition voulait qu'à son retour de Troie, Diomède eût été poursuivi par la haine d'Arès et d'Aphrodite; c'est Athéné qui, dans cette occasion, lui avait sauvé la vie (2). A Chypre, on adorait Diomède à cause d'Athéné (3). Le nom de Diomède est enfin si étroitement lié à celui de Pallas-Athéné, que dans les poëmes post-homériques, c'est Diomède qui enlève le Palladium et rompt ainsi le charme qui protégeait Ilion (4) : et nous ne pouvons récuser le témoignage de Quintus de Smyrne quand nous voyons la même légende populaire à Athènes et à Argos :

« A gauche des Propylées, *à Athènes*, est un petit « édifice orné de peintures : parmi celles que le « temps n'a pas entièrement effacées, on remarque « *Diomède* emportant de Troie la statue de Pal- « las. » (5)

« Un tribunal d'Athènes portait le nom d'*Épipal-* « *ladium :* vous entendrez raconter que *Diomède*, « revenant de Troie avec ses vaisseaux, fut surpris « par la nuit à la vue du port de Phalères; que ses

(1) *Dict. Myth.* du Dr Jacobi, au mot *Minerve.* Je dois dire que je n'ai pas retrouvé ce texte dans Strabon; mais il ressort, en tout cas, du rapprochement de divers passages.

(2) *Dict. Myth.* du Dr Jacobi, au mot *Minerve.*

(3) Cf. Preller, *Myth.*, II, 300.

(4) Cf. Quint. Smyrn. *Post homerica*, X, 358.

(5) Paus., Attiq., XXII.

« compagnons, se croyant en pays ennemi et non
« dans l'Attique, se mirent à piller : que Démo-
« phon, ne les connaissant pas non plus, en tua
« plusieurs et leur enleva le Palladium. » (1)

Il m'est impossible, je l'avoue, de ne voir en toutes ces coïncidences (2) qu'un effet et comme une suite naturelle des vers de l'Iliade, dans lesquels éclate la bienveillance d'Athéné pour Diomède. Nulle part Homère n'appuie sur ce fait de manière à laisser une impression profonde : il en parle comme d'une vérité reconnue et presque banale, nullement de nature à attirer l'attention de ceux à qui l'histoire antérieure de Diomède eût été inconnue. Aucune expression de l'Iliade ne peut raisonnablement contenir en germe les traditions postérieures. Homère ne parle point du Palladium enlevé par Diomède : pourquoi avoir choisi ce héros de préférence à Ulysse, dont l'Odyssée avait dû rendre le nom si populaire? Comment ces faits d'ailleurs, si l'on n'y veut voir qu'une conséquence lointaine d'un caprice poétique, auraient-ils pris tout à coup un sens religieux assez marqué pour autoriser l'établissement de temples et de cérémonies publiques? Quelque idée que nous nous fassions du polythéisme primitif, il faut nous rappeler que les païens

(1) Paus., Attiq., XXVIII.
(2) Il serait facile de multiplier beaucoup ces citations, je ne donne ici que les principales et les moins contestables.

croyaient à leur manière. Quoique leurs dogmes et leurs cérémonies se modifiassent plus facilement que les nôtres; quoique des politiques et des habiles aient pu, à toutes les époques, se jouer de leur crédulité, les innovations n'étaient cependant ni aussi simples ni aussi aisées qu'on pourrait le penser peut-être. Faire accepter au peuple d'Athènes et d'Argos l'adoration du bouclier et de la lance de Diomède eût été bien difficile, si de vieux souvenirs, dénaturés ou non, n'avaient servi de base et d'excuse au rite nouveau. L'instinct religieux ne s'y trompe pas : les superstitions sont logiques; c'était Ajax et non Diomède que l'on supposait avoir violé Cassandre dans le temple d'Athéné (1). Nous pouvons donc regarder comme un fait établi et anté-homérique les relations traditionnelles entre Tydée, Diomède et Pallas-Athéné.

Toutes ces croyances ne nous paraîtraient-elles pas

(1) Hygin fabulæ CXVI. « Ilio capto et divisa præda Danai cum domum redirent, ira Deorum quod fana spoliaverant et quod *Cassandram Ajax Locrus a signo Palladio abripuerat*, tempestate et flatibus adversis ad saxa Capharea Naufragium fecerunt : in qua tempestate Ajax locrus fulmine est a Minerva ictus. » — Cf. Paus., Elid., XIX. Tzetzes, *in Lycoph.*, V, 366, 1141. — Strab., XIII, p. 600. « Les habi« tants d'Ilium actuelle, dit le géographe, prétendent que la ville de « Troie fut prise, mais non pas totalement détruite par les Grecs, et « qu'elle ne fut jamais abandonnée; ils en donnent pour preuve l'envoi « annuel des vierges locriennes, qui commença à s'établir peu après la « prise de la ville. » Il s'agit des deux jeunes filles que l'oracle avait ordonné aux Locriens d'envoyer à Troie, en expiation du crime d'Ajax. Les Locriens se conformèrent à la volonté de l'oracle jusqu'à l'époque de la guerre sacrée. — Cf. Polyb., liv. XII, ch. 5. — Plutarq., *De sera numinis vindicta*, vol. VIII, p. 206. Édit. Reiske.

d'ailleurs naturelles s'il était prouvé que le culte de Pallas, aux époques primitives, fut très-florissant en Étolie, la patrie d'Œnée, de Tydée et de Diomède, comme il l'était au temps d'Homère en Béotie, comme il le fut plus tard à Tégée? Malheureusement, aucun texte positif ne l'affirme; nous sommes réduits à des probabilités qui, il est vrai, sont très-grandes. L'absence de documents ne doit pas d'ailleurs nous étonner. Strabon nous l'explique; ravagée et dépeuplée depuis la conquête romaine, l'Étolie n'offrait plus de son temps aucun intérêt (1). Pausanias ne l'a même pas visitée; mais nous savons par Éphore quel était le caractère des Étoliens :

> « Les Étoliens sont un peuple qui ne fut jamais
> « soumis à aucun autre; jamais, de temps immé-
> « morial, le pays ne fut ravagé, à cause de la diffi-
> « culté d'y attaquer les habitants et de leur grande
> « habitude de la guerre. » (2)

Les Étoliens se faisaient représenter eux-mêmes par une statue de femme armée (3). La Pallas guerrière leur convenait donc mieux qu'à personne comme principale divinité. Ce n'est pas tout : la légende la plus vivace en Étolie était celle du Sanglier de Calydon : le sanglier était resté le type des monnaies étoliennes; or, où montrait-

(1) Strab., liv. X, ch. 5, p. 460.
(2) Éphore cité par Strabon, X, p. 463.
(3) Paus., Phocid., XVIII.

où les défenses et la peau de ce sanglier fameux? Dans un temple d'Athéné à Tégée (1); circonstance d'autant plus caractéristique que Tégée est en rapports constants avec la patrie de Diomède (2). C'était à Tégée, dans le même temple d'Athéné, que se voyait l'armure de Marpesse (3), fille d'Évenus, fleuve-Dieu d'Étolie (4) : le temple lui-même avait été consacré à la Déesse par un fils d'Amythaon (5), dont *Calydon* avait épousé une fille (6). Enfin, Œnée, ainsi que Diomède, était renommé comme *nourricier de coursiers* (7). La fertile plaine de Pleuron favorisait ces habitudes et ces goûts, naturellement chers à une population guerrière : l'Athéné de Tégée avait justement porté le nom d'Athéné Hippia (8), *protectrice des coursiers*, épithète singulière et unique dans la légende de la Déesse.

Il ne faut pas trop nous étonner d'ailleurs de voir deux

(1) Paus., Arcad., XLVII. « Ce qu'il y a de plus remarquable parmi les offrandes (dans le temple d'Athéné à Tégée), c'est la peau du sanglier de Calydon; elle a été fort endommagée par le temps, et il n'y reste plus de poil. »

(2) Ces rapports entre Tégée et Calydon sont d'autant plus remarquables, que les exemples de relations avec les villes étrangères sont très-rares dans l'histoire des villes arcadiennes.

(3) Paus., Arcad., XLVII.

(4) Apollod., I, ch. 7, § 8.

(5) Paus., Arcad., XLVII.

(6) Apollod., I, ch. 7, § 7. « Calydon épouse Éolie, fille d'Amythaon. »

(7) Strab., X, p. 463. — Il., XIV, 116.

(8) Paus., Arcad., XLVII. Ἀθηνᾶ ἱππία.

villes séparées par le golfe de Corinthe et par des montagnes vivre aux premiers âges de la Grèce d'une vie presque commune, et partager leurs Dieux et leurs légendes. Éphore et Strabon (1) ne nous permettent pas de douter des relations intimes qui, aux premiers âges, existèrent entre les deux rives du golfe et qui ne cessèrent jamais complètement. C'est ce chemin que paraît avoir pris la majeure partie des tribus doriennes conquérantes (2). Antérieurement, les mouvements de populations du Péloponèse en Étolie avaient été très-fréquents (3); en Achaïe comme en Étolie était une Olène, ville homérique (4) : ne peut-on pas croire qu'une partie des Étoliens primitifs fut refoulée en Arcadie par les invasions du Nord, Éoliens (5), Doriens (6), qui apportaient avec eux le culte d'Artémis et d'Apollon? La lutte contre ces Dieux nouveaux paraît certaine. Artémis, après la victoire, resta la principale Déesse de Calydon (7); Athéné aurait émigré avec les vaincus. Ces invasions du

(1) Strab., X, p. 451, 463.

(2) Paus., Arcad., V.

(3) Paus., Élide, I; Arcad., IV. — Strab., X, p. 463.

(4) Strab., *loco citato*. « Homère nomme parmi les villes étoliques *Olenos*, dont le nom est commun à une ville d'Achaïe. »

(5) Une partie de l'Étolie s'était autrefois appelée Éolis. — Cf. Thuc., III, § 102. « Ils s'établirent dans l'ancienne Éolie, nommée aujourd'hui Calydon et Pleuron. — Strab., X, p. 32. « Pleuron a été ruinée par les Éoliens. » — Cf. Sch. Hom., Il., II, v. 638; IX, v. 525; XIII, v. 217.

(6) Paus., Élide, III.

(7) Paus., Achaïe, XVIII.

Nord peuvent seules expliquer, en effet, la présence d'Amythaonides (1) et d'Héraclides au milieu des généalogies calydoniennes. La mère de Thoas (2), fils d'Andramon, était sœur de celle d'Hyllos, fils d'Hercule. Pleuron épouse Xanthippe, fille de Dorus (3). Nous pouvons donc regarder comme assez naturelle l'intervention d'Athéné dans les légendes primitives du cycle étolien.

Il n'est pas besoin de prouver à quel point Ulysse et Athéné ne font qu'un, pour ainsi dire, dans les traditions mythologiques. Sur tous les vases peints, Athéné est la compagne obligée d'Ulysse, bien plus encore que de Diomède. Mais on n'a peut-être pas remarqué qu'Autolycus, le grand-père d'Ulysse, habite les contre-forts du Parnasse, qui touchent à la fois à la Béotie et à l'Étolie; qu'Ulysse y est blessé par un sanglier, et que Plutarque le fait naître à Alalcomènes (4), la ville sainte d'Athéné. Ulysse, d'un autre côté, conduit au siége de Troie les guerriers de l'Acarnaine, race étolienne suivant Strabon (5), limitrophe au moins et d'habitudes aussi belliqueuses.

Diomède et Ulysse semblent donc appartenir à un

(1) Cf. Supra, p. 102, note 6.

(2) Cinquième descendant d'Étolus. — Cf. Paus., Élide, IV.

(3) Paus., Arcad., XLVII.

(4) Cf. Strab., X, p. 456. « Il y avait une Alalcomènes dans une petite île entre Céphallénie et Ithaque. » Mais la tradition que rapporte Plutarque ne me semble pouvoir signifier qu'une chose : l'habitude de rapprocher toujours Ulysse et Athéné.

(5) Strab., X, *loco citato*.

même cycle primitif, qui leur donnait à tous deux Athéné pour auxiliaire. Nous avons dit qu'ils étaient les deux héros de la Dolonie : ajoutons que c'est Ulysse qui sauve Diomède attaqué par Hector (1).

Ce ne sont là sans doute que des vraisemblances; mais il est au moins singulier que les noms et les légendes se groupent si facilement autour des mêmes lieux. Je ne suis pas le seul à en avoir été frappé. M. Gerhard, dans son savant ouvrage de mythologie, désigne Ithaque et Pleuron au nombre des villes où régna d'abord le culte d'Athéné (2).

Nestor, dans l'Iliade, sacrifie à Athéné sur les bords de l'Alphée (3); n'est-il pas curieux de lire ensuite dans Pausanias?

> « Après avoir traversé l'Alphée se trouve Ali-
> « phères, où l'on dit qu'est née Athéné : les habi-
> « tants du pays le soutiennent. » (4)

Qui sait si une lecture plus complète des vieilles scholies ne fournirait pas de plus nombreux rapprochements? Nous attendons ce résultat de recherches plus complètes.

(1) Il., XI, 396.

(2) Gerhard, *Griech. Myth.*, t. I, art. *Athéné*. M. Gerhard croit de plus à l'existence d'enceintes sacrées d'Athéné en Phthiotide, où la Déesse était adorée par les Éacides. Athéné protègerait donc Achille pour les mêmes causes qu'Ulysse et Diomède.

(3) Il., XI, 714, 727. — Cf. Il., VII, 132, 154.

(4) Paus., Arc., XXVI.

Ainsi, Athéné aurait eu des sanctuaires dans tous les lieux où sont nés ses protégés, et une coïncidence singulière existerait entre le culte pratique et les légendes.

PALLAS A ILION.

Mais suivant Homère, Pallas a aussi un temple à Ilion :

« Toi, cher Hector, va dans Ilion, dis à notre
« mère de rassembler les plus vénérables troyennes
« dans le temple d'Athéné, au sommet de la cita-
« delle : elle ouvrira les portes de la demeure
« sacrée, elle prendra le plus grand et le plus riche
« voile qui soit dans son palais, celui qu'elle pré-
« fère; elle le déposera sur les genoux d'Athéné, et
« lui promettra d'immoler dans le temple douze
« génisses d'un an qui n'ont point encore porté le
« joug, si cette Déesse veut prendre pitié de notre
« ville, de nos épouses, de nos tendres enfants, si
« elle repousse loin de nos murs le *fils de Tydée,*
« *guerrier farouche, artisan de terreur, et, je pense,*
« *le plus redoutable des Grecs.* » (1)

Nous n'avons aucune raison de rejeter ce passage ou d'y attacher moins d'importance qu'à ceux que nous avons cités. Il n'y a aucune trace ici d'interpolation, et, d'après nos idées, nous devons conclure que c'était *une tradition*

(1) Il., VI, 86.

de l'époque homérique qu'il y avait à Pergame, au temps de la guerre, un temple et une statue de Pallas. Ces conclusions ne nous effraient point : le Palladium, en dehors des affirmations de l'Iliade, est d'ailleurs trop célèbre pour ne pas avoir trait à quelque légende bien ancienne et bien vivace. Le tableau qui, à Athènes, représentait Diomède emportant le Palladium, n'était pas une particularité isolée. Ilium-Récens n'avait été longtemps, au témoignage de Strabon, qu'une bourgade avec un temple de Pallas (1). Les Argiens prétendaient posséder la statue de Pallas, rapportée de Troie, et à laquelle était attaché le sort de la ville (2). Denys d'Halicarnasse et le scholiaste de Lycophron parlent également de la Pallas troyenne (3). Ilion avait donc une Pallas, Πάλλαξ, vierge par excellence dans Pindare (4). Il n'est pas même besoin de supposer, avec M. Krause (5), que cette Pallas fut ou la Déesse Chrysé, ou l'Artémis taurique, divinité lunaire légèrement altérée ; ne trouvons-nous pas du côté de Priam des Lélèges, des Caucones, des Cariens, des Pélasges, des Thraces, populations primitives communes à

(1) Strab., XIII, p. 593. — Cf. Eurip., Phénic., v. 1137. — Servius, ad Æn., II, 166. — Tzetzes, ad Lycoph., 658.

(2) Paus., Corinth., XXIII.

(3) Denys d'Halic., édit. Reiske, I, 68. — Lycoph., sch., 1141, 1119.

(4) Étymol., magn., p. 649, 57. Πάλλαδες, vierges consacrées à Athéné. — Henry Estien. au mot Πάλλαξ.

(5) Encycl., class. de Pauly., art. *Athéné*, V, p. 42.

la Grèce et à l'Asie, et qui devaient avoir à peu près les mêmes Dieux que les Achéens?

L'Asie-Mineure, sur la route des populations du Midi et des populations du Nord, se croisant pour arriver aux bords de la Méditerranée, put de très-bonne heure voir s'établir dans un étroit espace des divinités primitivement différentes. Les Égyptiens s'étaient, suivant Hérodote, établis en Colchide (1), tandis que les Cariens avaient pénétré jusqu'à Saïs (2), où ils servaient comme auxiliaires. M. Renan ne regarde même pas comme invraisemblable l'opinion soutenue par ceux qui veulent les reconnaître parmi les mercenaires du roi David (3).

La présence de Pallas dans la citadelle de Troie (en supposant que la légende ait un fondement historique et ne soit pas née plus tard de simples vraisemblances) dut vivement frapper l'imagination des Achéens qui venaient attaquer la ville, et il n'est pas surprenant qu'ils aient vu dans le Palladium un gage des destinées d'Ilion. Il devait y avoir à leurs yeux quelque chose de mystérieux dans la présence de Pallas à Pergame, quelque chose d'analogue à l'effet qu'aurait pu produire l'image de la Madone sur les croisés assiégeant Byzance.

M. Gerhard distingue deux Pallas-Athéné : l'une aurait été Pélasgique, l'autre Thraco-Dardanienne, ayant un de

(1) Hérod., II, 104.
(2) Hérod., II, 61.
(3) Renan, *Langues Sémitiques*, t. I., p. 48.

ses principaux temples à Pallène : Théano (1), fille d'un roi thrace, est en effet, dans l'Iliade, prêtresse d'Athéné. Il serait présomptueux d'affirmer que les deux Déesses fussent identiques. Il y avait au moins entre elles de bien grandes analogies, ce qui doit suffire lorsqu'il s'agit d'une époque où, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, rien dans le culte ne devait être encore fixe et arrêté.

Dans une carte mythologique de la Grèce aux temps voisins de la guerre de Troie, à l'âge de formation des premières légendes, Pallas-Athéné aurait donc des enceintes sacrées à Alalcomènes de Béotie, à Calydon ou Pleuron l'étolienne, à Ithaque, à Aliphères sur l'Alphée, en Phthie peut-être, à Pergame enfin, et à Pallène en Thrace.

Le rôle d'Athéné, comme ceux de Héra et d'Apollon, est la conséquence de l'état primitif du culte de la Déesse; il n'est pas arbitraire, il est historique et traditionnel comme les premiers.

(1) Il., VI, 297.

§ IV.

ARÈS.

Le culte d'Arès était beaucoup moins étendu que celui d'Athéné (1). Arès, dans l'Iliade et dans toutes les légendes primitives, est exclusivement une divinité thrace (2). C'est à ce titre qu'il joue un rôle dans le poëme; ce n'est qu'accessoirement qu'il y paraît comme Dieu de la guerre. Comme Dieu de la guerre, il se plaît dans la mêlée sans distinction de parti (3); comme Thrace, il est l'allié des Troyens. Au vingtième chant, il combat pour eux de concert avec Apollon, Aphrodite, Artémis et Latone. Il se trouve opposé à Athéné pendant la bataille (4). Toutefois, son rôle était, ce semble, moins nettement tracé que celui des autres Dieux, moins arrêté dans les récits populaires (5). La protection d'Arès n'est

(1) Je ne parle ici que des pays qui sont entraînés dans le mouvement des races grecques.

(2) Cf. Il., IV, 33; V, 383, 462, 890; XIII, 300, 517; XIV, 225; XV, 110, 115; XX, 487. — Od., VIII, 360. — Hér., V, 7. — Nonnus, liv. XIII, 5, 428. — Apollod., I, 7, 4; II, 5, 8; III, 14, 8.

(3) Cf. Il., II, 110; IV, 438; V, 29, 289, 891; XIII, 127, 299; XV, 119; XVI, 612; XVIII, 309, 516; XIX, 77, 275, 318; XXIV, 260.

(4) Il., XX, 50.

(5) C'est peut-être pour cette raison qu'Arès paraît si souvent dans l'Iliade uniquement comme Dieu des combats. Le rôle que lui donnait

pas acquise aux Troyens, aussi formellement que celle d'Apollon et d'Aphrodite. Les tribus thraces avaient autant de rapports avec les Achéens qu'avec Troie et la Phrygie. Agamemnon avait pu compter sur leur concours. Le poëte est l'écho de ce sentiment :

« Arès a trahi; il m'avait promis de secourir les
« Grecs, il m'a trompée, » (1)

s'écrie l'orgueilleuse Héra. Athéné lui reproche également sa désertion en faveur des Troyens (2). Aucun doute d'ailleurs sur la patrie du Dieu :

« Tel s'avance dans les combats le farouche Arès
« suivi de la Terreur, sa fille chérie : *s'élançant de*
« *Thrace,* ces divinités s'arment contre les guer-
« riers d'Éphyre ou contre les magnanimes Phlé-
« gyens. »

Τὼ μὲν ἄρ ἐκ Θρήκης. (3)

C'est sur les confins de la Thrace qu'Arès engage d'incessants combats. C'est là qu'Otus et Éphialtes, les

la tradition n'était pas assez important pour lier les mains au poëte ; Arès agit très-souvent ici comme il agirait dans l'Odyssée. C'est le membre de la famille olympienne chargé des fonctions de Dieu de la guerre. Le rôle de Héra, d'Apollon, d'Athéné, est beaucoup plus exclusivement traditionnel dans l'Iliade. Nous avons déjà dit qu'il n'en était pas de même dans l'Odyssée.

(1) Il., V, 833.
(2) Il., XXI, 412.
(3) Il., XIII, 300.

Aloïdes (1), ces géants de l'Ossa, le saisissent et le garrottent. Quand Arès veut exciter les siens, il prend la figure d'un Thrace (2), *les Thraces aux longues lances* (3). Un glaive est *un glaive de Thrace* (4). C'est un Thrace enfin qui porte dans l'Iliade le nom significatif d'*Arithous* (5).

Ce Dieu féroce et barbare, dont Zeus a horreur, ἔχθιστος θεῶν (6), et qu'Athéné traite avec tant de mépris (7), ne convient-il pas d'ailleurs parfaitement à ces tribus dont parle Hérodote, « *qui regardaient comme une honte de labourer la terre, qui trouvaient qu'il n'y avait rien de si beau que l'oisiveté, rien de si honorable que la guerre et le pillage?* » (8) Les Thraces et les Scythes, ajoute Hérodote, adoraient particulièrement Arès (9). C'est dans un temple d'Arès qu'était suspendue la Toison-d'Or en Colchide.

Non-seulement tous les témoignages attestent qu'Arès était un Dieu du Nord (10); mais à part les contrées où les Thraces ont pénétré en conquérants, Béotie, Attique

(1) Il., V, 383.
(2) Il., V, 462.
(3) Il., IV, 533.
(4) Il., XIII, 577.
(5) Il., XX, 487.
(6) Il., V, 890.
(7) Il., XXI, 412.
(8) Hérod., V, 6.
(9) Hérod., V, 7.
(10) Relativement à la Grèce.

(Aréopage, légende de Térée), on chercherait en vain un temple d'Arès ayant une antiquité relative bien constatée (1).

Les poëtes, non moins que les historiens, confirment le langage d'Homère. Pour Sophocle comme pour Homère, Arès est un Dieu thrace.

> « Chasse cet Arès, dit le chœur dans Œdipe ; cet
> « Arès cruel, précipite-le dans les flots de la mer
> « de Thrace. » (2)

C'est du côté de la Thrace qu'il faut chercher les fils les plus illustres d'Arès. Œagre, père de Linus suivant la fable, était fils d'Arès. Diomède le Bistonien et Térée descendaient du même Dieu. L'on sait que tous trois étaient Thraces.

Arès n'eut jamais complètement droit de cité dans la Grèce proprement dite : c'est le moins Grec de tous les Dieux de l'Olympe : il se fait craindre sans se faire ni honorer, ni aimer. Arès ne cessa jamais d'être une divinité presque barbare, et Zeus semble l'avoir toujours à demi renié, comme dans l'Iliade (3).

Comme Héra, comme Apollon, comme Athéné, Arès

(1) Celui de Laconie fut fondé par les Héraclides.

(2) Œdipe, roi, 198. — Nonnus, liv. XIII, v. 428.

(3) Il., V, 892. « Tu as tout le caractère intolérable et opiniâtre d'Héra, ta mère. C'est à ses conseils que tu dois tes malheurs ; je ne veux cependant pas te laisser souffrir plus longtemps, parce que tu

joue donc dans le poëme le rôle qui convient non-seulement à ses instincts, mais surtout à son origine, à sa patrie et aux antiques traditions.

es aussi mon fils, que ta mère m'a fait ce don en t'engendrant. Mais si tel que tu es tu étais le fils de quelque autre Dieu, il y a longtemps que tu serais au-dessous de tous les fils d'Uranus. »

§ V.

POSEIDON.

Le rôle de Poseidon semble moins tenir aux contrées où son culte était établi qu'aux tribus ou races qui le propagèrent d'abord. C'est le Dieu marin de la race éolienne, adopté de bonne heure, toutefois, par les Ioniens d'Athènes, de Trézène et de l'ancienne Ægialée (Achaïe).

Les fils d'Éolos le portent avec eux successivement d'Iolcos (1) en Eubée (2), à Salamine (3), à Éphyre (4) (*Corynthe*), à Pylos (5), à Oncheste (6) (*Minyens, Athamantides)*, à Mantinée (7) d'Arcadie (*Poseidon Hippios*), à Methydrium (8) et à Tricolone (9). Adoré par les Ioniens à Hélicé (10), à Ægæ (11), à Calaurie (12), Poseidon

(1) Pind., Pyth., IV, 138. — Apollod., I, 9, 16.

(2) Strab., IX, p. 405. — Aristoph., Eq., 561. — Apollon., Rhod., III, 1244.

(3) Apollod., III, 12, 8.

(4) Pind., Olym., XIII. — Paus., II, 1, 6. — Strab., VIII, p. 380.

(5) Hérod., IV, 148. — Strab., VIII, p. 343.

(6) Il., II, 506. Hym. à Hermès, 186. — Apollod., II, 4, 11. — Paus., IX, 26, 5.

(7) Paus., VIII, 10, 2; 5, 3.

(8) Paus., VIII, 36.

(9) Paus., VIII, 35.

(10) Il., XX, 404, Ἑλίκη. — Cf. XXI, 440. — Paus., Achaïe, XXIV. — Strab., VIII, p. 384.

(11) Il., XIII, 21, Αἰγαί. — Odys., V, 381. — Strab., X, p. 446. — Pind., Ném., V.

(12) Paus., Corinth., XXXII; XXXIII.

reste Éolien par ses rapports avec Oncheste et Orchomènes de Minyas, comme l'atteste l'amphictyonie calaurique : les deux cultes semblent se confondre.

Homère connaît évidemment tous ces sanctuaires. Mais c'est à Ægæ et à Hélicé (1) que sont, dans l'Iliade, les sanctuaires préférés du Dieu, souvenir touchant des jours où les exilés habitaient la patrie (2).

Cependant l'Achaïe n'est pas la contrée où le Dieu semble avoir laissé le plus de traces de son passage sur la terre : ce n'est pas avec les habitants de l'Ægialée qu'il aura, dans l'Iliade, les plus intimes rapports. Le poëte ionien rend hommage au Poseidon Héliconien, le patron de l'Ionie, le Dieu protecteur du Panionium (3); mais les légendes antérieures subsistent, et il reste fidèle à la tradition. Malgré les préférences ioniennes du poëte pour le Dieu d'Ægæ et d'Hélicé, c'est la famille d'Éole que Poseidon aime et favorise dans le poëme. Tous les descendants de Tyro sont à la fois ses adorateurs et ses protégés; Tyro, la fille de Salmonée, la petite-fille d'Éole, l'amante préférée de Poseidon (4). Nestor et Antiloque,

(1) Hom., Il., XX, 404; XXI, 440; XIII, 21; XXII, 20, *locis citatis.*

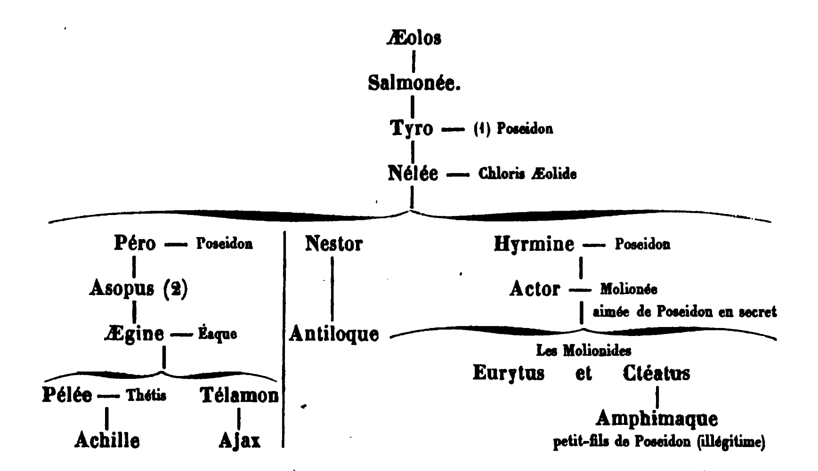
(2) Hérod., I, 146. « Les douze cantons qui sont aujourd'hui aux Achéens appartenaient autrefois aux Ioniens, et ce fut cette raison qui engagea ceux-ci à se bâtir douze villes en Asie, » à l'imitation des douze villes de l'Ægialée.

(3) Strab., VIII, p. 384; XIV, p. 639.

(4) Apollod., I, 9, 8. « Poseidon ayant pris la ressemblance du fleuve Énipée, reçut les faveurs de Tyro, qui accoucha en secret de deux jumeaux qu'elle exposa. Des pâtres de chevaux passant auprès de

Actor, Amphimaque et Ctéatus, Pélée, Ajax, Achille, sont des Éolides. Ce sont les seuls qui soient, dans l'Iliade, en rapport direct avec Poseidon.

Il ne peut y avoir d'hésitation pour les premiers; nous avons leur arbre généalogique complet :



Tyro (3), Nélée (4), Nestor (5), Antiloque (6), Actor (7), Molionée, Eurytus et Ctéatus (8), Amphimaque, sont donc

ces enfants, un cheval en frappa un du pied et lui fit au visage une tache livide; un des pâtres les emporta et nomma celui qui avait été ainsi frappé Pélias et l'autre Nélée : » Nélée, père de Nestor, de Péro et d'Hyrmine.

(1) Épouse.

(2) Fleuve de Thessalie.

(3) Odys., III, 120; XI, 235.

(4) Odys., XI, 254. — Il., XI, 691; VII, 133.

(5) Il., XI, 727.

(6) Il., XIII, 556; XVIII, 2; XXIII, 307.

(7) Il., XI, 755; XIII, 154.

(8) Il., XIII, 205.

tout à la fois Éolides et mêlés généalogiquement, dans l'Iliade, à la famille poseidonienne.

Les Éacides s'y rattachent moins visiblement. Toutefois, la filiation que nous proposons, et qui fait d'Égine une arrière-petite-fille de Nélée, s'appuie sur d'assez graves raisons corroborées par les liens étroits que tous les Éacides conservent avec le Pélion et la Thessalie éolienne. Tous ces héros appartiennent en tout cas à ce qu'on pourrait appeler le cycle éolien.

Ouvrons l'Iliade maintenant; passons en revue les principales circonstances où intervient Poseidon :

XI, 727. Nestor sacrifie un taureau à Poseidon.

XI, 750. Les Molionides sont sauvés par Poseidon.

XIII, 60. Poseidon communique une force divine à Ajax, en le touchant de son sceptre.

XIII, 206. Poseidon est irrité de la mort d'Amphimaque, son petit-fils.

XIII, 556. Poseidon sauve Antiloque, le fils de Nestor, *Antiloque qu'il chérit* (1).

XVIII, 2. Antiloque annonce à Achille la mort de Patrocle. (Il peut encore y avoir ici un rapprochement d'Éolides.)

XXI, 284. Poseidon va au secours d'Achille.

XXIII, 270. Légende des chevaux d'Achille donnés par Poseidon à Pélée.

(1) Il., XXIII, 307.

Les Étoliens, rapprochés des Pyliens dans les vieux récits des Jeux de Buprasium (1), et le fait de l'Étolie appelée Éolide par Strabon (2), peuvent nous expliquer pourquoi, ch. XIII, 206, Poseidon prend la figure de Thoas, roi de Pleuron.

Il y a donc encore ici une relation manifeste entre tous les personnages auxquels s'intéresse le Dieu; l'auteur de l'Iliade semble n'être pas sorti d'un cercle restreint et traditionnel.

Que Poseidon soit primitivement un Dieu pélasgique adopté de très-bonne heure par des Éoliens, ou une importation étrangère, peu importe. Il paraît incontestable qu'à l'époque que nous étudions, et avant que la religion grecque eût pris son caractère définitif d'unité, Poseidon était le Dieu principal, le Jupiter marin d'Iolcos, d'Éphyre, de Pylos, aussi bien que d'Orchomène et d'Oncheste, où les fils d'Éolos l'avaient successivement porté soit comme leur divinité spéciale, soit seulement à titre de marins.

Afin de ne pas sembler réunir arbitrairement des textes pour le besoin de notre cause, nous rapprocherons encore ici des résultats auxquels nous sommes parvenu, l'opinion de M. Gerhard placé à un point de vue tout différent:

Le culte de Poseidon (3), dit le savant mythologue, est

(1) Il., XXIII, 630.

(2) Strab., X, p. 45.

(3) Je ne donne ici qu'un résumé. — Cf. Gerhard, *Griechische Mythologie*, t. I, art. *Poseidon*.

« particulier aux races éoliennes et ioniennes, ***étranger*** « ***aux races achéennes et doriennes***. Poseidon était prin- « cipalement adoré en Thessalie à Iton, Arné, ***Iolcos;*** en « Béotie à Arné, Iton et ***Oncheste;*** à ***Corynthe*** et à ***Pylos***.

« A ce cercle éolien se rattache un autre cercle du « culte de Poseidon localisé à Athènes, ***Salamine***, Mé- « gare, Trézène, ***Calaurie***, Lerne et Nauplie : mais ce « cercle se rattache lui-même au culte thessalien par le « rapport établi entre le sanctuaire minyen (1) d'Oncheste « et l'amphictyonie de Calaurie, dont Orchomène Mi- « nyenne faisait partie. On peut suivre également le culte « de Poseidon de Thessalie à ***Pylos***, de Béotie à ***Man-*** « ***tinée***, Phigalie, Némée. »

Remarquons en passant que la famille d'Athamas, la branche des Éolides établie en Béotie, ne joue presque aucun rôle dans l'Iliade. Or, Homère cite Oncheste comme siége d'un bois vénérable, mais le Dieu ne protège aucun des héros béotiens (2), ce qu'il devrait faire, ce semble, si le poëte s'était laissé entraîner à sa manière de voir personnelle : nouvelle preuve de la persistance et de l'originalité des légendes. Pour Homère, Ionien du xe siècle, Poseidon aime et préfère Ægæ, Hélicé, Oncheste : il le constate; et ce sont là les villes qui se présentent à la pensée du poëte dans les comparaisons poétiques ou les

(1) Les Minyens étaient Éoliens.

(2) Une partie des Béotiens de l'Iliade semblent des Thraces. Ascalaphe et Ialmène d'Orchomènes sont fils d'Arès, le Dieu thrace.

descriptions d'imagination pure (1). Mais les légendes, écloses à une époque où le Dieu était plus particulièrement adoré, à Iolcos, à Éphyre, à Pylos, l'ont mis en rapport avec des héros qui ne sont ni les fils d'Ion, ni ceux d'Achéus, ni même ceux d'Athamas (2); Homère respecte les vieilles croyances.

Ces faits nous expliquent suffisamment, ce me semble, le rôle de Poseidon dans l'Iliade; ils expliquent aussi pourquoi Poseidon est moins directement engagé dans la querelle que Héra, Athéné, Apollon. Les Éoliens ne sont presque que des auxiliaires. C'est la famille d'Atrée seule, à la tête des Achéens, qui combat véritablement pour ses Dieux outragés.

> Eh! que me fait à moi cette Troie où je cours!

peut s'écrier Achille et pourrait s'écrier Nestor lui-même. Aussi Athéné et Héra ont juré une haine éternelle à Ilion (3). Il n'en est pas de même de Poseidon. Poseidon a pitié d'Énée et lui prédit sa grandeur future (4). De nombreuses expéditions éoliennes avaient dû familiariser,

(1) Il., XX, 404. Il y aurait un curieux travail à faire sur les comparaisons homériques; on verrait que, sous ce rapport, l'Iliade et l'Odyssée ne diffèrent nullement. Les comparaisons sont prises évidemment dans le même ordre de faits, s'adressent aux mêmes esprits et paraissent sortir d'une même imagination.

(2) Athamas, fils mythique d'Éolos, et frère de Salmonée, de Créthée et de Canacé. Homère ne connaît pas Athamas.

(3) Il., XX, 314.

(4) Il., XX, 295.

en effet, le Dieu avec les races dardaniennes, rameau détaché peut-être du tronc éolien. Les légendes le représentent comme ayant élevé de concert avec Apollon les murs de Troie. Il était, dit Denys d'Halicarnasse, un des pénates de la ville (1).

Bien que Poseidon nous oblige à passer ainsi successivement du Pélion à Pylos, de Salamine à Ægæ, à Oncheste et même à Troie, nous arrivons donc à un résultat analogue à celui que nous a donné l'étude des divinités plus étroitement localisées : nous reconnaissons les traces très-sensibles d'une influence historique et traditionnelle, à laquelle le poëte se soumet pour tout ce qui regarde le rôle du Dieu comme protecteur des héros dans la guerre.

(1) Denys d'Hal., I, 68.

§ VI.

APHRODITE.

L'Aphrodite de l'Iliade, dans ses rapports avec les différents héros du poëme, est exclusivement asiatique. Si les Pélasges et les Hellènes ont eu, ce qui doit être, une Déesse de la Fécondité et des Amours, cette Déesse n'a aucunement contribué à la formation du cycle épique. Homère ne l'a pas connue ou a agi comme s'il ne la connaissait pas. Il n'y a plus aucun doute sur ce point : Le culte d'Aphrodite part d'Ascalon, passe à Chypre et à Cythère, et fait par la pointe du Péloponèse son apparition en Grèce à une époque où il était déjà, sans doute, très-fortement organisé sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans la plupart des îles.

« Ce fut d'Ascalon, dit Hérodote, que le culte d'Aphro-« dite Uranie passa dans l'île de Chypre, d'après le té-« moignage même des habitants de cette ville. » (1)

Les Phéniciens ayant bâti à Cythère un temple en l'honneur de cette Déesse, selon Pausanias, Égée transporta son culte à Athènes (2). Dans Hésiode et dans Homère, Aphrodite est, en effet, la Déesse de Chypre,

(1) Hérod., I, 105.
(2) Paus., Attiq., XIV.

Cypris (1). MM. Lajart, Guigniaut, Maury, sont d'accord sur ce point. Il n'est pas sûr, toutefois, qu'Aphrodite ait été primitivement adorée à Ilion. C'est dans le temple d'Apollon qu'elle transporte Énée blessé (2). Elle le confie aux soins d'Artémis et de Latone. Aucun de ses prêtres ou prêtresses n'est cité dans l'Iliade. On peut en conclure peut-être qu'elle n'avait pas de temple à Troie (3).

Aphrodite était primitivement une divinité sémitique; elle ne devait avoir, dans le principe, aucun rapport avec la race dardanico-phrygienne de Troie. Aussi nous paraît-elle beaucoup moins sérieusement mêlée à la guerre que les autres Dieux. Elle semble ne protéger Pâris et Hélène que comme déesse de la Volupté : le jugement de Pâris est une fable post-homérique (4), dont Hésiode ne parle pas plus qu'Homère; il est même douteux que la maternité d'Aphrodite, en ce qui concerne Énée, ait un caractère traditionnel.

Nous avons si peu de renseignements sur tout ce qui touche aux fables thraces, dardaniennes, phrygiennes, lyciennes, cypriaques, que nous sommes obligé d'être très-

(1) Hésiod., Théog., 192. — Hom., hym. IX. Κυπρογενῆ Κυθέρειαν ἀείσομαι. — Il., V, 330, 422, 760, 883.

(2) Il., V, 446.

(3) Cf. Maury, *Histoire des Relig. de la Grèce ant.*, I, p. 298. « Il est à noter qu'il n'existait aucun sanctuaire célèbre de la Déesse dans la Mysie et la Phrygie, contrée à laquelle se rattachait la Troade. C'est Athéné et non Aphrodite qui est la Déesse protectrice d'Ilion. »

(4) Paus., Élid., XIX.

réservé dans nos affirmations. Quand nous rapprochons cependant, comme l'a fait ingénieusement Jacobi (1), les rôles d'Énée et d'Achille, il nous est impossible de ne pas voir dans l'un des héros le type de l'autre. Ce sont deux épreuves de la même légende. Énée, dans l'Iliade, est pour les Troyens ce qu'Achille est pour les Grecs.

Comme Achille, il est fils d'une Déesse (2), comme lui il possède des chevaux merveilleux, présents d'un Dieu (3). Tandis qu'Hector affirme qu'il est inférieur à Achille, Homère appelle Achille et Énée les deux plus vaillants des héros (4). Si Achille enfin est en butte à la haine d'Agamemnon, Énée n'est pas plus aimé de Priam, qui voit en lui le successeur désigné par l'oracle. Un moment il se retire à l'écart comme le fils de Pélée, et par humeur évite les combats (5).

Ces ressemblances sont au moins singulières, et feraient incliner à supposer que le rôle d'Énée est presqu'en entier une création du poëte, ce qui pourrait s'étendre peut-être à un grand nombre des héros troyens.

Il est naturel de penser, en effet, que les ἔπεα antérieurs à Homère étaient beaucoup moins nombreux, et la tradi-

(1) Jacobi, *Diction. Myth.*, art. *Énée.*

(2) Il., XX, 208.

(3) Il., V, 221.

(4) Il., XX, 158. Δύο δ' ἀνέρες ἔξοχ' ἄριστοι.

(5) Il., XIII, 459. « Il trouva Énée qui se tenait aux derniers rangs de l'armée. Le héros était toujours irrité contre Priam de ce qu'il ne lui rendait point les honneurs dus à sa valeur. »

tion beaucoup moins précise relativement aux Troyens que relativement aux Grecs. Les Ioniens purent sans doute recueillir en Asie des fables et des traditions que les Grecs de la mère-patrie ne connaissaient pas : mais ce qui concernait la famille de Priam devait être beaucoup moins sacré pour eux que ce qui touchait aux grands héros achéens et à leurs Dieux protecteurs. De ce côté, l'imagination des Aèdes put probablement, jusqu'aux derniers temps, se donner libre carrière. Homère nous paraît en avoir profité. Benjamin Constant (1) a déjà remarqué avec une grande sagacité que les figures d'Hector, d'Andromaque, d'Énée, de Priam, sont beaucoup plus idéales, leurs sentiments beaucoup plus délicats et plus voisins de ceux d'une époque civilisée que les figures plus rudes et plus sauvages, non moins poétiques toutefois, d'Achille, de Diomède et d'Ulysse. Il suffit de se rappeler l'entrevue d'Andromaque et d'Hector (2), les scènes où paraît Hécube (3), Priam redemandant le corps de son fils (4), pour être frappé de ce contraste. Quelle distance entre cette peinture sublime et simple à la fois des plus nobles et des plus doux sentiments de l'âme, et l'indomp-

(1) Benjamin Constant, *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*. Paris, 1824-31.

(2) Il., VI, 394.

(3) Il., XII, 85. — Cf. *Les femmes d'Homère*, par Camboulin. Paris, chez Durand, 1855.

(4) Il., XXIV, 448.

table fureur d'Achille immolant des guerriers vivants sur la tombe de Patrocle (1), ou la barbare cruauté de Diomède et d'Ulysse égorgeant la nuit les compagnons de Rhésus (2). C'est que d'un côté le poëte raconte, tandis que de l'autre il crée. Andromaque, Hécube, Hector, sont comme Nausicaa, comme Pénélope, le fruit de l'imagination du poëte. Il enrichit les vieux récits de nouvelles scènes qui nous ravissent, mais il laisse aux scènes primitives leur antique caractère. Il est poëte à la fois et historien.

Aphrodite nous semble appartenir, sinon tout entière à Homère, au moins à une époque de création où dominait déjà l'imagination et l'art. C'est pour cela que nous n'attachons ici que peu d'importance à son rôle. Homère, en opposant avec complaisance Aphrodite à Thétis (3), semble avoir voulu d'ailleurs lui-même attirer l'attention sur une analogie qu'il avait cherchée. Toutefois, quoique la figure d'Aphrodite soit plus épique que traditionnelle, la Déesse joue dans le poëme le rôle qui lui convient comme divinité de Chypre, et la vraisemblance historique n'est point blessée.

(1) Il., XXIII, 175.
(2) Il., X. La Dolonie tout entière.
(3) Il., XX, 105.

§ VII.

HÉPHÆSTOS.

Avec Aphrodite, nous sommes entrés dans ce que j'appellerai relativement le groupe des Dieux inférieurs. Le rôle d'Aphrodite au troisième chant de l'Iliade, quand elle veut protéger Pâris, et le résultat de ses efforts, prouvent combien son pouvoir était limité (1). Athéné et Héra la traitent sans aucun décorum (2), et, bien qu'Homère, hiérarchiquement, la place au-dessus de Thétis, elle inspire toutefois moins de respect. Il en est à peu près de même d'Héphæstos. Aphrodite combattait pour les Troyens; Héphæstos combat pour les Grecs. Au vingt-et-unième chant, il est opposé au *Xanthe* (3).

Héphæstos, qui a une légende céleste assez riche, n'a pas, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de légende terrestre; point de fils, point de protégés. Il est toujours le Dieu du feu, le forgeron de l'Olympe; mais il est aussi la divinité de Lemnos.

« Après avoir roulé tout un jour, quand le soleil
« eut terminé sa course, je tombai dans l'île de

(1) Il., III, 381. — Cf., V, 131.
(2) Il., XIV, 188. — Cf., XXI, 416.
(3) Il., XXI, 328.

« Lemnos, respirant à peine; c'est là que les Sin-
« tiens me recueillirent après ma chute. » (1)

Au point de vue où nous nous sommes placé, c'est par ce côté seul que nous devons l'examiner.

Héphæstos est-il bien le Dieu de Lemnos? Est-ce à ce titre qu'il protège les Grecs? Y a-t-il sous la légende un fait historique? La réponse ne me semble pas douteuse.

Ἡφαιστία, dit Hécatée (2), était la principale ville de Lemnos : suivant Hellanicus (3), on y avait fabriqué des armes de tout temps : c'était parmi les armuriers de Lemnos, dit M. Lacroix (4), qu'Homère avait pu trouver le type de ce divin forgeron d'une taille prodigieuse, tout noir de cendre et de fumée, qui boite des deux côtés, et qui avec ses jambes frêles et tortues ne laisse pas de marcher d'un pas ferme.

C'est peut-être aller un peu loin. Pourquoi les forgerons de Lemnos auraient-ils eu l'infirmité d'Héphæstos? Homère y trouva des forgerons, il ne les y trouva pas boiteux; et d'ailleurs la légende céleste du Dieu, selon toute vraisemblance, ne lui appartenait pas : elle était comme toutes les légendes, une œuvre collective et populaire, un écho peut-être des vieilles croyances aryennes, où le divin

(1) Il., I, 590.

(2) Hécatée, fragm., 102, 103.

(3) Hellanicus, fragm., 112, 113. — Cf. Tzetzes, *ad Lycoph.*, 227, 460. — Λήμνιοι, ὥς φησιν Ἑλλάνικος, εὗρον ὁπλοποιίαν.

(4) *Univers Pittoresque.* Iles de la Grèce, par L. Lacroix, p. 357.

forgeron joue toujours un si grand rôle. L'âge épique est l'époque où les légendes se fixent, non celui où elles se forment (1).

Le culte d'Héphæstos, néanmoins, avait une grande importance dans l'île. C'était un prêtre du Dieu du feu qui présidait à l'extraction de la terre sigillée, remède infaillible contre la morsure des reptiles venimeux, et dont un grand commerce se faisait dans tout l'Orient. Le boiteux Héphæstos est bien un Dieu localisé à Lemnos.

Bien qu'il eût un temple et un prêtre à Troie, Darès, il était naturel qu'il inclinât vers Agamemnon et Ménélas à la fois comme fils de la Pélasgique Héra (2), et surtout comme habitant une contrée avec laquelle les Pélasges exilés et les Argonautes (3), avant ou après eux, avaient eu d'intimes rapports, rapports existant encore pendant la guerre. C'était de Lemnos que les Argiens recevaient le vin généreux que leur envoyait Eunée (4).

(1) Les Grecs avaient pu voir à Lemnos l'image du Phtha égyptien, ce nain difforme aux jambes retournées, dont Champollion a trouvé les représentations sur des monuments, et dont il nous a laissé un dessin (*Panthéon Égyptien*, pl. 8). Il y a quelque rapport entre ce nain et le Dieu de la fable. Lemnos était l'étape naturelle des Phéniciens allant à Sinope et au Phase. Lemnos enfin avait un labyrinthe comme l'Égypte et la Crète. Ne peut-on pas trouver là l'explication de la forme bizarre sous laquelle on représenta le Dieu?

(2) Il., XVIII, 396.

(3) Apollon., I, 773. — Ovid., Héroïq. épit., VI. — Valér. Flacc., II, 370. — Hérod., IV, 95; VI, 137. — Thucyd., IV, 109.

(4) Il., VII, 468.

§ VIII.

ARTÉMIS.

Nous ne recommencerons pas, à propos d'Artémis, le chapitre que nous avons consacré à Apollon. La plupart des textes qui constatent l'existence du culte de Phœbus, à une époque très-ancienne, sur les côtes de l'Asie-Mineure et dans les îles, s'appliquent en même temps à Artémis, sa sœur immortelle, adorée comme lui à Délos et à Ortygie (1), comme lui portant l'arc et lançant des flèches terribles (2) : le mythe d'Artémis, comme celui d'Apollon, nous reporte vers les contrées hyperboréennes (3) : c'est elle qui reçoit Hercule sur les bords de l'Ister, où elle est particulièrement adorée (4) : Hérodote constate son culte à la fois chez les Hyperboréens, les Péoniens et les Thraces (5) : Strabon confirme le récit d'Hérodote, et nous montre, de plus, la Déesse adorée sous divers noms dans presque toute la presqu'île asia-

(1) Apollod., I, 4, 1. — Cf. Strab., XIV, p. 639. Hymn. Hom. à Apoll., 17.

(2) Il., XXI, 480. Ἰοχέαιρα. — Cf. Il., V, 53, 447; XX, 39, 71. — Hym. hom. à Apoll., 15, 179, 199.

(3) Ot. Muller, Doriens, t. I, p. 373. — Cf. Pind., Olymp., III, 45.

(4) Minutius Félix, Octavius, VI.

(5) Hérod., IV, 33. « J'ai remarqué parmi les femmes de *Thrace et de Péonie* un usage qui approche beaucoup de celui des *Hyperboréens* (relativement au culte d'*Artémis à Délos*). Elles ne sacrifient

tique, de la Tauride aux frontières de la Syrie (1). La Cappadoce d'un côté, Éphèse de l'autre, semblent être comme deux centres vers lesquels convergent toutes les traditions concernant Artémis, les unes nous entraînant vers le Nord, les autres nous attirant plutôt vers la Perse et la haute Asie (2); les unes et les autres d'ailleurs fort anciennes et antérieures à l'arrivée des colonies grecques sur les côtes de la Troade et de la Méonie (3).

Le respect tout particulier des Scythes et des Thraces pour Artémis (4), les cérémonies toutes spéciales qui accompagnaient son culte (5), et dont le caractère était exclusivement phrygien et thrace; l'importance qu'attachaient les Grecs, même les Doriens, à la possession de la statue que l'on croyait apportée de la Tauride (6); la coutume de répandre sur ses autels un sang innocent (7);

jamais à *Artémis la Royale* sans faire usage de paille et de froment. » — Cf. Hérod., V, 7.

(1) Strab., IV, p. 208; V, p. 239; XII, p. 535; XIII, p. 626; XIV, p. 639, 641, 643, 647, 651.

(2) La tradition qui fait fonder Éphèse par les Amazones nous reporterait toutefois aussi vers le Nord, et semblerait ainsi rattacher la grande Déesse de l'Asie-Mineure à l'Artémis hyperboréenne. — Cf. Paus., Messén., XXXI.

(3) Paus., Achaïe, II. « Le temple d'Apollon à Didyme, et son oracle, sont plus anciens que l'arrivée des Ioniens dans ce pays ; *mais le culte d'Artémis d'Éphèse est d'une époque encore bien plus reculée.* »

(4) Hérod., IV, 33; V, 17.

(5) Hesych., in Bendis. Cf. Strab., X, p. 472.

(6) Eurip., Iph. Taur., 90, sq., 1450. — Paus., Lacon., XVI, 6. — Attiq., XXIII, 9; XXXIII, 1.

(7) A Sparte, on fouettait les enfants jusqu'au sang devant la statue

le surnom d'Upis que portait la Déesse à Lacédémone comme en Thrace (1); les prétentions des peuplades de la Cappadoce, du Pont-Euxin, de la Lydie aussi bien que de la Laconie et de l'Attique a être seules dépositaires du simulacre de la terrible Déesse, tout semble rendre vraisemblable la prééminence et l'ancienneté de l'Artémis du Nord (2), que les Thraces adorèrent de tout temps non moins que Dionysos et Arès.

« Les Thraces (3) n'adorent qu'Arès, Dionysos et « Artémis. » (4)

d'Artémis Orthia, souvenir des sacrifices sanglants que Lycurgue avait fait abolir. — Cf. Paus., Lacon., XVI, *in fine*.

(1) Tzetzes, *ad Lycoph.*, 936.

(2) Paus., Lacon., XVI, *loco citato*. « L'endroit nommé Limnœum « est consacré à *Artémis Orthia* : les Lacédémoniens disent que sa « statue en bois est celle qu'Oreste et Iphigénie enlevèrent de la Tau« ride, et qui fut apportée dans leur pays par Oreste, qui en était roi. « Leurs prétentions à cet égard paraissent mieux fondées que celles « des Athéniens : à quel propos, en effet, Iphigénie aurait-elle laissé « cette statue à Brauron, et comment les Athéniens, lorsqu'ils se dis« posaient à quitter leur pays, auraient-ils oublié de la prendre avec « eux sur leurs vaisseaux? *La Déesse de la Tauride est encore main« tenant si célèbre que les peuples de la Cappadoce, ceux du Pont« Euxin et les Lydiens, chez qui est le temple d'Artémis Anaïtis, se « disputent l'honneur de posséder sa statue.* Les Athéniens auraient« ils négligé celle qui était à Brauron, jusqu'à la laisser devenir la « proie des Mèdes? »

(3) Il ne faut pas oublier qu'il s'agit de la Thrace telle que la connaît Hérodote, c'est-à-dire de tous les pays situés au Nord de l'Olympe jusqu'à l'Ister. — Cf. Hérod., V, 3. « Les Thraces sont, après les Indiens, la nation la plus nombreuse de la terre. »

(4) Hérod., V, 7.

Arès et Dionysos sont, sans contestation, des Dieux essentiellement thraces, dont on suit même aujourd'hui assez facilement les diverses pérégrinations en Asie-Mineure et en Grèce. Quoique le culte d'Artémis se soit répandu plus vite dans le Sud, et d'une manière pour ainsi dire plus soudaine, nous croyons qu'il serait téméraire de séparer, à l'origine, la Déesse sauvage des forêts des Dieux qu'Hérodote et Strabon lui associent, et qui forment avec Hermès, « *que les rois thraces honorent* « *principalement*, » (1) un groupe à part parmi les divinités primitives de la Grèce.

Callimaque, qu'il faut toujours citer en pareille matière, semble avoir voulu nous indiquer, dans l'hymne qu'il consacre à Artémis, cette origine première de la sœur d'Apollon (2) :

« O Artémis, ô Déesse toujours vierge, Déesse qui « tuas Tityus, ton armure, ta ceinture et ton char « étaient d'or, tu donnas aussi des freins d'or à tes « biches. Mais en quels lieux menas-tu d'abord ce « char attelé d'animaux aux cornes brillantes? *En* « *Thrace, sur le mont Æmus, d'où l'orageux Borée* « *nous envoie les tristes frimas* : où coupas-tu ces

(1) Hérod., V, 7, *loco citato.*

(2) Je parle de l'origine la plus prochaine et n'ai aucunement l'intention de nier la parenté d'Apollon et d'Artémis avec les divinités védiques, parenté que M. A. Maury a si pleinement mise en lumière. — Cf. *Religions de la Grèce antique*, t. I, p. 151. — Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, 3e part., p. 995 et suiv.

« branches de pin? sur l'*Olympe de Mysie*. A quels
« feux allumas-tu ces nouveaux flambeaux? Aux
« feux inextinguibles de la foudre de ton père éter-
« nel. » (1)

Sur le coffre de Cypsélus, Artémis était peinte avec des ailes aux épaules, tenant de la main droite une panthère et de l'autre un lion (2) : ce qui nous reporte encore évidemment hors de la Grèce proprement dite, et au milieu de conceptions qui ne sont ni celles des Ioniens ni celles d'Homère (3).

A quelque point de vue que nous nous placions, que nous regardions l'Artémis du Nord ou que nous regardions l'Artémis d'Éphèse comme ayant fourni les éléments principaux de l'Artémis définitive, telle que l'hymne homérique nous la représente, telle que l'art nous l'a transmise (question que nous n'avons pas à soulever ici, et que M. Guigniaut a d'ailleurs trop parfaitement traitée pour que nous nous permettions de la toucher après lui (4)), que les premières légendes du cycle troyen se soient formées sous l'influence de l'une ou sous l'influence

(1) Callim., hymn. à Artémis.

(2) Paus., Élid., XIX.

(3) Nous ne parlons pas de l'Artémis arcadienne, d'ailleurs complètement distincte de la sœur d'Apollon (Cf. Maury, *Hist. des relig. de la Grèce ant.*, t. I, p. 153), parce que l'Arcadie, comme nous l'avons déjà remarqué, est presque entièrement en dehors du cycle homérique, et ne paraît avoir exercé aucune influence sur sa formation.

(4) Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re part.

de l'autre, qu'elles soient nées après ou avant l'époque où Apollon et Artémis se trouvèrent indissolublement unis, le rôle d'Artémis est tracé d'avance et indépendant de ces solutions diverses. Avec les Thraces comme avec les habitants des côtes de l'Asie-Mineure, isolée ou rapprochée d'Apollon, elle doit toujours combattre pour Ilion contre les Danaens, les Argiens, les Achéens, contre Héra, Athéné, Poseidon : les contrées où elle règne lui en imposent l'obligation.

Le personnage qu'elle joue dans l'Iliade est en parfait accord avec ce caractère.

Favorable aux Troyens comme Apollon, elle soigne Énée blessé de concert avec Latone (1); elle instruit dans l'art de tirer de l'arc le Troyen Scamandrios (2) : la Troyenne Laodamie (3) et la mère d'Andromaque fille d'Étion (4), ont succombé sous ses traits (non les traits de sa colère). Au vingtième chant elle combat Héra (5), elle excite et soutient Apollon, son frère, prêt à céder aux prières des Grecs (6), et est sévèrement traitée par l'épouse de Zeus (7). Partout en Grèce (excepté en Arcadie, où elle a un caractère spécial et n'est pas la sœur

(1) Il., V, 447.
(2) Il., V, 50.
(3) Il., VI, 205.
(4) Il., VI, 428.
(5) Il., XX, 70.
(6) Il., XXI, 467.
(7) Il., XXI, 481.

d'Apollon) elle est repoussée comme Apollon lui-même (1). C'est pour se venger du mépris des Curètes qu'elle a suscité la guerre de Calydon (2). Un seul passage de l'Iliade pourrait faire supposer qu'elle avait une enceinte sacrée dans le Nord de la Grèce : Eudore, chef des Myrmidons, était, dit Homère, fils de Polydama, *aimée d'Hermès (Dieu thrace d'ailleurs?),* qui l'avait vue danser dans un chœur d'Artémis (3).

Artémis, enfin, semble avoir encore conservé dans Homère quelque chose de sa rudesse première :

> ...ἐπεί σε λέοντα γυναιξὶν
> Ζεὺς θῆκεν, καὶ ἔδωκε κατακτάμεν, ἥν κ' ἐθέλησθα. (4)

(1) Il., IX, 539.

(2) Cf. Apollodore (I, 9, 15) raconte qu'elle frappa de même Admète, qui l'avait oubliée dans un sacrifice.

(3) Il., XVI, 176.

(4) Il., XXI, 484. — Cf. Il., XIX, 59. C'est aussi Artémis qu'Achille a implorée quand il a souhaité la mort de Briséis.

§ IX.

HERMÈS.

Hermès pouvait être du côté des Troyens aussi bien que du côté des Grecs. S'il est une des grandes divinités arcadiennes, il est, en effet, en même temps un Dieu thrace très-vénéré, *le Dieu des rois par excellence* (1). Comme divinité arcadienne, il est vrai, il devait être peu mêlé aux traditions épiques; comme Dieu des rois thraces, il était également étranger au cycle troyen. La Thrace presque tout entière était en dehors du débat, et nous avons fait remarquer l'hésitation des Thraces et d'Arès entre Agamemnon et Priam. Nous ne serons donc pas étonnés de voir Homère ne donner à Hermès qu'une très-petite place dans le poëme. Il combat pour les Grecs au vingtième chant (2), mais son rôle comme Dieu protecteur des héros est absolument nul. Quand, au vingt-quatrième chant, il usurpe les fonctions d'Iris (3), il est un Dieu de l'Olympe nouveau, il n'est plus le Dieu des vieilles légendes (4).

(1) Hérod., V, 7, *loco citato.* « Les Thraces n'adorent qu'Arès Dionysos et Artémis : *mais les rois honorent principalement Hermès, dont ils se croient descendus, et ne jurent que par lui.* »

(2) Il., XX, 72.

(3) Je n'insiste pas sur ce fait, parce que l'authenticité du chant vingt-quatrième ne me paraît pas prouvée.

(4) Voir les développements de cette idée dans le dernier chapitre : Récapitulation.

En trois circonstances, cependant, il agit comme divinité thraco-pélasgique : lorsqu'il donne à Pélops le sceptre des rois (1), rôle conforme au caractère que lui assigne Hérodote (2); lorsqu'il délivre Arès, gémissant dans les prisons d'Otus et Éphialtes, les géants de l'Ossa (3), vague souvenir peut-être de l'opposition des Pélasges aux fils d'Éole; lorsqu'enfin il enrichit le Troyen Phorbas, qu'il honorait d'une affection particulière : mais le fils de Phorbas, Ilionée, est tué par Pénélée sans que Hermès daigne le secourir. Il est difficile de dire quel lien rattachait Hermès à Phorbas (4).

Le rôle d'Hermès est si humble, au reste, qu'il mérite à peine de nous occuper. Il n'a pas plus de courage que de puissance : il fuit devant Latone :

> « Il est présomptueux de combattre une des épouses
> « de Zeus. » (5)

C'est un Dieu sacrifié. Heureux encore d'avoir échappé au sort de Pan, qui de grande divinité était descendu au dernier rang des génies.

(1) Il., II, 100.
(2) Remarquons que, suivant Strabon, les Phrygiens, autrefois *Bryges*, étaient une tribu thrace, et que Pélops était d'origine phrygienne.
(3) Il., V, 390.
(4) Il., XIV, 490.
(5) Il., XXI, 499.

§ X.

LATONE.

Latone n'est plus, comme les divinités qui précèdent, la divinité d'une race, d'une tribu, d'une contrée spéciale. Elle se présente immédiatement à nous comme la mère d'Artémis et d'Apollon; la personnification de la Nuit (1), produisant successivement les deux astres frères, la Lune et le Soleil, caractères qu'Ot. Muller, comme le fait remarquer M. Guigniaut (2), n'avait pas suffisamment saisis, et qu'Hésiode indique clairement lorsqu'il représente Latone entourée d'un voile de couleur sombre (3). Latone ne peut donc avoir d'autre rôle que celui qu'elle partage avec Artémis et Phœbus.

C'est elle, en effet, qui soigne Énée, confié par Aphrodite à Artémis (4). Au vingtième chant elle est opposée à Hermès, qui pâlit devant elle (5).

Latone n'a pour ainsi dire de personnalité que dans l'épisode de Niobé; mais nous sommes encore au vingt-

(1) Latone, en grec, Λητώ de λανθάνω, λαθεῖν, être caché.

(2) Cf. Guigniaut, note du liv. IV, *Relig. de l'antiq.*, p. 995.

(3) Hésiod., Théog., v. 406, 921. — Cf. Maury, *Histoire des relig. de l'antiq.*, t. I, 149.

(4) Il., V, 345.

(5) Il., XX, 72; XXI, 499.

quatrième chant, et cet épisode est, de tout ce chant déjà contestable, la partie la plus sujette à contestation. Nous n'en pouvons donc rien conclure.

Remarquons cependant que Niobé nous transporte encore à Sipyle, c'est-à-dire en Asie. Niobé est fille de Tantale. Nous sommes toujours au milieu des défenseurs d'Ilion.

§ XI.

THÉTIS.

Thétis est beaucoup plus digne de notre attention ; elle nous offre, en effet, un remarquable exemple d'une Déesse locale restée en dehors de l'Olympe, négligée des Grecs comme divinité après l'âge homérique, sans culte, sans temple, si ce n'est en Thessalie, et qui cependant, par ses rapports avec Pélée et Achille, continue à jouer un rôle important, qui grandit même, en s'altérant, plutôt qu'il ne diminue d'âge en âge. Thétis reste un des thèmes favoris de la poésie, longtemps après que la Déesse n'a plus aucune autorité religieuse. Hésiode marque la transition : au début de la théogonie, Thétis est encore une des vieilles Déesses, une des Océanides (1) ; à la fin, elle n'est plus que la mère d'Achille.

« Fécondée par Pélée, Thétis aux pieds d'argent
« fit naître un guerrier formidable, Achille au
« cœur de lion. » (2)

Hésiode semble en tout indépendant d'Homère ; on peut croire qu'il ne l'a pas connu. Nous devons donc regarder

(1) Hésiod., Théog., 244.
(2) Hésiod., Théog., 1006.

son témoignage comme une première preuve de l'existence de la légende en dehors de l'influence ionienne.

Une autre preuve plus frappante encore, ce sont les allusions que le poëte fait lui-même à des détails connus de tous et qu'il croit inutile de reproduire. Les noces de Pélée, la volonté de la Déesse forcée par Zeus, son secret dépit, sont plutôt légèrement indiqués que développés par le poëte : il fait un indirect appel aux souvenirs du peuple (1). Peut-on supposer qu'Homère ait inventé la fable qui veut que Thétis ait protégé Zeus contre Poseidon, Pallas et Héra (2), ait accueilli Dionysos se précipitant dans les ondes (3), et offert à Héphæstos, pendant neuf ans, un secret asile (4)? Ce serait le cas de dire avec Héraclite :

ἠσέβησε εἰ μὴ ἠλληγόρισε Ὅμηρος.

Mais si la légende de Thétis était déjà si développée, s'il est vrai que son culte, qui ne paraît céder que lentement la place à ceux de Zeus et de Poseidon, fut longtemps florissant aux environs du Pélion, sur les bords de la mer aux flots retentissants où elle habitait avec son père le vieux Nérée, pourquoi ne pas accepter comme fruit de l'imagination populaire la légende d'Achille tout

(1) Il., *passim.*
(2) Il., I, 396.
(3) Il., VI, 136.
(4) Il., XVIII, 394.

entière, telle qu'Homère nous l'a donnée? Sa mort précoce sous les coups d'Apollon, prédite par Thétis; sa colère, son amitié pour Patrocle, sa querelle avec le Roi des Rois, sa douleur à la mort de son ami, ses chevaux divins, ses vengeances n'appartiennent pas à Homère, c'est la tradition qui les lui donnait. Dans l'Iliade il y a une Achilléide, et c'est dans ce sens surtout que l'Iliade est le poëme de la colère d'Achille :

Μῆνιν ἄειδε θεὰ Πηληιάδεω Ἀχιλῆος.

C'est ainsi que le poëme de Renaud précéda *La Jérusalem* du Tasse.

De ces faits nous ne pouvons avoir de preuves; nous avons au moins de grandes présomptions. La Thessalie conserva toujours une ville du nom de Thétis. Θετίδειον · πόλις Θεσσαλική · ἀπὸ Θέτιδος (1), écrit Hellanicus.

C'est dans le voisinage de Pharsale, dit Strabon, que se trouve le Thétidium, lieu dont la dénomination autorise à croire qu'il appartenait à Achille (2). Euripide nomme également la ville de Thétis (3). Thétis est tout entière en Phthiotide à l'époque voisine de la rédaction de l'Iliade, à l'époque où Hésiode donnait dans son poëme si peu de place à la Déesse : quel intérêt eût donc eu Homère à en faire un des acteurs principaux de son drame?

(1) Hell., 100.
(2) Strab., IX, p. 491.
(3) Eurip., Androm., v. 20.

Pourquoi, répéterai-je encore, Homère Ionien, chantant une expédition partie d'Argos sous la conduite des Atrides et où les Argiens jouent le grand rôle, aurait-il détourné notre attention loin des chefs principaux pour la concentrer sur un Phthien, un Myrmidon, un irréconciliable ennemi des Atrides, un irréconciliable ennemi d'Apollon, divinité adoptée désormais par l'Ionie? Est-ce le caractère poétique et épique du héros et de sa mère à la fois qui a charmé le poëte? S'est-il emparé d'une vieille fable oubliée pour lui redonner la vie et l'immortalité au souffle de son génie? Mais pourquoi cette fable thessalienne, éolienne si l'on veut, n'est-elle pas isolée dans le poëme? Pourquoi toutes les vieilles légendes que rappelle le vieil Homère nous reportent-elles, comme malgré nous et malgré lui, aux mêmes contrées, aux mêmes lieux? En Phthiotide (1), à Éphyre (2), à Iton (3), à Tricca (4), au milieu des gorges de l'Ossa et des forêts du Pélion (5), chez les Phlégyens (6), les Centaures (7) et les Lapithes (8)?

C'est en Thessalie, dans le palais de Pélée, que Nestor a entendu chanter la gloire des anciennes familles; c'est

(1) Il., I, 155; II, 683; IX, 253, 363, 475; XIX, 323, 330.
(2) Il., XIII, 301.
(3) Il., II, 696.
(4) Il., II, 729; IV, 202.
(5) Il., II, 757; XVI, 144; XXI, 591.
(6) Il., XIII, 302.
(7) Il., XI, 831.
(8) Il., I, 266; XII, 128, 181.

là que Pélée aimait à lui faire redire le nom de ces vaillants héros (1). Pour les voir, Nestor avait dû quitter la Messénie; il était parti de Pylos, *cette terre lointaine* (2), et dans un exil volontaire s'était mêlé aux plus illustres guerriers. C'est alors qu'il avait connu Pirithoüs, Dryas, Cénée, Exadius et le divin Polyphême (3). Cherchez à établir la généalogie des héros d'Homère; aucun n'a ses racines dans le Péloponèse. Les chefs sont des descendants de Tantale (4); leurs soutiens immédiats n'ont pas d'ancêtres illustres. Toutes les vieilles gloires appartiennent à la Grèce du Nord : Esculape (5), Gouneus (6), Éolos (7), Chiron (8), Ménætius (9), Admète (10), Prothoos (11), Pélias (12), Coronos (13), Otus et Éphialtes (14), enfin Pélée (15).

C'est à la Thessalie que se rattachent encore, par leur

(1) Il., VII, 127.
(2) Il., I, 2, 69. ἐκ Πύλου ἐλθών, τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης.
(3) Il., I, 263.
(4) Il., II, 104. — Cf. Od., XI., 583.
(5) Il., IV, 144; XI, 517; II, 731.
(6) Il., II, 755.
(7) Il., VI, 154.
(8) Il., IV, 219; XI, 831; XVI, 143; XIX, 390.
(9) Il., XI, 765; XVI, 14.
(10) Il., II, 714; XXIII, 289, 391, 532.
(11) Il., II, 759.
(12) Il., II, 715.
(13) Il., II, 746.
(14) Il., V, 385.
(15) Il., XVI, 275; XX, 206; XXI, 189; XXIII, 84, etc.

père, Nélée (1), Sisyphe (2), Bias (3), Mélampe (4), Glaucus (5), Bellérophon (6), Actor (7) et Augias (8). Et les héros de la guerre eux-mêmes, Achille, Patrocle, Eumèle, Machaon, Podalire, Philoctète, Eurypile, Médon, Polypète, Antiloque, Ctéatus, Amphimaque, Tlépolème, les plus valeureux et les plus aimés des poëtes, ne sont-ils pas Thessaliens ou de souche thessalienne? Le Pinde, l'Olympe, Tempé, les rivages d'Iolcos et les forêts du Pélion, voilà bien le pays des fables, le centre de l'âge héroïque, la patrie première et le naturel théâtre de tous les récits de la jeune Grèce. Homère a reçu et accepté ces récits, travail multiple et lent de l'imagination populaire. Il leur a seulement prêté son style incomparable, son bon sens, sa sobre et forte sensibilité, et ce tact ionien qui sait en tout choisir la mesure exacte et ne choquer jamais aucun scrupule de saine raison ou d'harmonie.

Achille est le héros type d'une terre féconde en héros :

(1) Nélée, fils de Tyro et de Poseidon, chassé de Thessalie par Pélias, son frère.

(2) Fils d'Éolos et d'Énarète, frère de Tyro, quitte la Thessalie pour aller fonder Éphyre (Corynthe).

(3) Fils d'Amithaon, petit-fils de Créthée et de Tyro, Éolide des environs d'Iolcos.

(4) Frère de Bias.

(5) Fils de Sisyphe.

(6) Fils de Glaucus.

(7) Fils d'Hyrmine, Éolide, fille de Nélée.

(8) Augias, frère d'Actor.

que son rôle ait été ou non important dans la guerre, l'imagination populaire l'avait élevé au premier rang, bien avant qu'Homère eût songé à chanter sa gloire : Thétis est inséparable d'Achille : son rôle, comme celui du héros, était tout tracé (1).

(1) Tout tracé dans ses traits généraux, comme Virgile trouvait tout tracé par la tradition le caractère d'Énée, pouvant y changer beaucoup à titre de poëte et d'artiste, mais dans un cercle limité, et à la condition de ne pas trop altérer le type primitif et traditionnel.

§ XII.

LE XANTHE.

Faut-il maintenant parler du Xanthe? Nous sommes toujours embarrassé en retournant au milieu des Troyens. Si Latone avait déjà un caractère allégorique assez sensible et semblait une divinité moins personnelle et moins vivante que les autres, le Xanthe est bien plus manifestement encore le fleuve de la Troade personnifié. Le Dieu et le fleuve se confondent tellement dans l'Iliade, qu'il semble impossible de les séparer :

« Sans doute le violent Achille renversait encore « un grand nombre de Péoniens si le fleuve indi« gné, et *sous la figure d'un mortel, n'eût fait en« tendre cette voix du sein de ses profonds abîmes :* « O Achille, tu l'emportes sur tous les hommes par « tes exploits funestes, car les Dieux ne cessent de « te protéger : si le fils de Cronos t'a permis d'ex« terminer tous les Troyens, du moins exerce loin « de moi tes ravages dans la plaine; *car déjà mes « ondes chéries se remplissent de cadavres.* » (1)

(1) Il., XXI, 210.

Dans le combat des Dieux, c'est Héphæstos qui s'oppose au fleuve irrité : le feu et l'eau sont en présence :

« Lève-toi, mon fils, dit Héra; nous savons que « c'est contre toi que combat le Xanthe impétueux : « prête-nous ton secours, fais briller à l'instant tes « nombreuses flammes; moi, j'enverrai au sein « des mers le Zéphyr et le violent Notus pour ex- « citer une violente tempête. » (1)

Cette manière de concevoir la lutte des Dieux est bien rare dans l'Iliade. Nous y reviendrons. La main du poëte nous paraît ici particulièrement visible; mais le Xanthe n'en joue pas moins le rôle qui lui convient comme Dieu local et comme Dieu troyen.

(1) Il., XXI, 330.

§ XIII.

ZEUS.

Ce n'est point sans raison que nous avons différé jusqu'ici de parler de Zeus. Zeus est assurément la plus grande divinité de l'Iliade; mais ce n'est pas au même titre que les autres. Tandis que l'importance des autres se mesure sur le nombre et la valeur des influences locales qu'elles ont exercées, sur la force et la ténacité de leurs haines et de leurs préférences, Zeus se distingue, au contraire, par son impartialité, sa justice, son calme majestueux. Zeus est vraiment le Dieu du ciel et de la terre, le maître du monde, habitant successivement tous les lieux sans se fixer à aucun, parce qu'aucun n'a le droit de s'approprier sa divine majesté. Ce n'est pas seulement le Dieu Panhellénien par excellence (1), c'est le Dieu de l'Ida (2) aussi bien que le Dieu de l'Olympe (3) et celui de Dodone (4). Tel est le premier, le plus saillant caractère de Zeus.

(1) Paus., Attiq., XLIV, *in fine*. « On dit que la Grèce étant affligée d'une grande sécheresse, Éaque, d'après un certain oracle, offrit un sacrifice à *Zeus Panhellénien*, que l'on adorait à Égine. »

(2) Il., XVI, 605. ὅς Διὸς Ἱρεὺς Ἰδαίου ἐτέτυκτο. — Cf. Il., XXIV, 290.

(3) Il., XVI, 282. Ὀλύμπιος. — Cf. Odys., I, 60.

(4) Il., XVI, 233. Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε.

Les vieilles enceintes des Dieux pélasges étaient placées en des lieux solitaires, pour être un lien commun entre différentes tribus éloignées : aucune ne devait usurper la direction du sanctuaire. Le Lycée, Éleusis, l'Héréum d'Argos, le temple d'Athéné à Alalcomènes, celui de Thémis, puis d'Apollon à Delphes, de Poseidon à Calaurie, eurent ce caractère : de très-loin on venait leur rendre hommage : l'influence de chaque divinité s'étendait ainsi avec l'extension de chacune des branches de la souche hellénique. Tandis que Poseidon attirait à lui la famille éolienne, les Doriens se groupaient autour d'Apollon, les Ioniens autour d'Athéné. Un Dieu plus puissant encore devait jouer le même rôle auprès de tous les fils d'Hellen, Doriens, Éoliens, Ioniens, Achéens. N'étant d'aucune tribu, d'aucune race, d'aucune contrée, symbole de l'unité grecque, ce Dieu devait, à la fin, dominer tous les autres et devenir leur chef à la fois et leur père, Ζεὺς πατήρ.

Cette conception d'un Dieu souverain était au fond de la conscience de toutes les races aryennes. « Tous les « peuples de souche indo-européenne, dit M. Maury dans « sa remarquable *Histoire des Religions de la Grèce* (1), « paraissent avoir reconnu un Dieu suprême, roi du fir- « mament, présidant aux phénomènes célestes, armé de « la foudre, et livrant aux ennemis de la lumière, aux

(1) T. I, p. 52.

« Dieux des nuages, de l'obscurité, de la terre et des « montagnes, un combat incessant. » C'est le Dyaushpitar du vieux Panthéon indien, le Diespiter, Jupiter des Pélasges d'Italie comme le Dzeus, Zeus des Hellènes.

Mais cette idée vague et pleine de grandeur ne pouvait se formuler nettement et prendre un corps pour ainsi dire que quand ce Dieu supérieur serait devenu réellement le père de toutes les autres divinités incomplètes, en les réunissant comme une famille autour de sa toute-puissance. C'est à ce résultat que devait arriver un peuple artiste et philosophe à la fois, conduit par ce besoin instinctif d'unité qui le poussait en même temps à recueillir les souvenirs obscurs de son histoire pour en faire jaillir l'Iliade. Les poésies d'Homère me semblent avoir particulièrement contribué à arrêter définitivement les traits imposants de Zeus. Étudiez le Zeus de l'Iliade, dégagez cette majestueuse figure des quelques vieilles fables qu'elle traîne après elle comme un lambeau des âges de barbarie, vous aurez devant vous, ou peu s'en faut, le Dieu de Phidias, d'Anaxagore et de Platon.

Le caractère de Zeus ne semble même réellement fixé que dans l'Iliade. Avant Homère (1), après lui longtemps encore, dans l'esprit des peuples, tous les Dieux

(1) Il est très-vraisemblable que les Ζεύς de Dodone, du Lycée et de Crète, qui furent identifiés dès l'époque la plus reculée, n'étaient pas primitivement identiques. — Cf. Maury, *Relig. de la Grèce antiq.*, I, p. 53, 266. — Cf. Hérod., I, 87; I, 109.

souverains furent des Zeus. Leurs attributs de souveraineté, de maîtres de la foudre et des nuages, semblent avoir été souvent les seuls points de contact qu'ils eussent avec le Dieu de l'Olympe. Ζεὺς Δωδωναῖος (1), Ζεὺς Λαφύστιος (2), Ζεὺς Λυκαῖος (3), Ζεὺς Πέλωρος (4), Ζεὺς Ἰδαῖος (5), Ζεὺς Ἀπεσάντιος (6), Ζεὺς Λαβράδευς (7), Ζεὺς Κάσιος (8), Ζεὺς Ἀφέσιος (9), Ζεὺς Καππιώτας (10), Ζεὺς Ὑμήττιος (11), Παρνήθιος (12), Ἀγχέσμιος (13), Λαρισσαῖος (14), Κόνιος (15), Κοσμήτας (16), Μειλίχιος (17), Στράτιος (18), Κάριος (19), Ζεὺς Πανελλήνιος enfin, et Ὀλύμπιος, sans compter mille autres encore. Chez les Perses, les Assyriens, les Mèdes, les Celtes, les Grecs reconnaissaient un Ζεύς.

(1) Il., XVI, 233, *loco citato.*
(2) Paus., Béot., XXXIV.
(3) Paus., Arcad., II, 1. — Cf. Callim., H. in Jovem., v. 4.
(4) Athén., XIV, p. 639.
(5) Il., XVI, 605, *loco citato.*
(6) Paus., Attiq., XV.
(7) Cf. Millin., I, p. 9; Médaill. de la Biblioth. Impériale, XXIII, 3. — Cf. Strab., XIV, p. 659.
(8) Millin., I, p. 9.
(9) Paus., Att., XLIV.
(10) Paus., Lacon., XXII, sous la forme d'une pierre, ἀργὸς λίθος.
(11) Paus., Attiq., XXXII.
(12) Paus., Attiq., XXXII.
(13) Paus., Attiq., XXXII.
(14) Paus., Corinth., XXIV. — Cf. Strab., XIV, p. 649.
(15) Paus., Attiq. XL.
(16) Paus., Lacon. XVII.
(17) Paus., Corinth., IX, statue en forme de pyramide.
(18) Strab., XIV, p. 659.
(19) Hérod., I, 171. — Cf. Strab., XIV, p. 659. Dieu particulier aux Cariens de Mylasa.

Ζεὺς habitait ordinairement les hauts lieux. Presque tous les temples que nous venons de citer avaient ce caractère; c'était le Dieu très-haut, ὕπατος, ὕψιστος, très-grand et très-auguste, μέγιστος, κύδιστος, avant d'être, comme dans Homère, le père des hommes et des Dieux (1). Un Dieu perdu ainsi dans son élévation même dut rarement jouer un rôle dans les légendes locales primitives. Au-dessous de lui se trouvait toujours quelque divinité plus rapprochée des hommes, plus directement chargée des affaires de la contrée, et qui agissait sous la haute et générale protection du très-haut. Ζεὺς ne semble guère intervenir dans les plus anciens récits que pour consacrer et légitimer, par son adoption, des Dieux ou des héros nouveaux ou non encore généralement acceptés par les races grecques; Artémis, Apollon, Dionysos, Hercule, Persée : c'est la source ordinaire de toutes les histoires scandaleuses des poëtes.

Plus le cercle de la poésie épique s'étendit, plus les chants devinrent *nationaux* de particuliers qu'ils étaient d'abord, plus Zeus dut revêtir ce caractère d'impartialité, sans lequel tout poëme eût été impossible : qui eût osé résister à Zeus? Le rôle du grand Dieu de l'Olympe se trouva dès lors de moins en moins tracé d'avance; le chantre eut toute liberté et put, à sa fantaisie, faire planer au-dessus des choses humaines cette secrète et redoutable

(1) Il., VIII, v. 48. πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.

influence du maître des Dieux. Mais pour oser mettre Zeus en scène, pour dessiner et animer cette grande et sublime figure, il fallait un génie à la hauteur d'une telle tâche; il fallait le pinceau d'Homère. Je me figure qu'avant lui bien peu d'Aèdes avaient osé, dans leurs chants, faire intervenir le Dieu suprême. Cette grande image ne se pouvait mouvoir que dans une Iliade : renfermez-là dans un *èpos* étroit comme la Dolonie, il n'y aura plus ni proportion ni harmonie dans l'œuvre; Arès, Athéné suffisaient à un pareil cadre : l'œuvre eût paru indigne des regards du Dieu olympien.

L'étude de Zeus, qui devrait tenir la première place dans un travail complet sur les Dieux d'Homère, est donc, au contraire, presque en dehors du sujet que nous traitons ici. Nous ne trouvons Zeus nulle part dans les éléments primitifs du poëme, tels que nous les entrevoyons. Zeus, dans l'Iliade, ne tient aux traditions et au passé que par les mythes obscurs (1) que rappelle Homère, mais qu'il ne comprenait peut-être déjà plus. Le rôle de Zeus n'est pas imposé au poëte comme celui de Héra, d'Apollon, d'Athéné, de Poseidon; c'est un rôle créé.

Zeus pourtant avait, ce semble, dans les âges antéhomériques, chez certaines tribus au moins, une attri-

(1) Par exemple, Il., XV. 18, où Zeus rappelle à Héra qu'il l'a suspendue au ciel après lui avoir chargé les pieds de deux enclumes et lui avoir attaché les mains avec une chaîne d'or. — Cf. Il., I, 399; V, 392; XIV, 201.

bution spéciale, dont la trace se retrouve dans le poëme. Il était le Dieu des rois (1) : les rois, sans aucune filiation avouée, sont encore appelés ses fils dans l'Iliade : Διογενεῖς :

σκηπτοῦχος βασιλεὺς, ᾧτε Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν (2)

comme cela était, dit-on, chez les Germains et les Scandinaves, où la première classe, la classe royale, descendait directement d'Odin, et où chacun des membres priviligiés du grand corps teutonique était appelé fils d'Odin.

Comme conséquence de ce principe, Zeus, dans le poëme, a des fils et des petits-fils sur la terre; mais il en a dans les deux armées, et il suit leur destinée avec un égal intérêt. Sarpédon semble lui être plus cher qu'Éaque lui-même.

D'une divinité religieusement supérieure aux autres, mais poétiquement indéterminée, l'épopée homérique a fait le roi de l'Olympe. Poétiquement, Homère a innové, en restant toutefois fidèle à la tradition religieuse.

(1) Comme Hermès chez les Thraces. — Cf. Il., I, 489.
(2) Il., I, 279.

CHAPITRE III.

DES DIEUX NOMMÉS DANS L'ILIADE, MAIS QUI NE JOUENT AUCUN ROLE ACTIF DANS LE POEME

Il serait inutile de descendre dans ces recherches jusqu'aux plus petites divinités. Leur rôle est trop peu important et trop partiel pour nous offrir l'occasion de remarques générales, et nous aurions épuisé le cercle de ces études spéciales sur chaque Dieu si nous ne devions encore nous efforcer de rendre compte d'un fait assez singulier, à savoir, du silence presque complet gardé par Homère au sujet de quatre divinités très-puissantes, dont la personnalité, depuis lui, et malgré cet apparent dédain, ne fit que grandir : Hadès, Déméter, Dionysos, Esculape.

HADÈS.

Nous nous expliquons assez facilement pourquoi le poëte évite de faire appel à la puissance de Hadès. Hadès

est le Zeus souterrain, l'invisible, comme son nom l'indique. La terreur qu'il inspirait rendait sans doute peu soucieux de le mêler aux légendes ordinaires. Gais, sociables, humains, peu enclins à la mélancolie, les Grecs devaient, dans leurs récits, donner peu de place au sombre Dieu des morts. Il est à remarquer d'ailleurs, à l'honneur des Hellènes, qu'ils adorèrent toujours plus volontiers les êtres dont ils croyaient pouvoir attendre des bienfaits que ceux dont ils avaient à redouter et à détourner la colère. Le singulier royaume d'Aïdonée en Épire, quoique renfermant des détails géographiques exacts, semble en dehors des traditions nationales précises. Homère ne devait donc avoir aucun motif de donner un rôle sérieux à un Dieu que les vieux Aèdes avaient toujours craint de mêler à leurs récits, et qui n'avait par conséquent ni poétiquement ni historiquement de rôle traditionnel. Hadès reste dans l'Iliade le Dieu des morts. Il est inutile d'insister pour montrer que ce n'était point une divinité épique.

DÉMÉTER, DIONYSOS ET ESCULAPE.

On ne saurait donner, selon nous, la même explication de l'absence complète de Dionysos, de Déméter et d'Esculape dans les principaux évènements du poëme. Les attributions des premiers, répète-t-on généralement, les mettaient en dehors de l'épopée. La Déesse des moissons,

le Dieu du vin n'ont point de place auprès d'Achille, de Diomède et d'Hector. C'est se faire une idée fausse des divinités de l'époque primitive. Si l'Iliade ou les chants plus anciens qui lui ont donné naissance s'étaient développés en Thrace, dans les gorges de l'Hémus, du Rhodope et de l'Orbélos, où Dionysos avait son oracle (1), Dionysos eût joué certainement un rôle important dans la guerre. Si les tribus arcadiennes, dont Déméter-la-Noire était la grande Déesse, avaient pris plus de part au mouvement qui entraînait une partie des populations du Péloponèse vers les côtes d'Asie, Déméter, comme Athéné, aurait eu ses protégés, et animé de sa présence, au moins comme Héra, si elle eût dédaigné de combattre, les guerriers implorant son secours. Hermès, dans le principe, était aussi bien que Déméter une divinité agricole et pastorale; Hermès n'a rien de noble et de guerrier : Déméter est même assurément beaucoup plus grave; la poésie épique n'a pas rejeté cependant, elle a mis seulement au second rang le Dieu pastoral. Si Homère a laissé dans l'ombre Dionysos, Déméter, Esculape, ce n'est donc pas à cause de leurs attributions trop peu belliqueuses, c'est que ces divinités ne jouaient réellement aucun rôle dans les légendes populaires du cycle troyen.

(1) Eurip., Hécube, v. 1267. — Cf. Plut., *Vie d'Alex.*, ch. 3, et surtout Lobeck Aglaophamus, p. 294, où le fait est parfaitement mis en lumière à l'aide de textes nombreux.

Nous avons déjà fait remarquer, en effet, que les légendes épiques originales, et remontant aux époques primitives, sont très-rares dans le Péloponèse, où Déméter était particulièrement adorée. Le mont Élæus, où se trouvait l'antre de la Déesse, aux environs de Phigalie, n'est pas nommé dans l'Iliade. En Argolide, Déméter se trouvait en présence de Héra; en Thessalie, en présence d'Athéné et de Poseidon. De tous côtés, Déméter était donc éclipsée par ses redoutables rivales. Il est même à croire qu'elle était encore alors la Déesse des races vaincues, attachées au sol et cultivant pour les vainqueurs (1). Les Aèdes qui chantaient dans les palais des rois et des grands n'avaient garde de glorifier cette sévère et rude Déesse des tribus soumises, peu mêlées d'ailleurs, dans la réalité comme dans les souvenirs, aux luttes sanglantes de l'âge héroïque. Déméter ne reprit d'importance qu'après le retour des Héraclides par le culte régénéré d'Éleusis, sous l'influence thrace des Eumolpides (2).

Dionysos n'avait pas encore franchi l'Olympe. Les po-

(1) Comme furent plus tard les κακὸι, *les lâches* à Mégare; les Conipodes, *hommes aux pieds poudreux* à Epidaure; les Gymnésiens, *hommes nus* à Argos; les Catonacophores, *porteurs de peaux de brebis;* les Corynéphores, *porteurs de bâtons* à Sicyone; les Pénestes, *pauvres* en Thessalie; les Clarotes, *tirés au sort en Crète;* les Periéques et les Hilotes à Sparte. Cette coexistence presque partout en Grèce de la race conquérante et de la race conquise explique bien des traditions mythologiques.

(2) Hérod., II, 171.

pulations thraces qui l'adoraient n'étaient sans doute pas celles qui avaient suivi Rhésus au-delà du Bosphore. C'était l'époque où Lycurgue forçait le Dieu à se précipiter dans les flots de la mer de Thrace (1).

Esculape, représentant d'une école celèbre aux environs de Tricca, en Thessalie, était à peine divinisé.

« Va, Talthybius, va, dit Agamemnon, chercher au
« plus vite Machaon, le fils mortel d'Esculape. »

Faut-il comprendre fils mortel d'Esculape Dieu, se demande Pausanias (2)? C'est en tout cas tout ce qu'Homère dit de la divinité du fils de Coronis. Esculape, dans les traditions homériques, n'était donc pas encore identifié avec le Dieu phénicien Aschmoun ou Esmoun, dont le serpent était le symbole (3).

Deux ou trois cents ans plus tard, Déméter, Esculape, Dionysos étaient devenus des Dieux bien plus puissants que Thétis, qu'Arès, Hermès, Latone, le Xanthe. Artémis et Apollon trônaient aux lieux où l'un avait été berger chez Admète, où l'autre avait vu les Curètes mépriser sa puissance. Delphes était le centre politique de la Grèce; l'on y chantait le second hymne à Phœbus.

(1) Il., VI, 130.

(2) Paus., Corinth., XXVI *in fine*.

(3) Voy. Maury, *Hist. des Relig. de la Grèce antiq.*, t. I, p. 451, et *Revue Arch.*, t. III, p. 764, article du même.

Tandis qu'on commençait à oublier dans la Grèce proprement dite Ortygie et Claros, les initiés déployaient déjà leurs flots pressés sur la *voie sacrée* d'Éleusis. Homère assista peut-être à ce spectacle; livré à sa seule imagination, il eût donc dû chanter tous ces Dieux. Mais Homère était, dans l'Iliade au moins, le poëte du passé; il ne peignait pas le présent, il chantait l'histoire : c'est une question de date et de géographie mythiques; ce n'est ni une question d'attribution de divinités, ni une question d'art. Ajoutons que, même au xe ou ixe siècle, Homère Ionien était peut-être bien loin de Thèbes, d'Épidaure, d'Éleusis, les villes saintes de Dionysos, de Déméter et d'Esculape, pour porter aux divinités qu'on y adorait un très-vif intérêt. Rien ne nous dit que ces Dieux eussent conquis à cette époque, en Ionie, une importance assez grande pour nécessiter, dans l'esprit du poëte, une modification aux antiques traditions des Aèdes, ses prédécesseurs et ses maîtres. L'Odyssée, poëme beaucoup moins historique et beaucoup moins épique que l'Iliade, portant par conséquent beaucoup plus fortement l'empreinte du siècle où il prit naissance, ne s'occupe pas beaucoup plus des Dieux dont nous parlons. Athéné, Poseidon, Apollon, c'est-à-dire les Dieux plus spécialement ioniens, y jouent presque seuls un rôle. C'est à nos yeux une sorte de confirmation des réflexions précédentes. Le caractère agricole ou pastoral de Déméter et de Dionysos

ne suffit plus, en effet, à expliquer leur exclusion de toute intervention sérieuse dans l'Odyssée. On doit donc croire qu'Homère n'a pas eu besoin d'écarter ces divinités comme indignes d'une aussi haute poésie que la sienne; elles étaient naturellement, par les conditions antérieures de leur culte, en dehors de l'Iliade.

§ I.

Des traditions, des Dieux et des héros complètement étrangers à l'Iliade.

Mais Homère n'a pas seulement laissé dans l'ombre certaines divinités puissantes; il est des traditions des Dieux, des héros très-anciens et d'une réelle importance pour la connaissance de la civilisation primitive de la Grèce, qu'il ne connaît pas ou ne semble pas connaître. Ni l'Iliade, ni même l'Odyssée ne parlent de Vesta, des Muses, de Pan, d'Hécate, d'Hellen, de Deucalion, de Prométhée, de Pélasgus, de Cécrops, de Danaus, d'Orphée, de Musée, de Linus d'Olympos de Bacis, de Midas, d'Olen, de Pamphus, des Sibylles, des Oracles (χρησμοί (1)), des Tympana, des Crotales, des Expiations et des Mystères (2). Est-ce à dire que ces Dieux, ces héros, ces institutions, ces coutumes étaient complètement incônnus à

(1) Pausanias semble avoir compris que les *oracles* proprement dits n'étaient pas une habitude de la tradition homérique, quand il dit à propos d'Amphiaraus, Attiq., XXXIV *in fine* : χωρὶς δὲ πλὴν ὅσους ἐξ Ἀπόλλωνος μανῆναι λέγουσι τὸ ἀρχαῖον, μάντεών γ' ὀυδεὶς χρησμολόγος ἦν, ἀγαθοὶ δὲ ὀνείρατα ἐξηγήσασθαι καὶ διαγνῶναι πτήσεις ὀρνίθων, καὶ σπλάγχνα ἱερῶν.

(2) Les anciens ont remarqué qu'on ne trouvait pas dans Homère les mots suivants : Θησαυρός, πλῆκτρον, πνεῦμα, πλοῖον, τύχη, τύραννος, χλαμύς. Il est à noter que la chlamyde était à l'origine le vêtement

la Grèce héroïque, plus récents que les traditions épiques, plus récents que l'Iliade, qu'Homère même? Lobeck (1) s'appuie sur le silence d'Homère pour conclure qu'Orphée n'a pas existé. Comment Homère aurait-il pu ignorer l'existence d'un si grand poëte, et, s'il l'avait connue, comment n'en eût-il pas parlé? C'est le raisonnement d'un grand nombre de critiques, qui voient dans Homère le représentant des plus vieilles traditions helléniques. Ils comprennent mal, selon nous, ils posent mal la question. Ne serait-il pas plus juste de dire que l'Iliade et l'Odyssée, échos de l'âge héroïque de la Grèce, ne nous le représentent pas tout entier? L'Iliade, pour ne parler ici que du sujet qui nous occupe, laisse en dehors de son cadre l'Illyrie, la Thrace presque toute entière, une grande partie de l'Épire, la Laconie, l'Attique et l'Arcadie. Sur tous ces pays, ce que dit le poëme est vague, incertain, confus : rien, dans les éléments qui constituent l'Iliade, ne peut être avec vraisemblance rapporté à ces contrées comme à leur source première et native. Les divinités thraces, Dionysos et Hermès, les héros thraces, Œagre, Diomède le Bistonien, Térée, sont, aussi bien qu'Orphée, étrangers au cycle épique d'Ionie. Homère ne s'inquiète pas plus de Lycaon, de Nyctimus, de Callisto,

des populations de l'Illyrie; il fut adopté plus tard par les Thessaliens, puis par la cavalerie athénienne. — Cf. Ot. Muller, Doriens, liv. II, ch. 2, § 4.

(1) Lobeck, Aglaoph., I, p. 316.

d'Aphidas, d'Azan que de Déméter-la-Noire ou de l'Hermès Arcadien. Quelle singulière prétention que de vouloir tout trouver dans Homère comme dans un vulgaire compilateur? L'auteur de l'Iliade n'a jamais voulu grouper artificiellement toutes les traditions de la Grèce, jamais il n'a tenu à honneur d'enfermer dans ses poëmes tout ce que chaque courant isolé, sorti de la source commune, entraînait avec soi. Il a recueilli les légendes et les faits qui s'étaient groupés d'eux-mêmes sous des influences analogues et par le mélange naturel de certaines races et de certaines tribus; il a mis en œuvre les matériaux préparés, il n'a point exhumé à plaisir ou quêté au loin des traditions existantes, mais d'un autre ordre et sans intérêt présent pour le groupe de tribus qu'il représentait. La tradition sur Orphée n'est pas plus nécessairement postérieure à Homère que le cycle des Argonautes, ou la fable de Prométhée, une des plus vieilles assurément de la vieille Théogonie grecque, que la tradition si originale du déluge touchant, nous n'en doutons pas, par ses origines, aux souvenirs du déluge biblique lui-même.

Tout ce monde merveilleux, chargé de nuages encore, mais d'où par instants jaillit la lumière, est le contemporain, le frère, le frère aîné peut-être, parfois, du monde homérique. Si nous pouvions rendre un jour à chaque branche des races grecques le flot d'idées et de souvenirs qui lui appartient, avant que tout se soit perdu dans l'immense océan hellénique, nous nous ferions une toute

autre idée de la Grèce primitive (1). A nos yeux coexistèrent à cette époque, pour ne se mêler que tardivement et à une date postérieure aux temps homériques, plusieurs civilisations bien voisines encore de la barbarie sans doute, mais relativement avancées, qui, cantonnées longtemps dans les gorges profondes des montagnes où elles avaient trouvé asile, ne se manifestèrent aux yeux surpris du monde hellénique lui-même que successivement et lentement, mais alors avec tout le prestige de vieilles et saintes traditions retrouvées chez des frères longtemps égarés, et qui peut-être, en effet, remontaient à l'origine de la race. Plusieurs de ces veines fécondes de poésie et d'art, Homère les ignorait : elles ont fait la fortune de Pindare et d'Eschyle.

Disons-nous donc seulement, en ce qui concerne les Dieux, les héros, les institutions, dont Homère ne parle pas, qu'à l'époque où les éléments de l'Iliade se trouvèrent arrêtés dans l'esprit populaire, ces Dieux, ces héros, ces

(1) Apollodore semble avoir senti cette absolue nécessité d'isoler les traditions en divers groupes; son livre pourrait servir de base à un travail très-intéressant sur la matière. On pourrait suivre les mêmes divisions. En premier lieu, la famille d'Uranus, de Zeus et d'Héra, puis la race de Prométhée et de Deucalion. — Celle d'Inachus et de Danaus, celle d'Agénor et de Cadmus, enfin les enfants de Pélasgus et d'Arcas. — Ces différentes traditions, qui se mêlent par les récits les plus rapprochés de nous, sont essentiellement distinctes, et souvent de source très-éloignées à leur origine. Un travail mythologique de cette nature éclairerait certainement beaucoup la question encore obscure de l'état et du caractère des premières populations de la Grèce, et nous semble en être la clef.

institutions étaient de fait, par leur éloignement géographique ou leur nature, en dehors du courant qui entraînait alors les Aèdes, en dehors de la Grèce achéenne, éolienne, ionienne, telle qu'Homère nous l'a peinte.

Pan, Vesta, Hécate, erraient encore à cette époque dans le fond des vallées, où leurs adorateurs faisaient paître les troupeaux : les Muses n'habitaient pas l'Hélicon : Prométhée, enchaîné sur le Caucase, attendait qu'Hercule le vînt délivrer : Orphée formait avec les Ménades le cortége de Bacchus dans les montagnes de la Thrace. Athènes n'était qu'une bourgade sans histoire et sans éclat; Delphes et Olympie, ces représentants de la Grèce dorienne, opposée au flot ionien, commençaient à peine à asseoir obscurément leur future puissance.

Par leur abstention comme par leur intervention dans les évènements du poëme, les Dieux confirment donc ce fait important, à savoir, que nous trouvons dans l'Iliade les traces sensibles, j'ose dire évidentes, d'un état religieux antérieur à l'âge où l'on suppose qu'Homère a vécu, et dont il est possible de saisir encore les principaux traits, traits auxquels le poëte est resté naïvement fidèle, particulièrement en tout ce qui concerne le rôle des Dieux comme protecteurs des héros.

§ II.

Récapitulation et conclusion.

De tout ce qui précède, il me semble donc que nous pouvons conclure avec une grande vraisemblance qu'il existait bien avant Homère un corps de traditions où les Dieux jouaient un rôle déterminé en rapport avec l'extension de leur culte, et auquel le poëte s'est presque entièrement conformé. Marquer le point précis, dans l'Iliade, où s'arrête l'histoire traditionnelle pour faire place à la fiction pure, nous paraît chose impossible : les nuances nous échappent, mais les traits principaux semblent incontestables. Avant comme après Homère, Héra, localisée à Argos, particulièrement liée aux tribus pélasgiques et achéennes, dirige et protège l'expédition. A ce titre, elle est en rapports intimes avec Ménélas et Agamemnon, que leur qualité d'Argiens désigne d'ailleurs à sa bienveillance.

Athéné est le bras droit de Héra. Divinité de même ordre, sortie d'un même mouvement religieux, pélasgique et achéenne comme Héra, elle est unie par des liens particulièrement étroits à Tydée, Diomède et Ulysse. Elle semble être la grande Déesse d'une sorte de Tydéide, Diomédéide ou Odyssée antérieure fondue dans l'Iliade.

Calydon, Aliphère, Ithaque l'adorent comme Alalcomènes.

Poseidon, Pélasgique peut-être à l'origine, adopté, en tout cas, de bonne heure, et popularisé par la race éolienne (1), étend sa puissante influence sur les Éolides. Nestor, Antiloque, Amphimaque, peuvent compter sur son secours comme faisaient leurs ancêtres : il le leur doit : il a mêlé son sang divin au leur. Ses vieux sanctuaires sont à Iolcos, Éphyre, Pylos; les plus brillants et les plus nouveaux, à Hélicé et à Ægæ.

Héphæstos, uni à Héra et à Athéné par des rapports religieux, à la Grèce par les relations commerciales de Lemnos avec les côtes occidentales du Péloponèse et de la Thessalie, favorise les Achéens, mais ne prend qu'une très-petite part aux légendes spéciales.

Hermès conserve sa couleur de vieux Dieu thraco-pélasgique : combattant pour les Grecs, il enrichit cependant le Troyen Phorbas.

Thétis aux pieds d'argent est la grande Déesse du Pélion, l'épouse de Pélée, la mère d'Achille : les flots du rivage ont souvent entendu les marins chanter sa légende.

D'un autre côté, Apollon et Artémis, presque inconnus dans le principe à la Grèce proprement dite, ont des sanctuaires et des prêtres sur toute la côte d'Asie, à Claros, à Chrysé, Ténédos, Patare, Thébé, Ortygie. Dans les

(1) Cf. Hérod., I, 56; VII, 95. La plus répandue de toutes en Grèce. Ils avaient, dit Hérodote, porté d'abord le nom de Pélasges.

traditions comme dans l'Iliade, les Panthoïdes, Hector, Andromaque, Énée, Pandaros et Lycaon, sont voués au culte de Phœbus. Achille et les Éacides sont les victimes de son implacable haine (1). Artémis a les mêmes préférences que son frère, mais est surtout en rapport avec les femmes troyennes. Latone est inséparable d'Artémis et d'Apollon, ses fils immortels.

Aphrodite, vraisemblablement déjà mère d'Énée, a établi à Chypre le centre de son culte.

Arès domine en Thrace, dont il n'est encore sorti que pour aller combattre les Phlégyens sur les confins de la Thessalie. Otus et Éphialtes l'ont enchaîné. Délivré par Hermès, il veille en armes sur l'Hémus.

Dionysos rend toujours ses oracles dans les gorges du mont Pangée. Entouré des Muses, il y vit isolé et sans action sur l'histoire générale de la Grèce. Les chants d'Orphée n'ont pénétré ni à Thèbes, ni à Mycènes.

Le Xanthe est le dieu-fleuve de la Troade.

Les divinités de l'époque primitive se divisent ainsi en deux groupes distincts, séparés par la vallée du Pénée et l'Olympe qui leur sert de limite commune et pour ainsi dire de frontière, où les divers cultes se mêlent et se rap-

(1) Aux exemples qne nous avons cités, il faut ajouter le fait rapporté par Pausanias, Corint., V. Après avoir rappelé la tradition des Ténéates concernant le temple d'Apollon fondé par des Troyens captifs, il ajoute : « Sur la route qui conduit de Corinthe à Sycione, et non dans l'intérieur du pays, vous remarquez à peu de distance de la ville,

prochent. On peut remarquer seulement que, tandis qu'aucune des divinités que nous appellerons troyennes, sans attacher à ce terme aucun sens exclusif, n'a pénétré dans le Péloponèse avant le retour des Héraclides, touchant tout au plus à la Grèce continentale par quelques îlots extrêmes (Calaurie, Cythère); Poseidon, Athéné, Hermès, Héphæstos, au contraire, sont déjà adorés à Ilion.

A ne s'en rapporter qu'aux faits mentionnés dans l'Iliade, le monde religieux anté-homérique ne se divise pas seulement ainsi en deux zones distinctes, il se divise en deux zones très-inégalement partagées, si l'on juge de l'état du culte par ses conditions matérielles. Du côté des Grecs, ni temples, ni colléges de prêtres, ni luxe d'habillements sacerdotaux : le roi, de ses mains héroïques, fait lui-même le sacrifice dans la cour de son palais. Les Dieux troyens ont au contraire de splendides sanctuaires; de pieuses familles sont attachées à leurs autels; des festons, des guirlandes, d'abondantes richesses ornent leurs trésors. Tandis que chez les Grecs on ne voit ni statues, ni représentation figurée des divinités, les Troyens vont déjà déposer un voile sur les genoux d'Athéné.

Zeus planant sur cet empire divisé du haut du Lycée, du Pinde, de l'Ida, de l'Olympe, se mêle à peine aux

à gauche du chemin, un temple détruit par le feu. *Ils* (les Ténéates) *veulent que ce temple fut dédié à Apollon et qu'il ait été brûlé par Pyrrhus, fils d'Achille.* » Les Ténéates avaient donc conservé la légende complète.

orages qui se forment sous ses pieds, et semble attendre la fin de ces discordes pour rapprocher les divinités ennemies sous l'impartialité de sa toute-puissance.

Le poëte avait donc un canevas tracé dès longtemps à la fois par l'imagination populaire et par les Aèdes, fidèles interprètes des croyances et du culte : des barrières presque infranchissables étaient placées devant lui, mais, pour ainsi dire, aux limites naturelles de son imagination et sans pouvoir entraver en rien ni sa liberté, ni son génie. Il raconte au lieu de créer, mais ce qu'il décrit lui appartient réellement par la magie du dessin et des couleurs. C'est ainsi que s'illuminait sous le pinceau de Raphaël la sublime image du Christ transfiguré, et que Milton, plus tard, pouvait sans impiété métamorphoser le Satan de la Bible.

Toutefois, nous devons avouer que ces considérations ne suffisent pas pour expliquer complètement le rôle des Dieux dans l'Iliade. Tout en donnant la clef de leurs principaux actes, de leurs haines et de leurs préférences, elles ne rendent pas compte d'un grand nombre de faits moins importants, mais qu'on ne peut négliger, où les Dieux agissent comme les représentants de certaines qualités spéciales, de certaines vertus dont ils sont devenus le type. Aphrodite, dans l'Iliade, n'est pas seulement la mère d'Énée, elle est aussi la Déesse de l'Amour. Pallas-Athéné n'est pas seulement la Déesse guerrière protectrice de Tydée, de Diomède et d'Ulysse, elle est la Déesse

de l'Industrie. Poseidon est le Dieu des Mers, Apollon le Dieu des Oracles et de la Poésie, Arès le Dieu des Combats, Artémis la Déesse de la Chasse (1).

Un grand mouvement religieux s'était en effet produit entre l'époque de formation des légendes et l'âge homérique, mouvement auquel les Aèdes avaient eu vraisemblablement grande part, et qui, en rapprochant tous les Dieux par ce besoin d'unité qui semble le caractère particulier de cette période du développement de l'art et de la religion en Grèce, en les groupant autour de l'Olympe, en avait fait une famille. Ce n'étaient pas seulement les Dieux plus exclusivement Pélasges ou Hellènes que la poésie, non moins que l'extension rapide des relations et du commerce, avait rapprochés et réunis : en adoptant Artémis, Latone, Apollon, Aphrodite, Arès, Dionysos, en leur donnant droit d'asile, les Aèdes, et bientôt les Grecs avec eux, ne les avaient plus regardés comme Dieux étrangers : l'adoption avait été complète. Chaque divinité avait quitté sa demeure terrestre, comme pour faire oublier les vieilles discordes, et sur l'Olympe, leur nouvelle demeure, ils s'étaient tous reconnus frères (2). Le souvenir de leurs antiques et exclusifs rapports avec les contrées

(1) Les Dieux d'Homère ont été étudiés sous ce rapport et avec beaucoup d'étendue par Niegelsbach en Allemagne, en France par M. A. Maury, dans l'ouvrage déjà cité. Nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. C'est d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, le point de vue qui domine dans l'Odyssée.

(2) Ils l'étaient en effet par leur parenté avec les divinités Védiques.

et les races avait été s'effaçant ainsi chaque jour. En devenant une famille, ils s'étaient spécialisés, chacun suivant ses aptitudes et n'ayant gardé que le trait principal de son culte particulier. Au-dessous de Zeus et de Héra, qui ont conservé leur supériorité hiérarchique, le seigneur et la maîtresse, Athéné est devenue la patronne des travaux industrieux de la femme, représentant les races ioniennes qui l'ont adoptée. Elle n'a pas perdu toutefois son caractère guerrier. Elle conserve le casque et porte la lance comme les habitants de l'Attique (1).

Héphæstos, le Dieu des forges de Lemnos, devient le divin forgeron de l'Olympe. Apollon était le seul qui prophétisât : il est le Dieu des oracles et des poëtes. Cette nouvelle manière de concevoir les Dieux, qui devait être pleinement acceptée à l'époque homérique et qui domine dans l'Odyssée, est déjà très-marquée dans l'Iliade. Athéné, Arès, Aphrodite, Poseidon, se montrent à chaque instant dans l'exercice de leurs attributions nouvelles et semblent oublier leur vieux rôle. C'est alors le poëte qui parle. On dirait même, quelquefois, qu'Homère n'a plus qu'à demi conscience de l'ancien état de choses, auquel cependant il se conforme. Ses Dieux ne sont plus ceux de ses ancêtres les Ioniens-Pélasges. C'est Zeus, c'est Apollon,

(1) Thucyd., I, 6. C'est pour cela qu'Athéné a deux costumes. — Cf. Il, V, 733. « Cependant Athéné, la fille de Jupiter qui porte l'égide, retirée dans le palais de son père, laisse couler à ses pieds le voile superbe, aux couleurs variées, qu'elle même a tissu de ses mains; et revêtant la cuirasse du Dieu qui rassemble les nuages, elle s'arme pour la guerre, source de tant de larmes, etc. »

c'est Poseidon et Athéné. Zeus le grand Dieu nouveau (par rapport à ses attributions nouvelles de roi de l'Olympe), Apollon le Dieu troyen, Athéné la Béotienne, Poseidon l'Éolien. Priam et Agamemnon s'écrient avec la même foi par la bouche d'Homère :

« Puissé-je être honoré comme Athéné et Apollon ! »

Athéné et Apollon seront désormais les Dieux de l'Ionie : contradiction bizarre, mais naturelle, sur cette terre où la religion a toujours été flottante.

Pénétrons plus avant encore : demandons aux formules sacramentelles le secret des anciens jours, les pieuses coutumes des Pélasges. Un nouveau spectacle nous est offert. Les héros frappent de la main la terre-mère, la vieille Déesse (1); c'est au nom du Soleil, de Ghé, des Dieux infernaux, qu'ils se lient par un serment solennel (2). Les saintes formules du serment sont chez tous les peuples les dernières à disparaître. C'est un nouvel exemple de la fidélité historique d'Homère.

(1) Il., IX, 568. « Méléagre était furieux des imprécations de sa mère, qui, dans sa vive douleur, demandait vengeance du meurtre de son frère, et qui, *frappant la terre de ses mains*,

πολλὰ δὲ καὶ γαῖαν πολυφόρβην χερσὶν ἀλοῖα,

à genoux, le sein baigné de larmes, suppliait Pluton et l'horrible Proserpine de donner la mort à son fils. »

(2) Il., III, 270. Ensuite Agamemnon prie à haute voix, en élevant ses mains : « Zeus notre père, toi qui règnes sur l'Ida, Soleil, qui vois, « qui même entends toutes choses, Fleuves, Terre (Γαῖα), et vous di- « vinités souterraines, qui après la mort punissez les hommes parjures, « soyez témoins, maintenez la foi des serments. »

Ainsi, l'Iliade nous révèle trois révolutions successives, au moins trois moments essentiellement divers dans l'état de la religion grecque.

Une première époque toute pélasgique (1), où la terre, le ciel, les astres, jouaient le premier rôle; où les personnifications des divinités n'avaient pas encore perdu leur sens allégorique, mais qui n'a laissé de traces que dans de vieilles formules et quelques superstitions locales.

Une seconde ère plus rapprochée de nous, où règne déjà l'anthropomorphisme, mais divisé, morcelé pour ainsi dire; des divinités, vagues d'abord, se précisant, se dégageant peu à peu de la vieille gaîne qui les enveloppait, mais cela plutôt sous des influences locales que générales; des divinités de villes, de contrées, de tribus, sans autre lien entre elles que les rapports qui unissent toujours les uns aux autres les êtres divins, et une lointaine parenté avec les Dieux védiques.

Enfin un dernier mouvement, résultat et terme des deux autres, où tout se rapproche et se coordonne sous l'influence féconde d'une pensée d'unité nationale, se manifestant d'abord, suivant le genie du peuple hellène, dans les arts et dans les lettres. Antérieurement à cette révo-

(1) Aristote, Métaphys., XI, 8, p. 254. Une tradition venue de l'antiquité et transmise à la postérité sous la forme de la fable, nous apprend que les *astres sont des Dieux* et que la divinité embrasse toute la nature. — Cf. Platon, Cratyle. « Les premiers habitants de la Grèce ne connaissaient *pour Dieux que le Soleil*, la *Lune*, la *Terre* et le *Ciel*, comme font encore les Grecs pour la plupart. »

lution dernière, le sentiment religieux était vif et puissant sans doute, mais il était exclusif (1). Les Dieux pour la plupart se combattaient et s'excluaient. Le souvenir s'en retrouve dans plus d'une légende. Poseidon et Athéné se liguent contre Zeus (2), Zeus et Poseidon se disputent Thétis (3), Héra persécute Latone et est obligée de chercher elle-même un refuge auprès du vieil Océan (4). L'art à ce moment est nul, les Dieux sont indépendants. Mais c'est en même temps l'époque d'un grand nombre de mythes naïfs, dont on aura peine plus tard à s'expliquer le sens. C'est alors probablement que des contrées rivales retracèrent en traits satyriques les faiblesses de leurs divinités réciproques (5), et que se vulgarisèrent pour la première fois les malheurs d'Héphæstos et les infidélités d'Aphrodite, surprise par le Soleil entre les bras d'Arès et livrée à la risée du ciel. Le mouvement dont Homère est le centre, ou, si l'on veut, l'expression dernière, fait au contraire de tous les Dieux une famille sur le modèle de la famille hellénique. C'est là l'œuvre véritable de la

(1) La trace en resta dans les cultes locaux, dans les mystères, dont l'entrée était interdite aux étrangers.

(2) Il., I, 400.

(3) Apollod., III, 13, 5.

(4) Callim., hym. à Apollon et à Délos. — Apollod., I, 4, 1. — Hom., Il., XIV, 201.

(5) Les poëmes satyriques que l'on représentait après les trilogies, et où l'on jouait sur la scène, en les ridiculisant, les héros et les Dieux de la tragédie, pourraient être comme une dernière manifestation de cette disposition des esprits.

poésie (1) dans le développement du polythéisme grec.

Un peuple peut avoir une précoce unité dans ce que je suis forcé d'appeler sa littérature, avant d'avoir rien de semblable dans son organisation politique et dans ses mœurs. Une réunion d'États associés et rivaux, comme en Allemagne, ou de provinces juxtaposées comme en France, avec des patois locaux et des usages profondément distincts, n'exclut pas la possibilité d'une langue littéraire, la même pour tous, et s'appropriant, en les modifiant, suivant son génie particulier, les originalités locales et individuelles (2).

Charlemagne, Arthur, Renaud, Merlin, Roland, les quatre frères Aymon, ces héros de nos vieux romans, sont-ils nés aux mêmes lieux, sous les mêmes influences; ont-ils été chantés d'abord dans la même langue? Ne sont-ils pas devenus cependant les types immortels de toutes les conceptions populaires; à côté d'Alexandre et de Francus, fils d'Hector, ces anciens rajeunis par le caprice de nos aïeux? En Grèce, les diversités étaient moins tranchées qu'en France, la fusion a été plus facile. La

(1) Et particulièrement aussi de la race ionienne, qui de toutes était celle chez laquelle le sentiment des arts et des hautes spéculations philosophiques était le plus développé.

(2) L'adoption générale du dialecte ionien pour la poésie épique, du dorien pour la poésie lyrique, celui des différents modes de musique pour les différentes circonstances de la vie, prouve clairement cette diffusion précoce des œuvres de l'esprit en Grèce, avant le moment où la Grèce put réellement se regarder comme *une* sous d'autres rapports.

langue poétique y a joué le rôle qu'ont joué chez nous les langues mortes : elle a nivelé les intelligences et effacé les contrastes. Voilà donc une bonne part de l'Iliade qui est l'œuvre des Homérides et d'Homère, voilà tout un ordre d'idées que les vieilles légendes ne lui donnaient pas, et vis-à-vis duquel il est original, autant qu'on peut l'être en suivant l'impulsion même de son siècle, sans le devancer peut-être. Homère n'a aucun des caractères d'un innovateur. Par ce côté, Homère a une date, une personnalité, une patrie ; c'est un poëte du xe siècle, c'est un Ionien. Par les faits et les traditions qu'il chante, il n'a ni date ni patrie (1) : il est Éolien, Achéen, Argien, Étolien, Pélasge même. Il est le contemporain de Pélops aussi bien que celui d'Atrée, de Priam et d'Antiloque. En faisant circuler un souffle de civilisation au milieu de toutes les traditions d'une époque de barbarie, Homère leur a donné l'art et la vie à la fois. Homère est donc bien le père de l'Iliade, sans en avoir pour cela créé tout d'une pièce les personnages et les caractères, que l'histoire et la religion lui fournissaient avec une bien autre autorité et un bien autre intérêt.

Aussi, quand Homère est-il le plus barbare, si je puis me servir de ce mot, le plus sauvagement cruel? C'est quand il peint les héros que j'appellerais volontiers les

(1) C'est là ce qui explique les apparentes contradictions de l'Iliade et le mélange de barbarie et de délicatesse qui a été si souvent allégué contre la personnalité d'Homère et l'unité de l'Iliade.

héros du cycle étolien : Diomède, Ulysse; c'est quand il nous transporte chez les Lapithes et les Centaures, dans les gorges du Pélion; c'est quand il fait parler la haineuse Héra, la Déesse pélasgique (*qui aurait mangé Priam tout cru sans rassassier sa haine* (1)).

Nous transporte-t-il à Ilion au milieu de légendes moins riches, moins arrêtées ou plus récentes, qu'il peut modifier à sa guise parce qu'elles n'ont plus un caractère national et sacré; alors, étant plus créateur, il idéalise, il anime des plus charmantes nuances les figures d'Hector, d'Andromaque, de Priam, d'Hécube et d'Énée. Quel charme dans les femmes d'Homère! Elles sont toutes étrangères à la Grèce : Hélène elle-même est devenue Troyenne par son costume et son langage : est-il bien sûr que sa légende n'appartienne pas tout entière au poëte (2)?

(1) Il., IV, 35. ὠμὸν βεβρώθοις Πρίαμον.

(2) Les légendes où les femmes jouent un rôle délicat n'appartiennent pas aux temps héroïques de la Grèce. La race héroïque et guerrière des Grecs primitifs méprisait ou dédaignait la femme, qu'elle traita toujours en esclave :

« Jamais je ne combattrai pour *une femme*, ni contre toi, ni contre « un autre guerrier; mais quant aux autres richesses que je possède « dans mon vaisseau, tu ne les raviras pas malgré moi. »

Une civilisation grossière comme celle des premiers Hellènes n'imagine pas des figures de femmes comme Hécube, Andromaque; elle rêve des filles violées, des adultères, des enlèvements : la légende d'Alceste seule a un caractère plus noble et plus généreux. Est-on sûr qu'elle soit antérieure à Homère? Je n'insiste pas sur ces considérations, qui méritent d'être développées dans un travail spécial, et qui, pour être bien comprises, auraient besoin de longues explications. Elles trouveront place naturellement dans le Mémoire que je prépare sur les héros et les éléments constitutifs de l'Iliade en général.

Concluons donc, sans plus insister sur ce point particulier, qu'Homère, dans le rôle des Dieux (pour ce qui concerne l'Iliade), est tout à la fois historien et créateur. Il accepte tout ce qu'affirme la tradition, sans s'inquiéter des invraisemblances et des contradictions où peut l'entraîner cette fidélité, cette scrupuleuse foi au passé. Il ne change rien d'essentiel à des souvenirs que l'on vénère comme ceux d'une époque sacrée, comme l'écho enchanteur du plus bel âge de la nation; mais il anime d'une vie nouvelle ces figures respectées des ancêtres et de leurs Dieux. Il les place à la lumière d'un jour plus brillant, il les entoure comme d'une auréole, il les cisèle en relief avec un art inconnu aux âges anciens.

Vu et lu,

à Paris, en Sorbonne, le 28 septembre 1857,

Par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

J.-VICT. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

Pour le Vice-Recteur, l'Inspecteur de l'Académie,

DANTON.

Qu'il nous soit permis, en terminant cet Essai, d'adresser nos vifs et sincères remerciements à MM. E. Renan et Alfred Maury, membres de l'Institut, dont l'inépuisable complaisance et les conseils éclairés nous ont été grandement utiles. Nous devons remercier aussi notre ami, Charles Thurot, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont, et notre collègue, M. Simon, professeur de langue et de littérature allemandes au Lycée impérial, pour le concours si amical et si empressé que nous n'avons cessé de trouver auprès d'eux, toutes les fois que nous avons fait appel à leurs connaissances spéciales et à leur érudition.

Rennes, le 9 décembre 1857.

ERRATA.

Page 14, ligne 3, Jupiter, *lisez* Zeus.

27, ligne 11, fixe; en dehors des cérémonies, *lisez* fixe, en dehors des cérémonies :

39, ligne 11, amphictionies, *lisez* amphictyonies.

58, ligne 5, Xanthe, *lisez* Le Xanthe.

66, ligne 5, ἀγειρόυση, *lisez* ἀγειρόυσῃ.

69, ligne 3, Jupiter, *lisez* Zeus.

Note (1), 327, *lisez* 489.

73, note (3), ἑκατοιο, *lisez* ἑκάτοιο.

80, note (2), τέτραέτης, *lisez* τετραέτης.

86, note (1), Ὁμηρ, *lisez* Ὅμηρ.

92, ligne 15, Aliphères, *lisez* Aliphère.

137, ligne 6, Polydama, *lisez* Polydora.

146, note (2), 2, 69, *lisez* 269.

147, note (3), Amithaon, *lisez* Amythaon.

150, ligne 7, Zéphyr, *lisez* Zéphire.

TABLE.

—

CHAPITRE III.

